PIERRE LE GRAND

CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS

DU MÊME AUTEUR

Format in-18.

LA MORT DES DIEUX, *traduction de Jacques Sorrèze.* 1 vol.

LE ROMAN DE LÉONARD DE VINCI, *traduction de Jacques Sorrèze* . . . . 1 —

PIERRE ET ALEXIS :

I. — L'ANTÉCHRIST . . . . 1 —

II. — PIERRE LE GRAND . . . . 1 —

IMPRIMERIE CHAIX, RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 10306-5-05. — (Encre Lorilleux).

Merezhkovsky, Dmitry Sergyeevich

(DMITRY DE MEREJKOWSKY)

[Christ et Antéchrist, v. 3²]

PIERRE ET ALEXIS

t. [2]

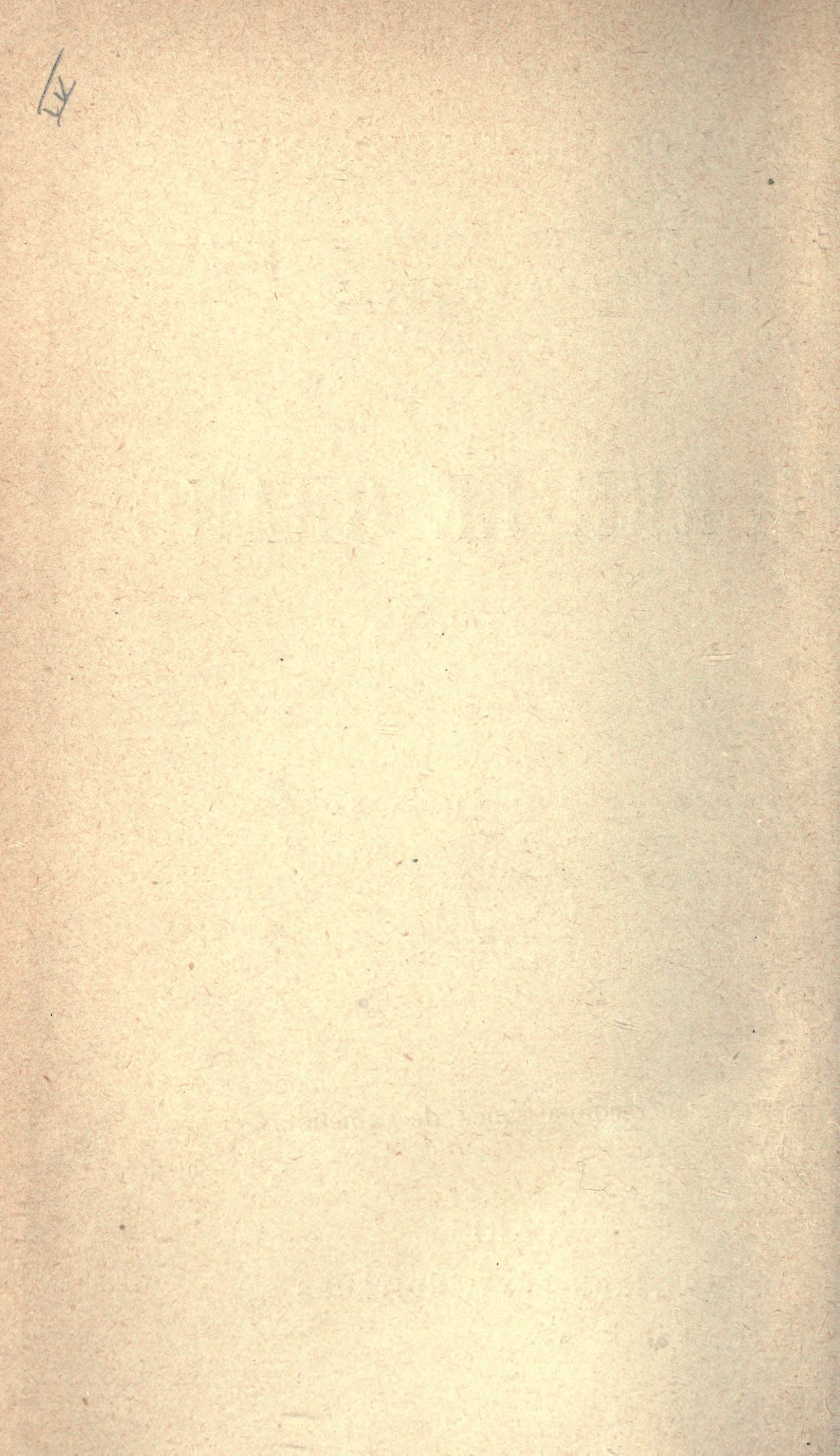
PIERRE LE GRAND

TRADUIT DU RUSSE

[Христос и Антихристъ, т. 3²: — Петръ и Алексѣй (Khristos i Antikhrist, t. 3² ...)]



PARIS
CALMANN-LÉVY, ÉDITEURS
3, RUE AUBER, 3
[1905?]



PIERRE LE GRAND[1]

LIVRE PREMIER

PIERRE LE GRAND

I

Pierre se leva de bonne heure. « Les diables eux-mêmes n'ont pas encore commencé leurs ébats », grogna le soldat mal éveillé qui allumait le poêle. Ce matin de novembre était noir. Le tzar, en bonnet de nuit, sa robe de chambre couverte d'un tablier de cuir comme en portent les artisans, s'installa à la lueur d'une bougie de suif devant son établi de tourneur. Il tournait un candélabre d'ivoire pour l'église Pierre-Paul, en reconnaissance de l'amélioration que les eaux martiales avaient apportées à sa santé ; ensuite, il sculptait, dans du bois de bouleau, un petit

1. Le roman de Merejkowsky, *Pierre et Alexis*, forme deux volumes : *L'Antéchrist* et *Pierre le Grand*.

Bacchus et une grappe de raisin, pour le couvercle d'une coupe. Il mettait à ces travaux autant d'ardeur que si son pain quotidien en eût dépendu.

A quatre heures et demie vint le secrétaire du cabinet, Alexis Vassiliévitch Makarov. Le tzar se posta devant un haut pupitre en noyer, sur lequel un homme de taille moyenne n'aurait pu appuyer que le menton, et se mit à dicter des ukases aux différents collèges fondés en Russie, sur le conseil de Leibnitz, « à l'exemple et suivant le modèle des autres nations policées ».

« De même que dans une montre un rouage en fait mouvoir un autre, disait au tzar le philosophe, dans la grande machine du gouvernement un collège doit en faire agir un autre ; et, si tout est organisé harmonieusement, avec des proportions exactes, l'aiguille de la vie n'indiquera au peuple que des heures de félicité. »

Pierre aimait la mécanique, et l'idée de transformer l'empire en une machine le séduisait. Mais ce qui semblait facile en théorie devenait difficile à l'exécution.

Les Russes ne comprenaient ni n'aimaient les collèges. Le tzar convoqua des savants étrangers très habiles. Ils durent se servir d'interprètes, ce qui était mal commode. On envoya à Kœnigsberg de jeunes clercs russes « afin qu'ils apprissent l'allemand et pussent servir dans les collèges » ; on fit partir avec eux des surveillants pour les empêcher de se dissiper. Mais les surveillants se dissipèrent avec les surveillés. Le

tzar dicta un ukase : « Tous les collèges doivent, en se basant sur la loi suédoise, élaborer pour toutes les affaires un règlement divisé par articles ; si les articles de la loi suédoise sont inapplicables ou ne conviennent point à la situation de l'Empire, il importe de les remplacer par d'autres, en vertu de considérations appropriées. » Mais personne n'avait de telles considérations ; le tzar prévoyait que, dans les nouveaux collèges, les affaires ne marcheraient guère mieux que dans les anciennes institutions. « Tout est vain, pensait-il, tant qu'on ne comprendra pas le bien direct de l'Empire ; et cela, on ne le comprendra pas avant une centaine d'années au moins. »

L'ordonnance annonça le traducteur du collège étranger, Vassily Koslovsky. Un jeune homme entra, décharné, hâve, l'air phtisique. Pierre fouilla dans ses papiers et lui remit un manuscrit chargé de corrections et de notes marginales : un traité de mécanique.

— La traduction est mauvaise ; c'est à refaire.

— Votre Majesté ! bégaya Koslovsky, effaré. L'auteur lui-même se sert d'un style qu'il est malaisé de comprendre ; il écrit d'une façon elliptique et contournée ; il a en vue non l'utilité de l'ouvrage, mais la subtilité de sa philosophie. Je suis incapable, avec mon esprit borné, de le saisir.

Le tzar lui fit patiemment la leçon.

— Il n'est point nécessaire de traduire mot à mot; mais il s'agit de bien comprendre pour transcrire ensuite le sens, en notre langue, d'une façon claire ; il importe de conserver l'essentiel, le souci du style est

vain. Il faut avoir en vue non la beauté de la forme, mais l'utilité des connaissances, sans bavardages vains, qui ne font que perdre le temps et découragent le lecteur. Ne te sers pas du pompeux style slavon, mais de la simple langue russe; évite les mots emphatiques; écris comme tu parles, simplement. As-tu compris?

— C'est compris, Votre Majesté! répondit le traducteur, de l'air d'un soldat aux manœuvres.

Puis il baissa la tête avec découragement, comme s'il évoquait le souvenir de son prédécesseur, Boris Volkov, traducteur lui aussi du collège étranger; celui-ci, désespéré de ne pouvoir traduire au gré du tzar *le Jardin de Quintiny*, s'était ouvert les veines.

— Eh bien! va; que Dieu te garde! Applique-toi bien. Dis à Avramov que les caractères des nouveaux livres sont plus gros et moins clairs que ceux des précédents. La reliure aussi est mauvaise, trop serrée dans le dos : en raison de quoi, les feuillets s'ouvrent. Il faut attacher les feuillets à la racine, faiblement, et leur donner de l'espace.

Lorsque Koslovsky fut parti, Pierre songea que Leibnitz avait rêvé d'une encyclopédie russe, « quintessence des sciences, telle qu'il n'y en eut jamais nulle part »; d'une Académie pétersbourgeoise, collège supérieur de savants qui, ayant le tzar à leur tête, dirigeraient l'Empire; d'une nouvelle Russie qui, ayant devancé l'Europe en savoir, servirait de phare à l'univers...

« Des chimères lointaines! se dit le tzar avec un

sourire amer. Avant d'éclairer l'Europe, il faut que nous-mêmes sachions parler le russe, l'écrire, imprimer des livres, les relier, fabriquer du papier. »

Il dicta cet ukase :

« Qu'on ramasse dans les villes et les villages la toile et les chiffons hors d'usage ; qu'on les envoie à la chancèllerie de Saint-Pétersbourg, où il sera payé tant par poud de chiffons. »

Ces chiffons devaient servir à la fabrication du papier.

Puis un autre ukase sur « le chauffage par le suif », sur « la façon de bien faire les chaussures d'écorce », sur le tannage du cuir pour les bottes, « car le cuir, comme on l'a travaillé jusqu'à ce jour, avec du goudron, n'est pas bon à l'usage ; les bottes, dès qu'elles sont humides, se décousent, prennent l'eau : il faut travailler le cuir avec de l'huile de poisson ».

Pierre consulta une ardoise suspendue au-dessus de son lit ; il y inscrivait à son réveil des projets d'ukases. Il lut :

« Où faire mettre le fumier ? Ne pas oublier la Perse. Les nattes. »

Il ordonna à Makarov de lui lire à haute voix la lettre que l'ambassadeur Volynsky envoyait de Perse :

« Ici le chef est tel qu'il serait difficile, à mon avis, de trouver un semblable imbécile, même parmi les gens ordinaires, à plus forte raison parmi les têtes couronnées. Dieu veut la perte de cette couronne. Notre guerre actuelle contre la Suède nous interdit, sans doute, toute nouvelle expédition ; mais, à en juger

sur la faiblesse que je vois, nous n'aurions pas besoin d'une armée nombreuse : un seul corps pourrait sans peine subjuguer une partie considérable de la Perse, et nulle époque ne serait plus propice que le moment présent. »

En répondant à Volynsky, le tzar ordonna qu'un marchand fît le voyage par l'Amou-Daria, afin de découvrir la route navale des Indes : ce marchand devrait inscrire tout ce qu'il constaterait et dresser une carte. Pierre ordonna aussi de préparer une missive pour le Dalaïlama des Mongoles au Tibet.

Une route vers les Indes, une jonction entre l'Europe et l'Asie, était un rêve ancien de Pierre.

Vingt ans auparavant, une église orthodoxe en l'honneur de sainte Sophie, Sagesse de Dieu, avait été fondée à Pékin. « Le tzar peut unir la Chine à l'Europe », avait prédit Leibnitz. « Les conquêtes du tzar en Perse lui donneront un empire plus puissant que ne le fut l'empire romain », disaient à leurs souverains les diplomates étrangers. « Le tzar, second Alexandre de Macédoine, veut posséder l'univers », affirmait le sultan.

Pierre prit une carte du globe terrestre, qu'il avait lui-même tracée un jour en devisant de l'avenir : à l'occident, il avait écrit *Europe*, au sud *Asie* ; tout l'espace entre le cap Tchoukotsk jusqu'au Niémen, entre Arkhangelsk et Astrakhan était couvert par le mot Russie, en aussi gros caractères qu'Europe et Asie. « On se trompe, disait-il, lorsqu'on appelle la Russie un empire; c'est une partie du monde. »

Mais aussitôt, par un effort de sa volonté assouplie, il quitta le rêve pour la réalité, abandonna ce qui était grandiose pour ce qui était mesquin.

Il se mit à dicter des ukases sur « les lieux où il convenait de conserver le fumier » ; sur l'utilité de remplacer les sacs de natte pour les biscuits des galériens par des sacs de crin, et les sacs pour le grain et le sel par des sacs de toile : et « qu'en aucun cas on ne se servît de nattes » ; sur le besoin de ramasser les balles de plomb lors des manœuvres militaires ; sur la conservation des forêts ; sur la suppression des cercueils en bois creusé : « il convenait de les faire en planches assemblées » ; à cette fin, il fallait faire venir un cercueil modèle d'Angleterre.

Il feuilletait son carnet pour voir s'il n'avait rien omis d'important. Sur la première page était écrit : « Au nom de Dieu. » Suivaient d'innombrables notes ; une longue série d'idées était parfois indiquée en deux ou trois mots :

« De certaine invention d'après laquelle beaucoup des mystères de la nature peuvent être découverts.

» Une ruse expérimentale. L'extinction du pétrole par le vitriol. Comment faire cuire le lin dans l'eau de salpêtre. Acheter le secret de faire une gelée de tripes.

» Composer un petit catéchisme pour les paysans et leur en faire la lecture dans les églises afin de les instruire.

» Les enfants trouvés et le moyen de les faire élever.

» Organiser la pêche de la baleine.

» La chute de l'empire grec est le résultat du mépris pour la guerre.

» Faire qu'on reçoive ici les journaux français.

» Engager à l'étranger des comédiens qu'on payerait fort cher.

» Les proverbes russes. Un dictionnaire russe.

» Les secrets de la chimie pour découvrir les minerais.

» Si l'on pense que les lois de la nature sont raisonnables, comment explique-t-on que les animaux s'entre-dévorent et que nous agissions de même envers eux ?

» Les affaires présentes et passées contre les athées.

» Composer moi-même une prière pour les soldats : « Dieu grand, éternel, saint ! » et ainsi de suite... »

Le journal de Pierre rappelait celui de Léonard de Vinci.

A six heures du matin, il commença de s'habiller. En mettant ses bas, il y aperçut un trou. Il s'assit, prit une aiguille, un peloton de laine et se mit à repriser. Tout en songeant à une route vers les Indes sur les traces d'Alexandre de Macédoine, il ravaudait ses bas.

Puis il but de l'eau-de-vie d'anis et mangea un craquelin; il fuma une pipe, sortit du palais et monta dans une charrette à deux roues, — la lanterne en était allumée, car il faisait encore très noir, — et partit pour l'Amirauté.

II

La flèche pâle de l'Amirauté flamboyait à la lueur de quinze fourneaux d'usines. Un navire inachevé laissait voir ses côtes nues, pareilles au squelette d'un monstre. Les câbles des ancres s'allongeaient comme de gigantesques serpents. Les poulies grinçaient, les marteaux gémissaient, le fer tonnait, la poix bouillait. Dans les reflets rouges, des êtres s'agitaient comme des ombres. L'Amirauté semblait être quelque forge de l'Enfer.

Pierre inspectait tout.

Il vérifiait, dans le dépôt d'armes, si le calibre des bombes et des grenades de fonte, rangées en pyramides afin de les préserver de la rouille, était inscrit exactement ; si les mousquets étaient emplis, à l'intérieur, de suif ; si l'ukase concernant les canons avait été exécuté : « Il importe de voir à l'aide d'une glace si l'intérieur des canons est bien lisse et s'il n'y a point de sinuosités ou d'accrocs, d'un bout à l'autre ; s'il s'en trouve, il faut en sonder la profondeur. »

Il reconnaissait, à l'odeur, la qualité du suif de phoque ; au toucher, la légèreté des toiles à voiles, et si cette légèreté venait de la finesse du fil ou de la rareté du tissu. Il parlait aux ouvriers comme un ouvrier.

— Les planches doivent être bien ajustées. Il faut choisir des planches ayant deux ans ou plus si possible, parce qu'alors elles ne sécheront plus et, lorsqu'elles seront calfatées, au lieu d'éclater, elles gonfleront dans l'eau et resserreront encore le calfatage... Le bois de chêne doit être de première qualité, vert, un peu bleuté, mais non pas rouge. Un navire construit avec un tel bois de chêne vaut un navire de fer; une balle de fusée ne lui fera aucun mal; elle n'entrera que d'un demi-pouce.

Il prenait dans les ballots des poignées de chanvre, les serrait entre ses genoux, les examinait attentivement, les secouait et les étirait, comme eût fait un ouvrier.

— C'est une chose importante et terrible que les câbles des mâts : ils doivent être du chanvre le meilleur et le plus résistant. Si le câble est bon, le navire est sauvé ; si le câble est mauvais, hommes et navire périssent.

Les cris de colère du tzar contre les entrepreneurs et les fournisseurs retentissaient partout,

— Je vous dis que, pendant mon absence, tout a marché à reculons ! Je serai obligé de vous ramener à l'ordre en vous faisant travailler dur et en vous punissant sans pitié ! Attendez, je vous donnerai des souvenirs dont vous garderez la trace jusqu'aux nouvelles feuilles !

Il ne souffrait pas les longs discours. Un jour, il cracha au visage d'un illustre étranger, lui lança une injure grossière et le planta là.

A un clerc malhonnête il dit :

— Ce que tu auras omis d'écrire dans ton mémoire, je te l'écrirai sur le dos !

Il avait répondu à la pétition des conseillers de l'Amirauté qui demandaient une augmentation de traitement :

— C'est inutile, car ils s'inquiètent plus de s'enrichir et de jouir que de servir.

En apprenant que, sur plusieurs vaisseaux de la flotte, on avait donné aux hommes, durant cinq semaines, de la viande salée pourrie, des poissons rances et de l'eau, — à la suite de quoi mille hommes furent malades et durent quitter le service, — il entra dans une grande fureur. Il faillit frapper au visage un vieux capitaine qui s'était jadis distingué dans le combat de Gangut :

— Si tu agis encore aussi sottement à l'avenir, ne t'étonne pas d'être déshonoré malgré ton vieil âge ! Pourquoi mènes-tu avec une telle incurie une affaire capitale qui vaut mille fois plus que ta tête ? Il faut croire que tu lis peu l'article militaire ! Les officiers de ces navires seront pendus ; et peu s'en faut que, pour la faiblesse de ton commandement, tu ne partages leur sort !...

Mais il abaissa la main et contint sa fureur.

— Jamais je n'aurais pensé cela de toi, ajouta-t-il tout bas, avec un tel accent de reproche que le capitaine eût préféré qu'il le frappât. Veille donc, dit Pierre, à ce qu'une telle cruauté ne se renouvelle pas, car c'est le plus grand péché envers Dieu qu'on

puisse commettre. J'ai appris récemment qu'ici, à Pétersbourg, les ouvriers du port ont été si mal soignés, surtout ceux qui étaient malades, que des cadavres gisaient sur le chemin, ce qui devrait révolter non seulement des chrétiens, mais des barbares même. Les ouvriers ne sont pas du bétail; ce sont des âmes chrétiennes. Dieu t'en demandera compte!

III

Pierre roulait dans sa voiturette le long des quais vers le Palais d'Été, où il s'était attardé jusqu'à l'extrême automne, car il faisait reconstruire le Palais d'Hiver.

Il se demandait pourquoi il rentrait naguère avec joie dîner chez lui avec Catenka, tandis qu'à présent cela lui était presque pénible. Il songea aux lettres anonymes, pleines d'allusions à sa femme et au gentilhomme de la chambre, Mons, jeune et joli Allemand.

Catenka avait toujours été pour le tzar une femme fidèle et un auxiliaire précieux. Elle partageait avec lui les peines et les dangers. Elle le suivait dans les campagnes comme une simple femme de soldat. Lors de la campagne du Pruth, « elle sut agir en homme et non en femme » et sauva toute l'armée. Il l'appelait

« la mère ». Privé d'elle, il se sentait sans défense et se plaignait, comme un enfant. « La mère, je n'ai personne pour recoudre et laver mes affaires ! »

Par jeu, ils faisaient mine d'être jaloux l'un de l'autre. « Après avoir lu ta lettre, je réfléchis profondément. Tu écris que je ne me hâte point de te rejoindre; tu me conseilles de me soigner; mais il est clair que tu as trouvé un plus jeune que moi. Écris-moi, je t'en prie, si c'est un des nôtres ou un étranger. Voilà comment vous nous traitez, vous autres, filles d'Ève ! »

« Je ne vous tiens pas pour un vieillard, répondait-elle, et il est vain de vous appeler ainsi. Je suppose qu'un si cher vieillard trouverait sans difficulté qui l'aimerait. Il m'est dur d'être loin de vous ! J'ai vent que la reine de Suède souhaite votre amour et je ne suis pas sans inquiétude à ce sujet. »

Lorsqu'ils se séparaient, ils échangeaient des cadeaux comme des fiancés. Catenka lui envoya, à mille lieues, du vin de Hongrie, de l'eau-de-vie, des concombres salés, des citrons, des oranges : « Les produits de la patrie vous seront agréables. Mangez-en et portez-vous bien. »

Mais les plus chers cadeaux, c'étaient les enfants. Sauf les deux aînés, Lisanka et Annouchka, ils naissaient débiles et ne tardaient pas à mourir. Le tzar préférait à tous le dernier-né, Pétinka, « Chichetchka », « le maître de Pétersbourg », déclaré héritier du trône à la place d'Alexis. Pétinka lui aussi était né faible ; il était constamment malade et ne vivait que

grâce à des médecines. Le tzar tremblait de le perdre. Catenka le consolait en lui écrivant : « Je pense que si notre cher vieillard avait été ici, un autre Chichetchka serait prêt pour l'année prochaine. »

Cet amour conjugal n'était pas exempt de quelque affectation, de galanterie sentimentale qui étonnait de la part du tzar terrible. « Je me suis fait couper les cheveux et, bien que cela puisse vous déplaire, je t'envoie ma toison coupée. » — « J'ai bien reçu vos chers petits cheveux et je me suis bien informée de votre santé. » — « Je t'envoie, amie de mon cœur, une fleur et de la menthe que tu as toi-même plantée. Grâce à Dieu, tout est gai par ici ; seulement, lorsque je vais dans le jardin et que je ne t'y trouve pas, je suis triste ! » écrivait-il de Réval où Catenka avait son jardin favori, le Catérinenthal. La lettre contenait une fleur bleue séchée, de la menthe et une coupure de journal anglais : « L'année dernière, le 11 octobre, vint de la province Monmouth un couple ayant vécu en mariage cent dix ans ; l'homme avait cent vingt-six ans, la femme cent vingt-cinq. » Cela signifiait : « Que Dieu nous accorde de vivre ensemble aussi longtemps, en heureux mariage ! »

Maintenant, sur le déclin de l'âge, il resongeait, dans cette triste matinée d'automne, à la vie qu'ils avaient vécue ensemble. A l'idée que Catenka pouvait lui être infidèle, remplacer son « vieillard » par le premier joli garçon venu, Allemand de basse origine, il n'éprouvait ni jalousie, ni fureur, ni révolte, mais l'impuissance d'un enfant abandonné par « la mère ».

Il donna les rênes à l'ordonnance, se pencha en avant, se voûta, baissa la tête. Les sauts de la voiture sur les pierres inégales faisaient trembler sa tête, lui donnaient un air décrépit et vieux. Et lui-même paraissait très âgé, débile.

L'horloge, sur l'autre rive de la Néva, sonna onze heures. Mais la lumière du matin ressemblait au regard d'un agonisant. On eût dit que le jour ne dût jamais venir. Il tombait de la neige mêlée de pluie. Les sabots des chevaux clapotaient dans les flaques. Les nuages étaient mornes, rampaient lentement, bouffis comme des ventres d'araignées ; ils étaient si bas qu'ils masquaient l'aiguille de la forteresse Pierre-Paul. Les maisons étaient mornes ; mornes aussi l'eau, les arbres et les êtres ; tout se dissolvait dans le brouillard, était fantômal.

Lorsque Pierre traversa le pont-levis en bois du canal des Cygnes, une odeur mortuaire de terre, d'humidité et de feuilles pourries lui vint du Jardin d'Été. Les jardiniers, dans les allées, balayaient les feuilles, qu'ils mettaient en tas. Dans les tilleuls nus, des corneilles croassaient. On entendait un bruit de marteaux : c'étaient les statues de marbre qu'on clouait dans de longues caisses étroites afin de les préserver des avaries de la neige et du froid. Les dieux ressuscités étaient à nouveau ensevelis et enfermés dans des cercueils.

Entre les troncs noir-violet, on aperçut les murs jaune clair d'une maison hollandaise, à nombreuses fenêtres et portes vitrées donnant sur le jardin ; le

toit était de fer à damiers; la girouette en un étain représentait saint Georges vainqueur; des bas-reliefs en stuc blanc simulaient des monstres marins, tritons et naïades. C'était le Palais d'Été.

IV

Dans le palais, cela sentait le tshi aigre. Il devait y avoir du tshi pour le dîner. Pierre l'aimait, ainsi que tout ce qui était la simple nourriture du soldat.

On passait les plats directement de la cuisine dans la salle à manger par une fenêtre. La cuisine était très propre, dallée de briques, avec des casseroles de cuivre luisantes sur les murs, comme dans les vieilles maisons hollandaises. On servait vite, sans mettre d'intervalle entre les plats. Après le tshi et le kacha [1], il y avait des huîtres de Flensbourg, de la gelée, des sardines fraîches, de la viande rôtie avec des concombres et des citrons salés, des pattes de canard à la sauce piquante. Pierre aimait les aliments aigres ou salés. Il ne souffrait rien de sucré. Comme dessert, des noix, des pommes, du fromage de Limbourg. Comme boisson, du kvas et de l'Ermitage. Un ordonnance faisait le service.

Il y avait comme toujours des invités. Iakov Brus,

1. Potage aux choux et gruau de sarrazin.

le médecin de la cour Blumentrost, un capitaine de bateau anglais, le gentilhomme de la chambre Mons et la demoiselle d'honneur Hamilton. Pierre avait invité Mons à l'improviste, pour Catenka. Mais elle l'avait appris et, à son tour, elle avait invité la demoiselle d'honneur Hamilton, dans l'intention sans doute de faire comprendre au tzar qu'elle était renseignée sur ses maîtresses. C'était cette même Hamilton, Écossaise à l'air fier, pur et froid d'une Diane, sur qui l'on avait bavardé lorsqu'un cadavre d'enfant nouveau-né avait été trouvé, enroulé d'une serviette impériale dans un bassin du Jardin d'été.

A table, elle fut muette, pâle absolument.

La conversation languissait malgré les efforts de Catenka. Elle raconta son rêve de la veille : une bête furieuse, à poil blanc, une couronne avec trois bougies allumées sur la tête, criait et rugissait.

Pierre s'intéressait aux rêves et parfois même il inscrivait les siens, la nuit, sur son ardoise. Lui aussi narra son rêve : de l'eau toujours, des expéditions navales, des bateaux, des galiotes ; il avait remarqué en rêve que les mâts et les voiles étaient hors de proportion avec le reste.

— Ah ! petit père ! s'écria Catenka avec attendrissement. En rêve même, tu n'as point de repos : tu t'occupes des affaires navales.

Et, voyant qu'il retombait dans un silence morne, elle se mit à parler des nouveaux bateaux.

— Le *Neptune* est un très beau vaisseau, très rapide, le meilleur peut-être de toute la flotte. Le *Gangut* est

rapide aussi et docile au gouvernail, mais pas assez d'aplomb pour sa hauteur : un vent léger suffit à l'incliner; que sera-ce pendant une tempête? Je vous attendais pour essayer le grand canot exécuté par Von Renne; je l'ai fait recouvrir de planches pour qu'il ne séchât point.

Elle parlait des bateaux comme d'enfants à elle.

— Le *Gangut* et le *Lesnoy* sont deux frères jumeaux; ils s'ennuient lorsqu'on les sépare. Maintenant qu'ils sont côte à côte, ils font plaisir à voir. Les bateaux achetés ne sont que des enfants d'adoption; ils sont aussi étrangers aux autres bateaux qu'un fils d'adoption l'est à son père.

Pierre répondait du bout des lèvres; sa pensée était ailleurs. Il observait subrepticement sa femme et Mons. L'élégant gentilhomme de la chambre avait un visage ferme et lisse qu'on aurait dit sculpté dans de la pierre rose; ses yeux étaient d'un bleu de turquoise; et il ressemblait à une poupée de porcelaine.

Catenka sentait que le « vieillard » les observait. Mais elle était parfaitement maîtresse d'elle-même; bien qu'elle fût au courant de la délation, elle ne laissait percer aucune inquiétude. Seulement, ses yeux, lorsqu'ils se posaient sur Pierre, le caressaient d'une manière plus insinuante encore que d'habitude; en outre, elle parlait peut-être trop, passait d'un sujet à un autre pour distraire son mari.

Dès qu'elle eut épuisé le sujet des vaisseaux, elle parla des enfants, de Lisanka et d'Annouchka : l'été dernier, la petite vérole avait failli leur abîmer le

visage ; de Chichetchka qu'une dentition difficile affaiblissait.

— Il se remet, grâce à Dieu ! Déjà la cinquième dent a percé heureusement. Dieu veuille que cela continue ainsi ! Seulement il a mal à son petit œil droit...

Pierre s'anima de nouveau, un instant, et interrogea Blumentrost sur la santé de l'enfant.

— L'œil de Son Altesse Impériale va mieux, répondit Blumentrost. Il y a aussi une nouvelle dent, en bas. Il met ses petits doigts dans le fond de sa bouche ; on peut croire que les molaires vont percer bientôt.

— Ce sera un brave général ! interrompit Catenka. Il ne veut jouer qu'aux soldats ; il s'amuse de voir faire l'exercice aux recrues ; il aime le bruit du canon. Il dit : « Papa, maman, soldat ! » Je demande ta protection, petit père : il est fort en colère contre moi lorsque vous partez. Si je dis que papa est loin, il se fâche, tandis qu'il rit si je dis que papa est là.

Elle parlait d'une voix chantante et regardait son mari avec un sourire doucereux.

Pierre ne répondit mot ; mais il enveloppa tout à coup Mons et elle d'un tel regard que tous eurent peur. Catenka baissa les yeux et pâlit légèrement. Mademoiselle Hamilton leva les yeux et sourit étrangement. Le silence durait. Tous étaient angoissés.

Mais Pierre, comme si de rien n'était, se mit à causer astronomie avec Iakov Brus : système de Newton, taches sur le soleil qu'on aperçoit à travers un télescope lorsque le verre contre lequel on appuie l'œil est fumé, éclipse prochaine. Cette conversation l'inté-

ressait tant qu'il ne fit plus aucune attention aux autres convives. Il retira de sa poche son livre de notes et écrivit :

« Expliquer au peuple les éclipses, afin qu'il ne les compte point parmi les miracles. Lorsqu'on sait une chose d'avance, elle n'est plus miraculeuse. Défense d'inventer de faux miracles et d'en déclarer ; cela trouble le peuple. »

Tous soupirèrent avec soulagement lorsque Pierre se leva et passa dans la pièce voisine.

Il s'assit dans un fauteuil, près de la cheminée, mit des besicles rondes à monture de fer, alluma sa pipe et parcourut des feuilles hollandaises, marquant en marge ce qui devait être traduit dans le journal russe. Puis il prit de nouveau son calepin et écrivit :

« Publier tout ce qui arrive, les mauvaises nouvelles comme les bonnes ; ne rien cacher. »

Un pâle rayon de soleil brilla, s'infiltra entre les nuages, timide, faible comme le sourire d'un malade sans espoir. Un rectangle clair s'étendit de la fenêtre à la cheminée, et la flamme rouge parut étiolée, transparente. Derrière les carreaux, sur le ciel d'argent fondu, se dessinaient des ramures minces comme des veines. Un oranger dans une caisse que les jardiniers transportaient de serre en serre, délicat, frileux, s'égaya au soleil ; et les fruits s'allumèrent, balles d'or dans le feuillage sombre, taillé régulièrement. Entre les troncs noirs blanchirent les dieux et les déesses de marbre non encore enfermés dans des cercueils ; frileux, nus, ils voulaient jouir du soleil.

Deux fillettes entrèrent en courant dans la pièce. L'aînée, Annouchka, âgée de neuf ans, avait les yeux noirs, la peau blanche et les joues très colorées ; elle était lente, grave, grasse, un peu lourde d'allures : un « tonneau » comme l'appelait en plaisantant Pierre. La cadette, Lisanka, avait des boucles d'or, des yeux bleus, était légère comme un oiseau, espiègle, paresseuse, n'aimait que les jeux, la danse et les chansons. A sept ans, elle était déjà jolie et coquette.

— Ah ! polissonnes ! s'écria Pierre.

Et, mettant de côté les journaux, il tendit les bras avec un sourire de tendresse. Il embrassa les petites et les installa, chacune sur l'un de ses genoux.

Lisanka lui enleva ses besicles ; elles lui déplaisaient parce qu'elles vieillissaient le père, lui donnaient l'air d'un aïeul. Puis elle lui chuchota dans l'oreille son souhait le plus ardent :

— Le capitaine hollandais Issaï Kœnig dit qu'il y a à Amsterdam un singe vert si petit, si petit, qu'il tient dans une coquille de noix des Indes. Donne-moi ce petit singe, papa chéri !

Pierre douta que les singes pussent être verts ; mais il promit solennellement, jura même qu'avec le prochain courrier il écrirait à Amsterdam. Lisanka, toute joyeuse, s'amusa à passer sa main dans les anneaux de fumée bleue qui s'échappaient de la pipe de Pierre.

Annouchka contait des merveilles sur l'esprit et la douceur de Michka, son ami, le phoque apprivoisé qui habitait le bassin central du Jardin d'été.

— Pourquoi ne ferait-on pas à Michka une selle,

papa? On pourrait alors s'en servir comme d'un cheval et faire des promenades sur l'eau.

— Mais s'il plongeait, tu serais noyée! retorquait Pierre.

Il bavardait et riait avec les petits comme un enfant.

Tout à coup il aperçut, dans une longue glace, entre deux fenêtres, Mons et Catenka. Ils étaient debout, côte à côte, dans la pièce voisine et donnaient du sucre au perroquet vert de la tzarine.

— Votre Majesté... imbécile! glapissait le perroquet d'une voix enrouée.

On lui avait appris à dire « bonne santé à Votre Majesté ! » et encore « le perroquet est un imbécile ! » Mais il avait joint les deux bouts de phrase.

Mons s'inclina vers la tzarine et lui parla presque à l'oreille. Catenka baissa les paupières, rougit un peu ; elle écoutait avec le sourire minaudier et doucereux d'une bergère dans la « promenade sur l'île d'amour ».

Le visage de Pierre s'assombrit soudain. Néanmoins, il embrassa les enfants et les congédia avec une caresse.

— Allez, allez, que Dieu vous garde, polissonnes ! Salue Michka de ma part, Annouchka.

Le rayon de soleil s'évanouit. La pièce redevint morne, froide et humide. Une corneille croassa à la fenêtre. Des coups de marteaux résonnaient : c'étaient les dieux qu'on mettait en bière.

Pierre se mit à jouer aux échecs avec Brus. Il

jouait toujours bien ; mais, aujourd'hui, il était distrait. Dès le quatrième tour, il perdit.

— Échec à la reine ! dit Brus.

— Votre Majesté imbécile ! criait le perroquet.

Pierre leva les yeux à l'improviste et aperçut de nouveau, dans la glace, Mons et Catenka. Ils étaient si absorbés par leur conversation qu'ils ne remarquèrent pas qu'un petit singe à face diabolique s'était approché d'eux et, faisant une grimace rusée, soulevait de la patte la robe de Catenka.

Pierre bondit et renversa la table de jeu ; toutes les pièces roulèrent à terre. Le visage de Pierre était convulsé. Sa pipe lui tomba de la bouche, se brisa ; la cendre chaude s'éparpilla... Brus effrayé s'était levé. La tzarine et Mons se retournèrent à ce bruit.

Au même moment, la demoiselle d'honneur Hamilton entra dans la pièce. Elle se mouvait comme un être endormi, elle ne semblait ni voir, ni entendre. Mais, lorsqu'elle passa près du tzar, elle inclina légèrement la tête et le regarda fixement. Son superbe visage, blanc, mort, était froid autant que celui des déesses de marbre qu'on clouait dans des bières.

Le tzar la suivit des yeux jusqu'à la porte ; puis il regarda Brus, l'échiquier renversé, et dit avec un sourire d'excuse :

— Pardon, Iakov Vilimovitch, c'est par mégarde.

Puis il sortit, prit un bateau et alla se reposer dans son yacht.

V

Pierre avait le sommeil maladivement léger. La nuit, il était défendu de passer en voiture ou même à pied devant le palais. Le jour, puisqu'il n'était point possible d'éviter tout bruit dans une maison habitée, il dormait dans son yacht.

Lorsqu'il se coucha, il sentit une terrible lassitude : il s'était levé de trop bonne heure ; et le travail à l'Amirauté l'avait épuisé. Il bâilla délicieusement, s'étira, ferma les yeux ; il commençait déjà à s'endormir, quand tout à coup il frémit comme à une douleur soudaine. Cette douleur venait de la pensée de son fils, le tzarévitch Alexis. Elle était permanente en lui ; mais parfois, dans le silence et l'isolement, elle le torturait avec une force nouvelle, comme une plaie toujours à vif.

Il s'efforça de s'endormir, mais le sommeil avait fui et les pensées assaillaient sa tête.

Il avait récemment reçu une lettre de Tolstoï, lui annonçant qu'Alexis refusait de revenir. Lui faudrait-il aller lui même en Italie, faire la guerre au césar et à l'Angleterre, à l'Europe entière peut-être, au moment où il était occupé à terminer sa guerre contre la Suède et à rétablir la paix ? Pourquoi Dieu lui avait-il infligé un tel fils ?

« Il a le cœur d'Absalon ! Il a pris en haine toutes les œuvres de son père et souhaite la mort de son père ! » gémit-il sourdement en se serrant la tête des deux mains.

Il se souvint que son fils l'avait appelé devant le césar, devant le monde entier, malfaiteur, tyran, athée; que les amis d'Alexis, les vieux à longues barbes et les moines, le traitaient, lui, Pierre, d'Antéchrist.

« Imbéciles ! » songea-t-il, avec un calme mépris... Aurait-il pu accomplir ce qu'il avait entrepris, sans l'aide de Dieu ? Comment ne croirait-il pas en Dieu, lorsque Dieu était toujours avec lui, depuis son enfance jusqu'à ce jour ?

Il interrogea sa conscience, se confessa à lui-même, se remémora toute sa vie.

N'était-ce point Dieu qui lui avait mis dans le cœur le désir de s'instruire ? A seize ans il savait à peine écrire, il pouvait à peine faire une soustraction ou une addition. Mais, alors déjà, il sentait confusément ce que plus tard il comprit avec netteté : « Le salut de la Russie est dans la science ; tous les autres peuples s'efforcent par politique de maintenir la Russie dans l'ignorance, d'éloigner d'elle la lumière de l'intelligence, en toute matière et surtout en matière de guerre, afin qu'elle ne connaisse point sa force. » Il décida d'aller lui-même en terre étrangère chercher la science. Lorsqu'on l'apprit à Moscou, le patriarche et les boyards, les tzarines et les tzarevni vinrent à lui, déposèrent à ses pieds son fils Alecha, pleurèrent, le saluèrent jusqu'au plancher en l'implorant de ne

point aller à l'étranger ; depuis que la Russie existait, une telle chose ne s'était point vue. Et le peuple pleura aussi et le reconduisit comme s'il ne devait point revenir. Cependant, il partit et cette chose inouïe arriva : le tzar, en guise de sceptre, prit entre ses mains une hache et se fit simple ouvrier. « Je suis de ceux qui apprennent et je demande des maîtres. On ne saurait acheter à aucun prix ce que l'on a fait soi-même.» Et Dieu récompensa ses efforts. Ses compagnons d'armes, que Sophie qualifiait avec dédain de « palefreniers polissons », formèrent une armée terrible ; les petits bateaux, jouets dans lesquels il nageait sur les étangs artificiels du Jardin Rouge, devinrent une flotte victorieuse... La première bataille contre les Suédois, la défaite de Narva ! « Toute l'affaire ne fut qu'un jeu d'enfant, sans art. Maintenant, lorsque j'y songe, je remercie Dieu de ce malheur, qui a chassé de nous, forcément, la paresse et nous a obligés à travailler nuit et jour. » La défaite paraissait désespérante. Charles se vantait à qui voulait l'entendre : « Les sabres sont de trop ; les fouets suffisent pour chasser la canaille russe, non seulement de son territoire, mais du monde entier ! »

Si Dieu n'était intervenu alors, il était perdu !

Le cuivre manquait pour les canons; il ordonna de fondre les cloches des églises. Les vieux le menaçaient d'un châtiment céleste. Mais il savait que Dieu était avec lui. Les chevaux manquaient ; les hommes s'attelèrent à la nouvelle artillerie, « trempé de larmes ».

Tout fermente comme un vin nouveau. A l'extérieur, la guerre ; à l'intérieur, la révolte. L'émeute d'Astrakhan, de Boulavinsk. Charles a traversé la Vistule, le Niémen ; il est entré à Grodno deux heures à peine après que Pierre en fût sorti. Pierre s'attendait d'heure en heure à voir les Suédois marcher sur Pétersbourg ou sur Moscou ; il fortifiait ces deux villes, les préparait au siège. Et, en même temps, il était malade au point qu'on désespérait de lui...

Nouveau miracle de Dieu ! Charles, contre tout espoir et contre toute probabilité, s'arrête et marche vers le sud-est, en Petite-Russie. L'émeute tombe d'elle-même. « Le Seigneur éteignit miraculeusement le feu par le feu, afin qu'on pût voir que tout réside, non dans la volonté des hommes, mais dans la volonté de Dieu. »

Les premières victoires sur les Suédois. Dans la bataille qui eut lieu près de Lesnoy, il posta derrière l'avant-garde des cosaques et des Kalmouks armés de piques, et il leur ordonna de frapper les fuyards impitoyablement, sans faire d'exception pour lui-même, fût-il du nombre. Toute la journée, on resta sous le feu, les rangs ne furent point mêlés, on ne perdit pas un pouce de terrain ; quatre fois, les fusils devinrent si brûlants qu'on ne pouvait les tenir ; quatre fois on dut remplir les sacs et les poches de cartouches neuves. « Depuis que je suis au service, je n'ai pas vu pareil jeu ; mais nous avons dansé cette danse admirablement, sous les yeux du bouillant Carolus !... Depuis, le cou suédois devint plus flexible. »

Poltava! Jamais de la vie il ne sentit la main favorable du Seigneur comme ce jour-là. De nouveau, un coup de chance pareil à un miracle! Charles est blessé, la veille, d'une balle perdue tirée par un cosaque. Au début du combat, une bombe frappe la litière du roi. Les Suédois le croyant tué, leurs rangs se mêlent. Pierre regardait fuir les Suédois et il se sentait porté par d'invisibles ailes; il comprit que le jour de Poltava était le jour de la « résurrection russe », et que le soleil flamboyant de ce jour-là était le soleil de la nouvelle Russie.

Maintenant la fondation de Pétersbourg est définitive. Dès lors, Pétersbourg pourra dormir tranquille.

Cette ville, érigée en dépit des éléments au milieu de marais et de forêts, « croît en beauté, comme un enfant », elle est « une terre bénie, un paradis de Dieu »; n'est-ce point là encore un miracle, un témoignage de la bonté de Dieu envers lui, témoignage incessant, évident, pour tous les siècles à venir?

Et, à présent que tout semble accompli, tout s'écroule. Dieu se recule et l'abandonne. Après lui avoir donné la victoire sur les ennemis à l'extérieur, il le frappe au cœur, dans sa chair et son sang, dans son fils.

Les plus terribles auxiliaires de son fils, ce ne sont pas les armées étrangères, mais les innombrables filous qui grouillent dans l'empire même, les fainéants, les corrompus et autres gens de même sorte. Parla façon dont avaient marché les affaires de l'empire pendant son dernier voyage à l'étranger, il pouvait juger de ce qui arriverait lorsqu'il ne serait plus

là : en peu de mois, tout s'était mis à grincer, à chanceler, comme dans un bateau vermoulu qui s'enlize sur un banc de sable pendant une tempête,

« La corruption est énorme. » Il faisait ukase sur ukase, toujours plus sévère contre la corruption. Presque tous commençaient par ces mots : « Si quelqu'un dédaigne ce dernier ukase que nous donnons... » ; mais le dernier ukase était vite suivi d'un autre, avec des menaces aussi et des additions.

Parfois les bras lui tombaient, de découragement. Il éprouvait une terrible impuissance. Il était seul contre tous, tel un grand fauve mordu à mort par des moustiques et des bestioles.

Voyant qu'il ne réussissait pas par la force, il avait recours à la ruse. Il encourageait la délation. Il institua un corps d'espions. Alors se déchaîna dans tout le pays la délation. « Les espions ne voient rien ; ils vivent en paresseux et se couvrent les uns les autres, parce qu'ils sont une compagnie. » Les filous dénonçaient les filous, les délateurs dénonçaient d'autres délateurs, les espions s'entr'espionnaient, et le plus grand espion n'était peut-être que le plus grand filou.

Un abîme puant, une fosse à ordures sans fond, une écurie d'Augias, qu'Hercule lui-même ne pourrait nettoyer. La saleté s'infiltre partout, s'étend comme le dégel. La pourriture ancienne monte à la surface. La Russie entière est infectée comme l'était Poltava, que les habitants durent quitter suffoqués par la puanteur des innombrables cadavres.

Les ténèbres envahissent les cœurs, parce qu'elles ont envahi les esprits. On ne veut pas le bien, parce qu'on ignore le bien. La noblesse et le peuple sont comme Erema et Foma dans le proverbe : « Erema n'enseigne pas et Foma ne sait rien. » Les ukases n'y peuvent remédier.

— Nos intelligences sont obtuses et nos mains maladroites ; les hommes de notre race sont d'esprit lourd ! lui disaient les vieillards.

Une fois, un pilote hollandais lui raconta une fable ancienne. Des marins virent au milieu de l'océan une île inconnue. Ils abordent, débarquent et allument du feu pour cuire leur nourriture. Tout à coup, la terre s'agite, s'enfonce sous l'eau ; et tous faillirent se noyer : ce qu'ils avaient pris pour une île était le dos d'une baleine endormie. La nouvelle civilisation russe ne serait-elle point un feu allumé sur le dos du Léviathan, sur la masse inerte du peuple endormi ?

Maudit travail de Sisyphe, qui ressemblait au travail des forçats de Roguervik construisant un môle ; dès que la tempête s'élevait, la besogne de plusieurs années disparaissait ; on reconstruisait à neuf, tout s'écroulait encore ; et ainsi sans fin.

— Nous voyons tous, lui dit une fois un paysan intelligent, combien tu te donnes de peine, grand tzar ; mais tu n'obtiendras rien, parce que tu as trop peu d'aide. Tu tires par en haut, avec la force de dix hommes ; mais à quoi cela sert-il, puisque des millions de gens tirent par le bas ? Quel espoir te reste-t-il ?

— La charge est trop lourde! gémissait Pierre, étendu sur son lit.

Il éprouvait une terrible angoisse : le poids entier de la Russie s'écroulait sur lui.

— Pourquoi tortures-tu ton serviteur?

Il répétait les paroles de Moïse à Dieu.

— Et pourquoi ne trouvé-je point grâce devant tes yeux, quand tu as déposé sur moi toute la charge de ce peuple? Ai-je porté dans mes entrailles tout ce peuple et l'ai-je enfanté pour que tu me dises : « Porte-le dans tes bras, comme une nourrice porte son nourrisson, vers la terre que tu as promise »? Je ne puis porter seul tout ce peuple, parce qu'il est trop lourd pour moi. Puisque tu agis ainsi envers moi, tu ferais mieux de me tuer si je n'ai point trouvé grâce devant tes yeux, pour que je ne voie point mon infortune!

Tout à coup, il se ressouvint encore de son fils et il comprit que le poids terrible de l'inerte Russie résidait en lui seul, et en ce fils.

Enfin il reprit son empire sur lui-même, par un immense effort de sa volonté; il appela l'ordonnance, se vêtit, s'embarqua dans le canot et regagna le palais où il avait convoqué des sénateurs accusés de corruption et de filouterie.

VI

Le prince Menchikov, le prince Iakov et Vassily Dolgorouky, Chérémetiev, Chafirov, Iagouginsky, Golovkine, Apraksine et autres se pressaient dans la petite salle d'audience près de l'atelier de menuiserie.

Tous tremblaient. Ils se rappelaient que, il y avait environ deux ans, deux amateurs de pots de vin, le prince Volkhonsky et Opoukhtine avaient reçu le knout sur la place publique ; qu'on leur avait brûlé le bout de la langue avec un fer chauffé à blanc. Des bruits bizarres couraient : les officiers de la garde et d'autres militaires seraient désignés pour juger les sénateurs.

Cependant, on espérait que l'orage se dissiperait et que tout reprendrait comme par le passé. On cherchait des consolations dans les vieux proverbes : « Qui n'a péché devant Dieu, qui n'a trompé le tzar?,.. On ne peut faire pendre tout le monde?... » etc.

Pierre entra. Son visage était terrible et immobile ; seuls, ses yeux brillaient et, au coin de la bouche, tremblait un tic léger.

Sans donner le bonjour à personne, sans les inviter à s'asseoir, il s'adressa aux sénateurs en termes préparés d'avance.

— Messieurs du Sénat ! Je vous ai écrit et je vous ai parlé maintes fois de votre incurie, de votre avidité, de votre méconnaissance des lois civiles ; mes paroles ont été vaines et mes ukases sont méprisés. Je vous le répète une dernière fois, il est inutile d'écrire des lois si on ne les observe pas et si on joue avec comme avec des cartes, les classant d'après la couleur ; cela ne se voit nulle part ailleurs que chez nous. Et qu'est-ce qui en résulte ? Voyant que le mal est impuni, bien peu résistent à la tentation ; ils atteignent peu à peu à une telle audace qu'ils ruinent la population. Ils soulèveront le courroux de Dieu ; et ceci, plus que le méfait d'un traître isolé, peut amener non seulement le malheur de toute la nation, mais sa chute. Il convient donc de punir les gens coupables de corruption avec la même sévérité que les déserteurs en temps de guerre ou que les traîtres d'État.

Il parlait sans regarder personne. Et maintenant encore il sentait son impuissance. Toutes ses paroles rebondissaient contre les esprits sans les atteindre. Sur tous ces visages résignés, effrayés, dans les yeux humblement baissés, on lisait une même pensée : « Tous vivent dans le péché, et il ne peut en être autrement. »

— Désormais, que nul ne compte se sauver par d'anciens services rendus ! conclut Pierre, d'une voix que la colère secouait. Je déclare que tout voleur, quel que soit son rang, fût-il sénateur, sera jugé militairement.

— Cela n'est point possible ! dit le prince Iakov

Dolgorouky, pesant vieillard aux longues moustaches blanches sur sa face bouffie et violette.

Il avait des yeux purs d'enfant, qui regardaient le tzar bien en face.

— Il n'est point possible que des soldats jugent des sénateurs. Ce serait un affront inouï non seulement à notre honneur, mais à toute la Russie!

— Le prince Iakov a raison! affirma Boris Chérémetiev, chevalier de l'ordre de Malte. De nos jours, toute l'Europe estime les Russes comme de braves chevaliers. Pourquoi nous déshonores-tu, seigneur? pourquoi prives-tu des chevaliers de leurs titres? Tous ne sont point des voleurs...

— Celui qui n'est point un voleur est un traître! cria Pierre, la face convulsée par la fureur. Tu t'imagines que je ne te connais pas? Je vous connais; je vois en vous! Si je venais à mourir aujourd'hui, tu serais des premiers à prendre le parti de mon fils, scélérat! Vous êtes tous avec lui!

Mais il réussit quand même à rentrer sa fureur. Il chercha des yeux, dans la foule, le prince Menchikov et murmura d'une voix sourde, étranglée, cependant calme :

— Alexandre, suis-moi!

Ils pénétrèrent tous les deux dans la menuiserie. Le prince, petit, sec, l'air fragile, mais au fond solide comme le fer, mobile comme le vif-argent, avait des traits agréables, le regard extraordinairement vif et intelligent, le même regard qu'il avait jadis quand, petit pâtissier des rues, il criait sa marchandise. Il

disparut à la suite du tzar en se ratatinant comme un chien qu'on va fouetter.

Chafirov, petit et gros, soufflait et s'essuyait le front. Golovkine, long comme une perche, tremblait, se signait et marmonnait une prière. Iagouginsky était tombé dans un fauteuil et gémissait : la crainte lui donnait la colique.

Mais, à mesure qu'on entendait, plus hautes, la voix furieuse du tzar et les lamentations monotones de Menchikov (les paroles étaient inintelligibles), tous se rassuraient. Quelques-uns même se réjouissaient méchamment : le prince n'en est pas à sa première aventure en ce genre; ses os sont durs, il a depuis l'enfance l'habitude d'être battu par le tzar. Peu lui importe. Il s'en tirera !

On entendit tout à coup, derrière la porte, du bruit, des cris, des glapissements ; les deux battants s'ouvrirent et Menchikov fut jeté dehors. Son kaftan brodé d'or était en lambeaux ; son cordon bleu de Saint-André, rompu, et ses décorations pendaient en désordre, à demi arrachées, sur sa poitrine ; sa perruque, faite avec les cheveux du tzar (jadis Pierre, en témoignage d'amitié, lui donnait ses cheveux lorsqu'il se les faisait couper), était de travers ; le visage était ensanglanté. Le tzar le poursuivait, une petite épée nue à la main ; il hurlait :

— Je t'apprendrai, fils de chienne !...

— Pétinka ! Pétinka ! appela la tzarine, qui, comme toujours, surgissait au moment où elle pouvait être le plus utile.

Elle l'arrêta sur le seuil et ferma la porte de la menuiserie ; demeurée seule avec lui, elle se pressa contre lui et, l'étreignant, se suspendit à son cou.

— Laisse ! laisse ! je le tuerai ! criait-il, en démence.

Mais elle l'embrassait plus étroitement et répétait :

— Pétinka ! Pétinka ! Le Seigneur te garde, ami de mon cœur ! Jette cette arme, jette vite ; tu ferais un malheur.

L'épée lui tomba enfin de la main. Il s'affaissa sur un fauteuil. Il se tordait dans une crise de convulsions.

Comme naguère, après le dernier entretien du père avec son fils, Catenka s'assit sur le bras du fauteuil, prit la tête de Pierre dans ses mains, l'appuya contre sa poitrine et se mit à lui caresser les cheveux, à le bercer maternellement comme un enfant malade. Et, à cette douce caresse, il s'apaisait peu à peu. Les convulsions disparurent. Parfois il frissonnait encore, mais de plus en plus rarement. Il ne criait plus, mais gémissait, sanglotait, pleurait sans verser de larmes.

— C'est dur, ah ! si dur, Catenka ! Je n'en peux plus ! Personne n'est là pour me conseiller, pour m'aider ! Je suis tout seul ! Un seul homme ne peut suffire à tout ! Un ange se découragerait ! La charge est trop lourde !...

Les gémissements devenaient toujours plus faibles ; enfin, il s'endormit.

Elle écoutait sa respiration et attendit qu'elle fût régulière. Comme toujours après de telles crises, il

dormait très profondément, de sorte que rien ne pouvait le réveiller pourvu que Catenka ne s'éloignât pas.

Elle lui tenait la tête d'une main et, de l'autre, tout en le caressant, elle furetait, palpait, d'un geste rapide de voleuse, l'intérieur du kaftan sur la poitrine. Elle tâta dans une poche un paquet de lettres, le retira, l'examina; voyant une grande lettre à enveloppe bleue maculée, à l'air louche, dont le cachet de cire rouge n'était pas rompu, elle devina que c'était celle-là qu'elle devait prendre. Mons l'avait prévenue qu'il y avait une lettre bleue, contenant une dénonciation plus terrible que la précédente. Il avait surpris les propos ivres des ordonnances, à ce sujet.

Catenka s'étonna de trouver la lettre cachetée. Pierre redoutait donc d'apprendre la vérité ?

Un peu pâlie, les dents serrées, mais l'esprit lucide, elle le regarda. Il dormait délicieusement, comme un petit enfant qui a pleuré tout son saoul. Elle posa la tête de Pierre sur le dos du fauteuil. Ensuite elle dégrafa son corsage, froissa la lettre, l'introduisit entre ses seins, se baissa, prit l'épée, décousit un peu la poche et fit habilement dans le bas du kaftan une déchirure correspondante. Puis elle remit dans la poche les lettres, à l'exception d'une. Si Pierre s'apercevait de la disparition de l'enveloppe bleue, il pourrait croire qu'elle avait glissé dans la doublure de son vêtement et qu'elle était ensuite tombée : les trous n'étaient point rares dans les habits du tzar.

Catenka eut expédié sa besogne en une minute; elle reprit la tête de Pierre contre sa poitrine et re-

commença de le bercer, de lui chantonner; elle regardait le géant endormi, comme une mère regarde son enfant malade et comme une dompteuse regarde un fauve redoutable.

Il s'éveilla au bout d'une heure, frais et fort, dispos.

Le nain du palais était mort récemment. L'enterrement devait avoir lieu ce jour-là et servir de prétexte à un cortège de masques. Pierre adorait ce genre d'amusement. Catenka le supplia en vain de remettre les funérailles au jour suivant et de prendre du repos. Pierre ne voulut rien entendre; il fit battre le tambour et déployer les drapeaux. Comme s'il se fût agi d'une affaire de première importance, il se hâta de s'apprêter, revêtit un costume mi-deuil, mi-fantaisie, et partit.

VII

« Sur les monstres.

» Il est notoire que, dans l'espèce humaine de même que parmi les oiseaux et les quadrupèdes, naissent parfois des monstres; dans tous les pays, ces monstres sont conservés comme curiosités. Ici un ukase a été promulgué afin qu'on apportât les monstres; au lieu de quoi, les ignorants les cachent; ils supposent que les monstres sont des produits diaboliques, dus à des

sortilèges, ce qui n'est pas possible puisque Dieu est le créateur de tout ce qui respire et non le diable qui n'a aucun pouvoir de cette sorte. Les monstruosités viennent d'une lésion intérieure ou d'une frayeur qu'a eue la mère durant la grossesse. Ce que prouvent divers signes : l'objet qui a effrayé la mère est imprimé sur l'enfant. Nous réitérons notre ukase ; en vertu de quoi tout monstre, humain ou animal, doit être porté, dans chaque ville, au commandant. Il sera payé dix roubles pour le cadavre d'un monstre humain, cinq pour celui d'un monstre animal, et trois pour celui d'un oiseau. Un monstre humain vivant sera payé cent roubles, un animal quinze et un oiseau sept. Si le monstre est fort curieux, on donnera plus. Ceux qui négligent l'ukase doivent être dénoncés et ils payeront une amende équivalant au prix décuplé du monstre ; cet argent sera donné aux dénonciateurs. Les monstres morts, soit humains, soit animaux, doivent être conservés dans de l'esprit-de-vin ; à défaut d'esprit-de-vin, dans de l'eau-de-vie double, ou simple à la rigueur, et enfermés soigneusement afin d'éviter la corruption. L'eau-de-vie sera payée en plus par la pharmacie. »

Pierre aimait son nain, son « monstre éminent », et il lui fit de superbes funérailles.

Trente chantres, tous petits garçons, avançaient par couples, en tête du cortège. Un minuscule pope, en habits sacerdotaux, l'encensoir à la main, venait ensuite ; on l'avait choisi, parmi tous les prêtres pétersbourgeois, pour sa petite taille. Six petits chevaux noirs, recouverts de longues housses de deuil, traî-

naient un chariot d'enfant, portant une toute petite bière. Puis défilaient solennellement, conduits par un maréchal lilliputien qui brandissait un énorme bâton, douze paires de nains en longues mantes de deuil, garnies de crêpe blanc, et autant de naines; tout ce monde était rangé par ordre de taille comme les tuyaux d'un orgue. Les nains étaient bossus, obèses, bancals, difformes de visage, les jambes tordues à la façon des bassets, plus effrayants que ridicules. Des deux côtés du cortège, marchaient d'énormes grenadiers et gardes du tzar, torches allumées et cierges funèbres à la main. L'un de ces géants, revêtu d'une chemise de bébé, menait en laisse deux des plus petits nains à longues barbes grises; un autre géant, emmailloté, se faisait traîner en voiture par six ours apprivoisés.

Le tzar fermait la marche avec ses généraux et sénateurs. Habillé en maître tambour de vaisseau, il suivit tout le temps à pied le cortège; il battait consciencieusement du tambour.

On longea la perspective Nevsky, depuis le pont de bois de la Fontanka jusqu'à la Iamskaïa Sloboda. Les gens se mettaient aux fenêtres, sortaient en hâte des maisons. Pris de terreur superstitieuse, les orthodoxes ne savaient s'ils devaient se signer ou bien cracher. Les étrangers disaient : « On ne saurait voir un semblable cortège en dehors de la Russie ! »

Il était quatre heures de l'après-midi. Le jour tombait. Il neigeait à gros flocons humides. Des deux côtés de la perspective, les petits tilleuls nus et les

toits des maisonnettes basses étaient blancs de neige. Le brouillard devenait plus épais, plus jaune. Il se mêlait aux lueurs rouges des torches et prêtait au cortège un aspect incohérent, diabolique.

La foule épouvantée trottait quand même, pataugeait dans la boue. Des récits, effrayants comme un cauchemar, sur les sortilèges qui, disait-on, hantaient Pétersbourg, volaient de bouche en bouche.

Un gardien du couvent Troïtzky avait entendu, la nuit, au réfectoire, un bruit qui ressemblait à des pas précipités ; dans le clocher, quelqu'un avait couru sur l'échelle de bois ; les marches en étaient secouées. Le matin, le bedeau, qui s'apprêtait à sonner, s'aperçut que l'échelle était démontée et la corde de la cloche roulée en quatre.

— C'est le diable ! disaient les uns.

— Non, c'est une sorcière, répliquaient les autres.

Une vieille marchande de harengs avait vu la sorcière qui tissait sa toile ; elle la décrivit : nue, mince, noire, la tête pas plus grosse qu'un dé à coudre, le corps comme un brin de paille.

— C'est peut-être l'esprit qui hante les maisons ? demanda l'un.

— Ces esprits-là n'entrent point dans les églises, répondit l'autre.

— Il pouvait s'être égaré. Ces esprits ont parfois la peste, comme les vaches et les chevaux ; c'est pourquoi ils donnent des maladies.

— Au printemps, ils changent de peau et sont furieux...

— Qui que ce soit, esprit, diable ou sorcière, çà sort de l'enfer! conclurent-ils tous.

Dans le brouillard jaune et la lueur rouge, les ombres fantastiques des nains et des géants couraient; et tout le cortège semblait un produit de l'enfer, une écume mauvaise de Pétersbourg.

Des bruits plus terribles encore circulaient.

Un pope, afin d'exécuter quelque acte innomable, s'était revêtu d'une peau de bouc avec les cornes; la peau avait adhéré et le pope devait être exécuté de nuit. Le fils du dragon Zvarikine avait vendu son âme au diable, qui lui était apparu sous l'aspect d'un étranger; le pacte avait été signé avec du sang.

Dans un cimetière, des voleurs avaient brisé un cercueil; ils tiraient déjà le cadavre par les pieds, mais, pris de peur, se sauvaient. Le lendemain, des gens qui passaient aperçurent les pieds du mort; et le bruit courut que les morts ressuscitaient. Dans le quartier tartare, un enfant était venu au monde avec un mufle de vache en guise de visage; ailleurs, un cochon était né avec un visage humain. « On ne peut prévoir rien de bon d'une ville où de tels monstres naissent. » On parla encore d'un coq à cinq pattes. Sur le Ladoga il était tombé une pluie de sang; la terre gémissait et hurlait comme un taureau; dans le ciel, on avait vu trois soleils.

— Mauvais présages! mauvais présages! disait-on.

— Pétersbourg périra!

— Non seulement Pétersbourg, mais le monde

entier! C'est le jugement dernier, l'arrivée de l'Antéchrist!

Effrayé de ces récits, un petit garçon que sa mère traînait dans la foule se mit soudain à pleurer et à crier. Une femme en haillons, le visage idiot, hurla comme une bête. On l'entraîna vite dans une maison. Le tzar n'aimait pas les possédées; il chassait le diable au moyen du fouet. « La queue du fouet est plus longue que celle du diable! » avait-il coutume de dire, lorsqu'on lui parlait de « fredaines superstitieuses ».

Parmi les sénateurs et les hauts fonctionnaires, il y avait aussi beaucoup de figures troublées. Avant le départ du cortège, Chafirov avait remis au tzar les lettres, arrivées de Naples, de Tolstoï et du tzarévitch. Le tzar les avait fourrées dans sa poche sans les ouvrir; il ne voulait sans doute pas les lire devant témoins. Chafirov était déjà au courant, par un mot de Tolstoï à lui adressé; l'épouvantable nouvelle se propagea aussitôt :

— Le tzarévitch arrive!

— Ce Judas de Tolstoï l'a entortillé! Ce n'est pas sa première proie.

— Le tzar a promis de le marier avec Afrossinia.

— De le marier! Attends un peu. Il aura la potence plutôt que le mariage.

— Mais si Dieu veut qu'il se marie?...

— La noce se fera dans un marais du diable et les garçons d'honneur seront la hache et le gibet.

— Le sot, il va à sa perte!...

— Il court à sa mort...

— Et s'il était gracié? Il est, après tout, le fils du tzar. Le serpent même ne dévore point ses larves. On le corrigera et puis on lui fera grâce.

— Il est trop tard pour le corriger; ce n'est plus un enfant.

— Il fallait le corriger lorsqu'il tenait dans la largeur du banc; maintenant qu'il en a la longueur...

— « Approche un peu, que je te broie! » voilà comment on le corrigera.

— On soignera si bien le petit qu'il disparaîtra sans un cri.

— Et, nous autres aussi, nous en verrons de belles!

— Le malheur nous guette de tous côtés, frères.

Et, dans la foule des dignitaires, on répétait comme dans la foule du peuple :

— Malheur! Malheur!

Cependant le tzar pataugeait dans la boue et battait du tambour; il étouffait la psalmodie mortuaire des chantres.

Le brouillard devenait plus épais. Tous les contours s'élargissaient, fondaient; les choses semblaient s'évaporer et la ville, avec ses maisons, ses habitants, ses rues, montait, s'évanouissait comme un rêve.

VIII

Ayant regagné, après l'enterrement, le Jardin d'Été, Pierre monta tout seul en barque. Il ramait dans la nuit obscure ; il traversa la Néva et aborda à un ponton de bois sur la rive opposée.

Ici, au bord de l'eau, près de la cathédrale Troïtzky, il y avait une petite maison basse, l'une des premières qu'aient construites les charpentiers hollandais, lorsque Pétersbourg fut fondé. Ce premier palais du tzar ressemblait à une pauvre masure de matelot. Il était en troncs de pins, — les pins poussaient dans ce marais sauvage, — badigeonné de rouge pour simuler des briques et recouvert de planches qui simulaient des tuiles.

A l'intérieur, trois petites pièces étroites. A droite de l'entrée, un petit bureau ; à gauche, une salle à manger qui donnait dans une chambre à coucher, pièce plus petite encore que les autres, ayant quatre archines de long sur trois de large : on pouvait à peine s'y retourner. L'ameublement, très simple, était confortable et propret, à la façon hollandaise. Le plafond et les murs étaient tendus de toile blanche ; les fenêtres étaient larges et basses, à petits vitraux cloisonnés de plomb ; les volets, en bois de chêne, avaient des verrous de fer. Pierre devait se baisser pour entrer, tant la porte était basse.

Lorsqu'on eut bâti le Palais d'Été et le Palais d'Hiver, cette maisonnette resta inhabitée. De temps en temps, le tzar y venait coucher lorsqu'il voulait être loin de tous, même de Catenka.

Pierre secoua l'ordonnance qui ronflait sur un tapis de feutre dans l'entrée ; il se fit apporter de la lumière, alla dans le bureau, s'enferma, posa la bougie sur la table, s'assit dans un fauteuil, retira de sa poche les lettres de Tolstoï et du tzarévitch ; mais, avant de les ouvrir, il s'arrêta indécis, prêtant l'oreille au son de l'horloge de la cathédrale Troïtzky. Neuf coups. Le dernier son mourut et le silence se fit tel qu'il avait régné lorsqu'aucune ville n'existait là et qu'il n'y avait, à perte de vue, que forêts et marécages.

Enfin, il brisa les cachets. Il lut ; et son visage pâlit un peu, ses mains tremblèrent. Lorsqu'il arriva aux dernières lignes de la lettre d'Alexis : « Je quitte Naples, l'un de ces prochains jours, et je vais chez toi, seigneur, à Pétersbourg », la joie lui coupa la respiration. Il ne put continuer. Il fit un signe de croix.

N'était-ce point, là encore, un miracle de Dieu ? Lui qui faiblissait, se décourageait, accusait Dieu de l'avoir abandonné, voilà que la main de Dieu le soutenait encore.

Il se sentit de nouveau fort et hardi, jeune, prêt à toute tâche.

Puis il baissa la tête et, fixant des yeux la flamme de la bougie, il réfléchit profondément.

Lorsque son fils serait là, qu'en faudrait-il faire ? « Le tuer ! » se disait-il naguère, en fureur, sans croire

à ce retour. Maintenant qu'il le voyait approcher, sa fureur s'éteignait et il se demandait, tranquille et raisonnable : « Que faire ? »

Tout à coup, il songea aux termes de sa première lettre, envoyée à Naples en même temps que Tolstoï et Roumiantzev : « Je promets devant Dieu que je ne t'infligerai aucune punition et que je te témoignerai mon meilleur amour, si tu reviens. » Maintenant que son fils avait cru à son serment, ce serment prenait une force effrayante.

Mais comment le tenir ?

L'amnistie de son fils entraînerait celle de tous les autres traîtres, des ennemis du tzar et de la patrie. Tout ce tas de vauriens, voleurs, fainéants, bigots, hypocrites à longues barbes, se joindrait à lui et en viendrait à une telle audace que rien ne pourrait l'arrêter. Ce serait la perte de l'Empire. Si le fils avait osé ainsi braver son père pendant que le père était en vie, que ne ferait-il pas, plus tard ?... « Il démolira, saccagera tout ; il détruira la Russie !... »

Non, mieux vaut rompre un serment que de pardonner !

Donc il y aurait encore des perquisitions, des tortures, des bûchers, des haches, des gibets, du sang ?

Il se rappela comment, jadis, lors de l'émeute des Streltzi, il chevauchait sur la Place Rouge où devaient tomber, ce jour-là, plus de trois cents têtes ; le patriarche l'aborda, lui présenta l'icone miraculeuse de la Vierge et intercéda pour les Streltzi. Le tzar salua l'icone, mais il écarta le patriarche avec colère :

— Pourquoi es-tu venu ? Je vénère la Vierge Marie autant que tu le fais ; mais mon devoir m'ordonne de combler les bons et de châtier les méchants. Va-t'en, vieux, je sais ce que j'ai à faire.

Il avait su répondre au patriarche ; saurait-il répondre à Dieu ?

Il eut la vision d'innombrables têtes couchées en rangs sur la Place Haute ; au lieu de billot, une longue poutre et les têtes reposent dessus, blondes, rousses, brunes, grises, chauves, bouclées. On ne voit point de visages... Lui-même, légèrement ivre après un repas, avance avec Danilovitch et les convives de tout à l'heure ; il a la hache à la main, il retrousse ses manches comme un bourreau et abat une tête après l'autre. Lorsqu'il est las, ses amis prennent la hache à tour de rôle et abattent aussi des têtes. Tous sont ivres de sang. Leurs habits en sont éclaboussés, leurs pieds glissent dans les flaques de sang. Tout à coup, une des têtes, au-dessus de laquelle il a déjà levé la hache, se relève doucement, se retourne et le regarde bien en face. C'est lui, Alecha !

Il eut une autre vision, celle de son retour, jadis, de l'étranger. Il s'introduisait, la nuit, dans la chambre du tzarévitch, se penchait sur le berceau, prenait dans ses bras l'enfant endormi, l'embrassait, sentait à travers la chemise la chaleur du petit corps. « Alecha, mon enfant chéri ! »

Tuer son fils !... Il comprenait maintenant ce que cela signifiait. Il sentit que c'était là ce qu'il y avait de plus important, de plus terrible dans sa vie ;

plus important que Sophia, les Streltzi, l'Europe, la science, l'armée, la flotte, que Pétersbourg, Poltava; que cela mettait l'éternité en jeu. Sur un plateau de la balance, tout ce qu'il avait fait de bien, de grand; sur l'autre, le sang de son fils. Et qui pourrait dire ce qui prévaudrait? Toute sa gloire ne serait-elle pas éteinte par cette seule tache de sang? Que dirait l'Europe, que dirait la postérité, du parjure, du meurtrier de son fils? Il serait difficile de le juger avec équité sans tout savoir. Or, qui donc saurait tout?...

Et devant Dieu est-il permis à un homme, fût-ce même pour le salut de sa patrie, de commettre ce péché : répandre le sang de son fils?

Mais que faire? Le pardon de son fils serait la perdition de la Russie; la mort de son fils serait sa perte à lui. Il se sentait incapable d'une décision.

Impossible de décider seul! Mais qui appeler à la rescousse? L'Église? Ce que vous remettrez sur terre sera remis dans le ciel : cela avait été ainsi, autrefois. Mais où était maintenant l'Église? Le Patriarche? Il n'existait plus. Lui-même avait détruit le patriarchat. Que signifiait le métropolite, « Stépane le serviteur », qui saluait en terre le tzar? ou l'administrateur des affaires religieuses, le fourbe Fédoska? et les autres archevêques, qui sont « si bien bridés qu'on les conduit où l'on veut »? Ils feraient ce que le tzar leur ordonnerait de faire. Il était lui-même le Patriarche et l'Église. Il était seul devant Dieu.

Et de quoi se réjouissait-il tout à l'heure, l'insensé?

Oui, la main du Seigneur s'était étendue vers lui et cette main appuyait sur lui avec une pesanteur énorme. Il est effrayant de tomber entre les mains du Dieu vivant!...

Un abîme s'ouvrait à ses pieds; et une telle épouvante l'envahissait que ses cheveux se dressèrent sur sa tête.

Il se couvrit le visage de ses deux mains.

— Laisse-moi m'en aller, Seigneur! Délivre-moi du sang, Dieu, Dieu, mon Sauveur!

Il se leva et s'en fut à sa chambre, où dans un angle, au-dessus du lit, une lampe perpétuelle brûlait devant l'icone miraculeuse du Christ; cette icone avait appartenu jadis au tzar Alexis Mikhaïlovitch : c'était une copie russe d'une icone byzantine extrêmement ancienne. D'après une tradition, lorsque le Seigneur montait au Calvaire, défaillant sous le fardeau de la croix, il s'était essuyé le visage avec une toile qui conserva intégralement l'empreinte de ses traits. Ce fut l'icone première.

Depuis le jour où la mère de Pierre, la tzarine Natalia Kirilovna, lui eut donné cette icone, il ne s'en sépara jamais. Dans les campagnes et les voyages, en bateau et sous la tente, à Pétersbourg ou à Poltava, l'icone l'accompagna toujours.

Il ajouta de l'huile dans la lampe et arrangea la mèche. La flamme brûla plus vive; et, dans l'or qui entourait le sombre visage couronné d'épines, brillèrent comme des larmes les diamants et comme du sang les rubis.

Il s'agenouilla et se mit à prier.

L'icone lui était si familière qu'il ne la voyait presque plus ; et, sans en avoir conscience, il adressait sa prière au Père et non au Fils, au Dieu vivant, fort et victorieux, au Dieu des armées, non au Dieu mourant qui répandait son sang sur le Calvaire. Son Dieu, dispensateur de la victoire au juste, disait par la bouche de son prophète : « J'ai piétiné les peuples dans ma colère, je les ai écrasés dans mon courroux ; leur sang rejaillissait sur mes vêtements et j'en ai teint tous mes vêtements. »

Mais aujourd'hui, lorsqu'il leva les yeux sur l'icone et qu'il voulut, comme d'habitude, adresser sa prière au Père et non au Fils, il ne le put. Il aperçut pour la première fois, lui sembla-t-il, le douloureux visage couronné d'épines. Ce visage s'anima, lui regarda dans l'âme avec douceur; il comprit alors ce qu'on lui avait expliqué au temps de son enfance : ce qu'étaient le Fils et le Père.

Il se souvint de l'effrayant récit biblique où il était aussi question d'un père et d'un fils.

« Dieu tenta Abraham et lui dit : « Prends ton » fils, ton unique fils, que tu aimes, Isaac, et » apporte-le-moi en sacrifice. » Et Abraham fit un bûcher et, ayant lié son fils, il le posa sur ce bûcher. Et Abraham étendit la main et prit un couteau pour égorger son fils. »

Ce n'était qu'une image terrestre d'un sacrifice céleste plus effrayant encore. Dieu aima tant le monde qu'il n'épargna point pour lui son Fils, son

Unique ; et le sang perpétuellement versé de l'Agneau, le sang du Fils, apaise le courroux du Père.

Pierre pressentit un mystère proche, d'une importance capitale, mais si effrayant qu'il n'osa y penser. Sa pensée errait, en démence.

Dieu voulait-il ou ne voulait-il pas qu'il tuât son fils ? Ce sang lui serait-il pardonné ou retomberait-il sur lui ? Qu'arriverait-il, si ce sang retombait non sur lui seul, mais sur ses enfants et petits-enfants, sur la Russie entière ?

Il tomba, la face contre terre, et demeura longtemps étendu, immobile comme un cadavre.

Enfin, il leva son regard vers l'icone, avec une prière désespérée, frénétique au Père :

— Que ce sang retombe sur moi, sur moi seul ! Frappe-moi, Seigneur, épargne la Russie !

LIVRE II

LE SORCIER

I

Le tzarévitch regardait la porte par où devait entrer Pierre.

La petite salle du palais Préobrajenski, blanc comme la maison du tzar à Pétersbourg, était inondée de lumière. Les fenêtres s'ouvraient sur un paysage familier à l'enfance du tzarévitch ; un champ de neige avec des pies, des murs gris de casernes, une prison, un môle de terre avec des pyramides de bombes, une guérite et une sentinelle immobile, se profilant sur le ciel d'un vert translucide. Les moineaux, aux rebords des fenêtres, poussaient déjà des cris printaniers. Des stalactites de glace tombaient, comme des larmes, des gouttes claires. C'était l'heure du dîner. Cela sentait le pâté aux choux. Dans le silence, le balancier de la pendule faisait un tic tac monotone.

Pendant le voyage de Naples en Russie, le tzarévitch avait été paisible, gai même, mais, eût-on dit, inconscient. Il ne comprenait pas complètement ce qui lui était arrivé, où on le conduisait et à quelle fin.

Maintenant qu'il attendait avec Tolstoï dans la salle et qu'il guettait la porte comme naguère dans le palais du roi, à Naples, il semblait s'éveiller, comprendre enfin. Et, de même qu'alors, tout son corps était secoué de petits tremblements incessants pareils à un grelottement. Tantôt il se signait et murmurait une prière, tantôt il saisissait la main de Tolstoï.

— Pierre Andréévitch, ah ! Pierre Andréévitch, qu'est-ce qui va se passer? J'ai peur, j'ai peur!

Tolstoï le rassurait, de sa voix veloutée :

— Soyez tranquille, Votre Altesse! Celui qui s'accuse sera gracié. Avec l'aide de Dieu, tout s'arrangera en douceur...

Le tzarévitch n'écoutait pas et répétait, afin de ne point l'oublier, le discours qu'il avait préparé :

— Père, je ne cherche pas à me justifier ; mais je sollicite en pleurant votre pardon miséricordieux et votre jugement paternel. Je n'ai confiance qu'en Dieu et en ta bonté envers moi ; et je me remets entre tes mains.

Des pas familiers résonnèrent derrière la porte. Elle s'ouvrit. Pierre entra.

Alexis bondit, chancela ; il serait tombé à la renverse si Tolstoï ne l'eût soutenu.

Alexis avait aperçu, comme dans une métamorphose magique, deux visages : le masque étranger, effrayant,

mort, et le visage cher, attrayant que, dans son enfance, il avait connu à son père.

Le tzarévitch s'avança et voulut se prosterner ; mais Pierre lui tendit les bras et l'étreignit contre sa poitrine.

— Alecha, bonjour ! Que Dieu soit loué ! Enfin nous nous retrouvons...

Alexis sentit le contact familier des joues rasées de son père : il reconnut l'odeur mélangée de tabac fort et de sueur ; il vit les grands yeux sombres et lumineux, si effrayants et si chers, le délicieux sourire un peu rusé des lèvres sinueuses, féminines presque. Il oublia son long discours et balbutia seulement :

— Pardon, père !

Et il éclata en sanglots frénétiques, répétant sans cesse :

— Pardon ! pardon !

Son cœur avait fondu subitement comme la glace fond dans un brasier.

— Tais-toi, tais-toi, Alecha !

Le père lui caressait les cheveux, lui baisait le front, les lèvres, les yeux, avec une tendresse maternelle.

Tolstoï, témoin de ces caresses, se disait :

« L'épervier caressera si bien la poule qu'il ne lui laissera pas une plume. »

Sur un signe du tzar, il disparut. Pierre conduisit son fils dans la salle à manger. La chienne, Lisette, grogna d'abord ; mais ensuite, ayant reconnu le tzarévitch, elle agita la queue d'un air confus et lui lécha la main. Il y avait sur la table deux couverts. L'or-

donnance apporta tous les plats et sortit. Le père et le fils restèrent seuls. Pierre emplit deux verres d'anisette.

— A ta santé, Alecha !

Ils trinquèrent. Les mains du tzarévitch tremblaient si fort qu'il répandit la moitié de son verre.

Pierre avait fait préparer pour son fils sa « zakouska » préférée : une tranche de pain noir avec du beurre, de l'oignon haché et de l'ail. Il coupa la tranche de pain en deux, en prit la moitié pour lui, donna l'autre à son fils.

— Tu as maigri, à l'étranger ! dit-il en examinant Alexis ; mais, tu vas voir, nous te ferons vite engraisser. Le pain russe est meilleur que le pain étranger.

Il insistait, lançait des plaisanteries :

— Un verre après l'autre n'est pas un coup de bâton après un autre. Le troisième fait loi. Qui sait quadrupler amuse les convives.

Le tzarévitch mangeait peu, mais il buvait sans mesure et s'enivrait, de joie, d'ailleurs, autant que de vin.

Il était encore intimidé, dépaysé ; il ne pouvait croire ni à ses yeux ni à ses oreilles. Cependant le père lui parlait avec tant de simplicité et de bonne humeur qu'il finit par reprendre espoir. Pierre le questionnait sur tout ce qu'il avait vu et entendu en Italie, sur l'armée et la flotte, le pape et le césar. Il plaisantait, parlait en camarade.

— Tu n'es pas bête, ami, fit-il en clignant de l'œil ; Afrossia est une fille superbe ! Si je pouvais me rajeu-

nir de dix ans, tu devrais te méfier de moi, pour que je ne te fisse pas porter des cornes. Bon chien chasse de race. Le père est avec une laveuse de culottes, le fils avec une laveuse de planchers ; car on dit qu'Afrossia lavait les planchers autrefois, chez Wiazemsky. Mais Catenka, elle aussi, lavait le linge. Tu désires te marier?

— Si tu le permets, père.

— Qu'y puis-je, moi? Puisque je l'ai promis, il faut bien que je le permette.

Pierre versa du vin rouge dans des coupes de cristal. Ils soulevèrent les coupes, qui se heurtèrent. Le cristal tinta ; le vin couleur de sang scintilla au soleil.

— Pour la paix et l'amitié éternelles! dit Pierre.

Tous deux burent, jusqu'à la dernière goutte.

Le tzarévitch fut pris de vertige. Il croyait voler. Son cœur s'arrêtait de battre ou, tout à coup, battait à se rompre ; il s'attendait à mourir de joie. Le présent, le passé, l'avenir, tout avait disparu. Il ne se souvenait que d'une seule chose, qu'il voyait et sentait : son père l'aimait. Cela pouvait ne durer qu'un instant. Qu'importe? Pour acheter la joie de cet instant, le tourment de toute une vie n'était rien.

Il eut envie de s'épancher, de tout confesser.

Pierre, comme s'il devinait cette pensée, posa sa main sur la main de son fils et dit doucement :

— Raconte-moi, Alecha, comment tu as fui.

Le tzarévitch comprit que son sort allait se préciser. Il comprit ce qu'il s'obstinait à ne pas voir

lorsqu'il avait résolu de retourner auprès de son père. Il se trouverait dans cette alternative : tout dire, livrer ses amis, ou bien se taire, se résigner à ce que de nouveau il y eût, entre son père et lui, un abîme infranchissable, un mur sans issue.

Il se taisait, les yeux à terre ; il craignait de retrouver encore, au lieu du visage aimé, cet autre visage étranger, effrayant, ce masque de mort. Enfin il se leva, s'approcha de son père et tomba à genoux devant lui. Lisette, qui dormait aux pieds de Pierre sur un coussin, s'éveilla, se dressa et s'éloigna, cédant la place au tzarévitch. Il s'affaissa sur le coussin. Il souhaitait rester toujours étendu aux pieds du père, le regarder dans les yeux, attendre sa caresse, comme un chien.

— Je dirai tout, père; mais pardonne à tous comme tu m'as pardonné ! dit-il avec un regard d'infinie adoration.

Le père se pencha vers lui et lui mit les mains sur les épaules, d'une façon douce et caressante.

— Écoute, Alecha. Comment pardonnerais-je, lorsque je ne connais ni la faute, ni les coupables. Je puis pardonner un crime contre moi-même, non un crime contre la patrie. Dieu châtie ces crimes-là ! Je ne puis promettre qu'une chose : ceux que tu me nommeras seront tous graciés, ceux que tu dissimuleras subiront une peine terrible. Ainsi, tu ne seras point un délateur, mais un protecteur de tes amis. Parle donc sans crainte. Je ne ferai d'offense à personne. Nous réfléchirons ensemble.

Alexis se taisait. Pierre l'embrassa, lui serra la tête contre sa poitrine et dit avec un profond soupir :

— Oh! Alecha, Alecha, si tu pouvais lire dans mon cœur, voir ma peine! Je suis triste, mon fils! Je n'ai point d'aide. Je suis toujours seul. Tous sont des ennemis, des malfaiteurs. Aie pitié de ton père. Sois mon ami. Ou bien ne le désires-tu pas, ne m'aimes-tu plus?

— Je t'aime, je t'aime, père chéri! chuchota le tzarévitch avec la même tendresse rougissante qu'il avait, dans son enfance, lorsque le père venait le voir secrètement, la nuit, et le prenait entre ses bras. Je dirai tout, interroge.

Il raconta tout, il nomma tout le monde.

Mais, lorsqu'il eut fini, Pierre attendait encore l'essentiel. Il recherchait un complot, et il n'en trouvait aucun; il n'y avait que paroles, rumeurs, commérages, fantômes indistincts; il n'y avait pas matière à une enquête véritable.

Le tzarévitch s'attribuait toute la faute et disculpait tous ses amis.

— Lorsque j'étais ivre, je disais toutes sortes de paroles; j'étais incontinent de langage devant les gens; je ne pouvais me passer de conversations subversives et je troublais les autres par mes chimères.

— En plus des paroles, n'y a-t-il pas eu un projet d'action, de soulèvement populaire? Ne voulait-on pas, de force, te mettre à ma place?

— Il n'y avait rien de cela, père, je te le jure. Tout n'était que paroles.

— Ta mère connaissait-elle ta fuite ?

— Elle l'ignorait, je pense...

Puis, ayant réfléchi, Alexis ajouta :

— Je ne puis rien affirmer à ce sujet.

Tout à coup il se tut et baissa les yeux. Il se souvint des visions, des prophéties de l'évêque de Rostov Dossiphé et des autres vieux, prophéties auxquelles sa mère croyait avec joie : la chute de Pétersbourg, la mort de Pierre, l'avènement d'Alexis. En parlerait-il ? Trahirait-il sa mère ? Son cœur se serra de mortelle angoisse. Il sentit qu'il ne pourrait parler. D'ailleurs, le père ne lui demandait pas cela. Comment s'occuperait-il de ces affaires ? Un homme tel que lui ne s'émouvait point des imaginations délirantes des femmes.

— Est-ce tout ? Ou bien y a-t-il autre chose encore dans ta pensée ? demanda Pierre.

— Il y a encore une chose. Mais je ne sais comment la dire. Cela m'effraie...

Il se pressa contre son père, cacha son visage dans la vaste poitrine.

— Parle, cela te soulagera. Déclare tout et purifie-toi comme à la confession.

— Lorsque tu fus malade, lui murmura le tzarévitch dans l'oreille, je pensais que tu mourrais et je me réjouissais. Je souhaitais ta mort...

Pierre l'écarta doucement ; il le regarda dans les yeux et il y aperçut ce que jamais encore il n'avait vu dans un regard humain.

— As-tu conjecturé ma mort avec quelqu'un

— Non, non, non ! s'écria le tzarévitch, avec une telle épouvante sur ses traits et dans sa voix que Pierre ne douta pas qu'il dît la vérité.

Ils se dévisageaient l'un l'autre ; et leur regard avait la même expression. Ces deux visages, si différents, eurent une soudaine ressemblance. Ils se réflétaient mutuellement, à l'infini, comme des miroirs.

Tout à coup le tzarévitch sourit faiblement et dit avec simplicité mais d'une voix si bizarre, si changée que ce n'était point lui, semblait-il, qui parlait ; — cette voix venait de très loin :

— Je sais, père, que peut-être il t'est impossible de me pardonner. Inutile, alors ! Châtie-moi, tue-moi ! Je mourrais pour toi. Mais aime-moi, aime-moi toujours. Et que personne ne sache... Toi seul et moi, nous aurons su... Toi et moi...

Le père ne répondit pas et se couvrit le visage avec ses mains.

Le tzarévitch le regardait ; il paraissait attendre.

Enfin Pierre ôta ses mains de son visage, se pencha encore vers son fils, lui prit la tête entre ses deux mains, l'embrassa doucement sur le front. Pour la première fois de sa vie, le tzarévitch aperçut des larmes dans les yeux de son père. Il voulut parler, mais Pierre se leva vite et sortit.

Le soir du même jour, le nouveau confesseur du tzarévitch, le père Varlaam, se présenta chez lui.

Dès son arrivée à Moscou, Alexis demanda qu'on lui envoyât son ancien directeur, le père Iakov Ignatiev. On le lui refusa et on lui imposa le père Varlaam.

C'était un vieillard « sans astuce », « une vraie petite poule », selon l'expression de Tolstoï. Le tzarévitch lui fit bon accueil ; il avait un très grand désir de se confesser. Il répéta, en confession, tout ce qu'il avait déjà dit à son père. Il ajouta ce que naguère il avait gardé pour lui : tout ce qui avait trait à sa mère, la tzarine Avdotia, à sa tante Maria, à son oncle Avraham Lopoukhine et à leur désir commun de voir bientôt mourir Pierre.

— Il fallait dire à ton père toute la vérité, observa le père Varlaam.

Et tout à coup il fut pris d'agitation, de hâte. Quelque chose de peu naturel, d'effrayant, s'était glissé entre Alexis et lui, mais si rapidement qu'Alexis ne put savoir si c'était imagination ou réalité.

II

Deux jours après la première entrevue de Pierre avec Alexis, le lundi 3 février 1718, au matin, ordre fut donné aux ministres, sénateurs, généraux, archevêques et autres fonctionnaires laïques et d'Église, de se réunir dans la salle d'audience du Kremlin, pour y entendre la lecture du manifeste portant abdication du tzarévitch, et pour prêter serment au nouvel héritier, Pierre Pétrovitch.

Dans l'intérieur du Kremlin, sur toutes les places,

les allées du palais et les escaliers, se tenaient des bataillons de la garde préobrajenski. On craignait une émeute.

Seuls vestiges de l'ancien décor, dans la salle d'audience étaient demeurées intactes les peintures du plafond : « le cours des astres, les douze mois de l'année et autres phénomènes célestes ». Tout le reste était neuf : les tapisseries hollandaises, les lustres de cristal, les chaises à dossiers rigides, les étroites glaces entre les fenêtres. Au milieu de la salle, sous un baldaquin de soie rouge, une estrade haute de trois marches supportait un fauteuil doré, qu'ornaient l'aigle à deux têtes et les clés de Saint-Pierre, brodés sur fond de velours rouge.

Les rayons obliques du pâle soleil tombaient sur les perruques blanches des sénateurs et les bonnets noirs des évêques. Tous les visages portaient l'empreinte de la peur et de cette curiosité avide que l'on voit dans la foule lors d'une exécution capitale. On entendit le tambour.

La foule s'agita, s'ouvrit. Le tzar parut et monta sur le trône.

Deux énormes préobrajentzi, l'épée nue, introduisirent le tzarévitch comme ils auraient fait d'un accusé,

Sans perruque ni épée, en simple costume noir, pâle mais calme et rêveur, il avançait sans hâte, la tête basse. Lorsqu'il fut près du trône et qu'il aperçut Pierre, il sourit doucement, d'une façon qui rappelait son grand-père, le très doux tzar Alexis.

Long, chétif, son étroit visage entouré de mèches droites et rares, il ressemblait à un sacristain de village ou à l'icone d'Alexis, homme de Dieu. Il paraissait un étranger au milieu de tous ces nouveaux visages pétersbourgeois, un être lointain, surgi d'un autre monde, un fantôme de la vieille Moscou. A travers la curiosité et la peur se refléta, sur maint visage, de la pitié pour ce fantôme.

Il s'arrêta près du trône sans savoir ce qu'il devait faire.

— A genoux, à genoux, et répète ce que l'on t'a appris ! lui chuchota dans l'oreille Tolstoï, qui était accouru.

Le tzarévitch se mit à genoux et récita d'une voix haute et calme :

— Très gracieux Seigneur, mon père ! Ayant reconnu mon crime envers vous, mon père et mon empereur, j'ai écrit mon accusation contre moi-même et je vous l'ai envoyée de Naples ; de même aujourd'hui je constate que, par oubli de mes devoirs de fils et de sujet, je quittai la Russie et me mis sous la protection du César dont j'implorai la protection. De quoi je demande absolution et grâce.

Ensuite il salua jusqu'à terre son père, non pour obéir au cérémonial, mais de tout son cœur.

Sur un signe du tzar, le vice-chancelier Chafirov commença la lecture du manifeste qui devait être lu au peuple, ce jour-là, sur la Place Rouge.

« Nous espérons que la majeure partie de nos fidèles sujets est au courant des soins et de l'atten-

tion que nous avons consacrés à l'éducation de notre fils premier-né Alexis. Mais tous nos efforts furent vains, et la semence de l'étude tomba sur un sol aride. Notre fils n'en profita point ; au contraire, il n'éprouva que répulsion pour l'étude et ne témoigna d'aucune aptitude pour les affaires militaires et civiles. Il fréquenta des êtres méprisables et vils, de coutumes grossières. »

Alexis écoutait à peine. Il cherchait des yeux les yeux de son père. Mais celui-ci regardait au loin, d'une façon persistante et impénétrable.

« Feinte, dissimulation ! se disait le tzarévitch pour se rassurer. Maintenant tu peux m'injurier, me frapper, je sais que tu m'aimes. »

« — Et, nous apercevant de son obstination à mal faire, poursuivait Chafirov, nous lui déclarâmes que si, à l'avenir, il n'obéissait pas à notre volonté, nous le déshériterions. Nous lui donnâmes du temps pour s'amender. Mais lui, oublieux des lois de Dieu qui ordonnent qu'un fils soit soumis à ses parents, — même si ceux-ci étaient de condition simple, à plus forte raison s'ils sont des souverains, — ne nous donna, en retour de tous nos soins et soucis, que l'ingratitude la plus inouïe. Lorsque, à notre départ pour l'expédition de Danemark, nous le laissâmes à Pétersbourg et qu'ensuite nous lui écrivîmes de nous rejoindre à Copenhague, afin de se perfectionner dans l'art militaire durant la campagne, lui, notre fils, se munit d'argent, prit une certaine femme avec laquelle il vivait en liaison illicite, et alla se mettre sous la

protection du césar. Il propagea contre nous, son père et son empereur, maintes calomnies et supplia le césar, non seulement de le cacher, mais encore de le défendre contre nous par le moyen des armes, comme si nous étions des ennemis et des bourreaux qui voulaient attenter à ses jours. Que chacun juge de la honte et du déshonneur qu'il attire sur nous et notre empire ! L'histoire n'en offre pas d'autre exemple.

» Or, quoique lui, notre fils, ait, par tous ces crimes, mérité la mort, nous lui pardonnons par amour paternel ; nous le plaignons et nous le libérons de tout châtiment. Cependant... »

Une voix sourde, éraillée et terrible, pleine de colère et de douleur, interrompit la lecture. Tout le cérémonial sembla soudain disparaître et l'on comprit l'horreur de ce qui avait lieu.

— Je ne puis avoir un héritier qui gaspillerait tout ce que son père a acquis, avec l'aide de Dieu, qui détruirait la gloire et l'honneur du peuple russe ! Je redoute trop le jugement de Dieu pour confier le pouvoir à un être que je sais indigne ! Et toi...

Pierre jeta au tzarévitch un tel regard que celui-ci se sentit défaillir : il n'osa plus croire à une feinte.

— Et toi, souviens-toi de ceci. Quoique je t'aie pardonné, s'il était prouvé plus tard que tu m'as caché quelque chose, mon pardon ne compterait plus. Tu serais puni de mort.

Alexis leva les bras et les tendit vers son père, voulant parler, crier ; mais Pierre avait repris son air

immobile et impénétrable. Sur un signe de lui, Chafirov continua la lecture :

« Par amour de notre empire et de nos sujets fidèles, nous usons de notre droit de père et d'empereur autocrate pour retirer à notre fils Alexis son droit de succession au trône russe, dans le cas même où aucun membre de notre famille ne nous survivrait. Nous déclarons héritier du trône, à défaut d'homme fait, notre second fils, Pierre, bien qu'il soit encore dans l'enfance. Nous conjurons notre fils Alexis de ne jamais prétendre à la succession. Nous désirons que tous nos fidèles sujets et tout le peuple russe considèrent notre fils Pierre, désigné par nous, comme l'héritier légitime, qu'ils le vénèrent et lui prêtent serment sur le saint Autel, sur les saints Évangiles et la Croix. Ceux qui s'opposent à notre décision et qui, à partir d'aujourd'hui, continuent de considérer notre fils Alexis comme l'héritier du trône et de lui prêter aide sont déclarés traîtres envers nous et envers l'Empire. »

Pierre se leva, descendit du trône et ordonna à tous les assistants d'aller à la cathédrale d'Ouspensky afin d'y prêter serment.

Lorsque tous, sauf Tolstoï, Chafirov et quelques autres des plus hauts fonctionnaires, se furent retirés et que la salle fut vide, Pierre dit à son fils :

— Marche.

Ils traversèrent ensemble le vestibule de la salle à manger et pénétrèrent dans la « salle secrète des réponses », où jadis les tzars moscovites, cachés der-

rière des rideaux de taffetas, assistaient aux séances des ambassadeurs. C'était une petite pièce, une espèce de cellule, aux murs nus, aux carreaux de mica, à travers lesquels la lumière passait, ambrée, crépusculaire. Dans un angle, devant un christ au visage sombre, couronné d'épines, au regard doux et triste, brûlait une perpétuelle veilleuse. Pierre referma la porte et s'approcha de son fils.

Comme naguère à Naples lors de son délire et, il y avait peu d'instants, à Préobrajensk, le tzarévitch se mit à grelotter. Mais il espérait encore : le père allait sans doute l'embrasser, lui dire qu'il l'aimait ; et toutes les terreurs seraient dissipées à jamais !

« Je sais que tu m'aimes ! je sais que tu m'aimes ! » se répétait-il comme une formule propitiatoire. Cependant son cœur battait d'effroi.

Il baissa les yeux et n'osa les relever ; il sentait sur lui le regard lourd et persistant de son père. Tous deux se taisaient. Le silence était profond.

— Tu as entendu, dit enfin Pierre, ce qui vient d'être déclaré à tout le peuple : si tu as caché quelque chose, tu dois mourir.

— Je l'ai entendu, père.

— Et tu n'as rien à ajouter aux déclarations que tu m'as faites avant hier ?

— Rien, fit Alexis comme si ce n'était point lui, mais un autre qui parlait.

— Vraiment rien ? répéta Pierre.

Alexis se taisait.

— Parle !

Le tzarévitch vit trouble ; ses jambes vacillèrent. Mais il répéta comme précédemment :

— Rien.

— Tu mens ! cria Pierre.

Il lui prit l'épaule et la serra si fortement qu'il semblait en broyer les os.

— Tu mens ! Tu as caché tout ce qui concerne ta mère, ta tante, ton oncle, Dossiphé de Rostov, et tout le nid maudit de l'émeute malfaisante !

— Qui te l'a dit, père ? balbutia le tzarévitch, en le regardant pour la première fois.

— N'est-ce point la vérité ? dit le père en le dévisageant.

Sa main s'alourdissait toujours. Le tzarévitch vacilla comme un roseau sous cette pesée et tomba aux pieds du père.

— Pardonne, pardonne !... C'est ma mère, oui, celle qui m'a donné le jour !...

Pierre se pencha sur lui et leva les poings au-dessus de sa tête en jurant.

Alexis étendait les bras comme pour se protéger d'un coup mortel ; il leva les yeux et aperçut son père, transformé encore : au lieu du visage familier, un autre visage, étranger, effrayant à l'égal d'un masque de mort, le visage de la Bête.

Il poussa un faible cri et se couvrit les yeux avec ses mains.

Pierre vira pour sortir. Mais le tzarévitch entendit ce mouvement. Il s'élança vers son père et, à genoux, rampant, pareil à un chien qu'on frappe et qui

implore son pardon, il tomba aux pieds du père, les embrassa, s'y cramponna.

— Ne pars pas ! Ne pars pas ! Tue-moi plutôt.

Pierre voulut l'écarter, s'en débarrasser. Mais Alexis le tenait, s'agrippant toujours plus fort.

Le contact de ces mains convulsives, acharnées, fit courir sur tout le corps de Pierre un frisson d'indicible dégoût, ce même frisson que lui donnaient les araignées, les cloportes et autres vermines grouillantes.

— Arrière, arrière ! ou je te tue ! criait-il, avec une fureur mêlée d'effroi.

Enfin, après un effort désespéré, il se dégagea, frappant Alexis au visage avec son pied.

Le tzarévitch, avec un grondement sourd, tomba à terre, comme mort.

Pierre sortit de la pièce en courant : il semblait se sauver de quelque monstre.

Lorsqu'il passa devant les fonctionnaires qui l'attendaient dans la salle à manger, ceux-ci comprirent à son expression qu'il s'était passé quelque chose de grave.

Il leur cria brièvement :

— A la cathédrale !

Et il sortit.

D'aucuns le suivirent en courant ; les autres, dont Tolstoï et Chafirov, allèrent à la salle secrète des réponses, voir le tzarévitch.

Il gisait toujours à terre, sans vie.

On le souleva, on essaya de le ranimer. Les

membres, tordus par les convulsions, étaient rigides. Mais il n'avait point perdu connaissance. Il respirait vite et ses yeux étaient ouverts.

Enfin, on réussit à le mettre sur ses pieds. On voulut le conduire dans une pièce voisine et l'étendre sur une banquette.

Il promenait autour de lui un regard vague et murmurait, avec un effort pour se souvenir :

— Qu'est-ce? qu'est-ce?...

— N'aie pas peur, disait Tolstoï. Tu as été malade, tu es tombé; sans doute, tu t'es fait mal. Cela passera avant tes noces. Bois de l'eau, un docteur va venir.

— Qu'est-ce? qu'est-ce?... répétait le tzarévitch stupidement.

— Ne faudrait-il point avertir le tzar? murmura Tolstoï à Chafirov.

Le tzarévitch entendit; il se retourna et soudain son visage blême rougit. Il trembla et se mit à arracher le col de sa chemise comme s'il étouffait.

— A quel tzar? dit-il, riant et pleurant à la fois d'une façon si sauvage que tous eurent peur. A quel tzar? Imbéciles, imbéciles! Ne voyez-vous donc rien? Ce n'est pas lui! Il n'est point le tzar, il n'est point mon père, mais un tambourineur, un juif maudit, Grichka Otrépiev, un usurpateur, un sorcier! Qu'on le crève avec une pique et tout sera dit!

Le médecin de la cour, Areskine, accourut.

Tolstoï, à l'insu du tzarévitch, le désigna au médecin, puis se toucha le front. Ce qui signifiait : « le tzarévitch perd la raison. »

Areskine installa le malade dans un fauteuil, lui tâta le pouls, lui donna de l'éther à respirer, lui fit avaler une potion calmante. Il s'apprêtait à pratiquer une saignée lorsque survint un messager qui déclara que le tzar attendait dans la cathédrale et demandait le tzarévitch.

— Dites que Son Altesse est malade, commença Tolstoï.

— Inutile! interrompit le tzarévitch, qui semblait sortir d'un profond sommeil. Inutile! J'y vais. Une minute de repos encore et un peu de vin.

On apporta du vin de Hongrie. Il en but avidement. Areskine lui mit sur la tête une serviette trempée d'eau froide et de vinaigre.

On le laissa tranquille. Tous s'écartèrent un peu de lui, devisant de ce qu'il fallait faire.

Après quelques instants, il dit :

— C'est passé. Allons!

On l'aida à se lever et on le soutint sous les bras.

Pendant le trajet du palais à la cathédrale, il se sentait raviver par l'air frais.

Néanmoins, tous dans la foule remarquèrent sa pâleur.

Sur l'estrade, devant les portes ouvertes de l'iconostase qui laissaient voir l'autel, attendait le nouvel évêque de Pskov, Théophane Prokopovitch, en grande tenue sacerdotale, la croix et l'évangile à la main. A côté de lui était le tzar.

Alexis monta sur l'estrade, prit la feuille que lui tendait Chafirov et se mit à lire, d'une voix faible, à

peine intelligible; mais le silence, dans la foule, était si profond qu'aucune parole ne fut perdue.

— Moi, le sous-nommé, je promets sur le saint Évangile, qu'étant dépossédé, pour cause de mes crimes envers mon père et mon empereur, de la succession au trône de Russie, je reconnais cette déposition comme légitime et je jure, par le Dieu Tout-Puissant aux trois glorieuses hypostases et par son Tribunal, de suivre en tout la volonté de mon père, et de ne jamais souhaiter ni rechercher cette succession, et de ne l'accepter sous aucun prétexte. Je reconnais pour le véritable héritier du trône mon frère, le tzarévitch Pierre Pétrovitch. Je le jure sur la sainte Croix et je signe de ma propre main.

Il baisa la croix et signa la déclaration.

Au même moment, le peuple écoutait la lecture du manifeste impérial.

III

Tolstoï remit au tzarévitch, de la part de son père, un questionnaire. Le tzarévitch devait y répondre par écrit.

Tolstoï lui conseilla de ne rien cacher : le tzar était au courant de tout et n'attendait de son fils qu'une confirmation.

— Par qui le père l'a-t-il appris? demanda le tzarévitch.

Tolstoï refusa longtemps de répondre. Enfin, il lui lut un ukase, tenu secret pour le moment, mais qui fut publié lors de la fondation du Saint-Synode.

« Si un prêtre apprend, au moyen de la confession, un complot contre la personne ou l'honneur du tzar, mieux encore, une trahison ou une révolte, ce prêtre doit faire, sans délai, un rapport à la chancellerie secrète. Cela n'est point une atteinte à la confession et ne contredit en rien les lois de l'Évangile, mais est conforme à l'enseignement du Christ : « Réprimande ton frère et, s'il ne t'écoute pas, dis-le à l'Église. » Si le Seigneur veut qu'on agisse ainsi pour un péché commis contre un frère, il est évident qu'un crime contre un empereur doit être divulgué. »

Le tzarévitch ayant écouté la lecture de l'ukase, quitta la table (Tolstoï soupait en tête à tête avec lui, ce soir-là) et, comme naguère, dans la « salle des réponses », son visage pâle s'empourpra. Il regarda Tolstoï de telle manière que celui-ci redouta une nouvelle attaque de nerfs. Mais rien ne se passa, cette fois-ci. Le tzarévitch se calma et tomba dans la rêverie.

Il y resta plongé plusieurs jours. Lorsqu'on lui adressait la parole, il regardait distraitement, sans paraître comprendre. Il avait maigri encore et, selon l'expression de Tolstoï, n'était plus un être vivant. Il écrivit néanmoins des réponses exactes à toutes les questions et confirma tout ce qu'il avait dit en confes-

sion, bien qu'il pressentît que cela était inutile et que le père ne croirait à rien.

Alexis avait compris que le père Varlaam avait trahi le secret de la confession, et il songeait aux paroles de saint Dmitri de Rostov :

« Si quelque empereur ou quelque tribunal civil ordonnait, avec menaces de mort et de torture, à un prêtre de divulguer le péché de son pénitent, le prêtre devrait mourir en martyr plutôt que de trahir le secret de la confession. »

Il se rappela aussi les paroles d'un vieux raskolnik avec lequel il avait causé jadis dans les épaisses forêts qui sont voisines de Novgorod :

« La grâce de Dieu s'est retirée aujourd'hui des églises, des popes, des mystères, des lectures, des chants, des icones et de toutes choses ; elle est retournée au ciel. Qui, de nos jours, craint Dieu ne va plus dans les églises. Sais-tu à quoi ressemble l'agneau de votre communion ? Entends ce que je dis : il est semblable à un chien crevé, jeté aux égouts de la ville. Celui qui a communié ne peut plus vivre ; il est mort, le pauvre ! Votre communion est aussi pernicieuse que l'arsenic ou le sublimé : elle pénètre vite les os et les moelles ; elle pénètre l'âme ; après quoi, repose-toi dans la géhenne de flammes et gémis dans le brasier ardent, comme Caïn, le pécheur perdu ! »

Ces paroles, qui lui avaient semblé vides alors, se revêtirent maintenant d'une force extraordinaire. Si vraiment l'abomination était en lieu saint, si l'Église était détachée du Christ et si l'Antéchrist y régnait ?...

Mais qui donc était l'Antéchrist?

Ici commençait, pour Alexis, le délire.

L'image de son père se dédoublait : le tzarévitch voyait deux visages : l'un bon, chéri, le visage familier du père; l'autre, étranger, effrayant, un masque de mort, — le visage de la Bête. Et ce qui l'épouvantait le plus, c'était de ne pas savoir lequel des deux visages était le réel, celui du père ou celui de la Bête?... Est-ce le père qui devenait la Bête? ou la Bête qui devenait le père?... Son angoisse était telle qu'il croyait devenir fou.

Cependant, à la chambre d'instruction de Préobrajensk, l'enquête se poursuivait.

Le 4 février, lendemain du manifeste, des courriers furent expédiés en hâte à Pétersbourg et à Sousdal, avec ordre d'amener à Moscou tous ceux que le tzarévitch avait trahis.

A Pétersbourg, on s'empara d'Alexandre Kikine, du valet de chambre du tzarévitch, Ivan Afanacitch, du professeur Nikifor Viazemsky et de plusieurs autres encore.

Kikine, pendant le trajet de Moscou, essaya de s'étrangler avec ses chaînes, mais on l'en empêcha.

Pendant la torture, il désigna le prince Vassily Dolgorouky comme étant le principal conseiller d'Alexis.

« On me prit à Pétersbourg, sans crier gare, raconta plus tard le prince Vassily; on me mit des chaînes et l'on me conduisit à Moscou; ce qui me plongea dans un grand désespoir. On m'amena à Préobrajensk, où l'on me mit en état d'arrestation. Ensuite je com-

parus devant Sa Majesté, dans la cour générale et je demeurai fort épouvanté, m'étant aperçu que les paroles écrites à mon sujet par le tzarévitch impliquaient, aux yeux du tzar, un grand crime de ma part. »

Le prince Iakov Dolgorouky prit la défense de son parent, le prince Vassily.

« Grâce, Seigneur ! écrivit-il au Tzar. Que notre vieillesse ne soit point déshonorée ; que nous ne descendions point au tombeau, porteur du nom d'une race de malfaiteurs. Cette accusation peut non seulement porter atteinte à notre nom, mais aussi à nos jours. Je crie encore vers toi : grâce, grâce, très miséricordieux ! »

Une ombre tomba sur le prince Iakov lui-même. Kikine déclara que Iakov Dolgorouky avait conseillé au tzarévitch de ne pas aller à Copenhague retrouver son père.

Pierre laissa le vieillard tranquille, mais il lui fit de telles menaces que le prince Iakov jugea bon de rappeler sa fidélité éprouvée : « en récompense de laquelle on me promet, à ce que j'ai entendu dire, de m'empaler », conclut-il avec amertume.

Pierre sentit encore une fois son effrayante solitude. Si le « juste » prince Iakov était un traître, à qui se fier ?

Le capitaine Grigory Skorniakov-Pissarev amena de Sousdal à Moscou l'ex-tzarine Avdotia, nommée Hélène depuis sa prise de voile. Pendant la route, elle écrivit au tzar :

« Très gracieux Seigneur !

» Jadis, je ne sais plus au juste quand, selon ma promesse, je me fis religieuse dans le monastère de Pokrovsk, à Sousdal, et je fus nommée Hélène. Après la prise du voile, je portai la robe de nonne une demi-année ; mais je ne désirais pas être nonne, je laissai là les ordres, j'ôtai la robe et je vécus cachée dans le monastère, sous l'aspect de nonne, en femme du monde. Mon secret fut révélé par Grigory Pissarev. Maintenant j'espère en la miséricorde et les sentiments d'humanité de Votre Majesté. Je tombe à vos pieds, j'implore grâce et pardon de mon crime, afin de ne pas mourir ignominieusement. Je promets d'être à nouveau une nonne et de rester telle jusqu'à ma mort ; et je prierai pour toi, Seigneur.

» De Votre Majesté, la dernière des servantes,

» Celle qui fut votre femme,

» AVDOTIA. »

La trésorière du même couvent, la mère Marémiana, rapporta ceci :

— Nous n'osions demander à la tzarine pourquoi elle ne portait plus la robe de nonne. Elle-même a dit à plusieurs reprises : « Tout est à nous, ce dont le tzar s'est emparé; vous savez comment le tzar s'est vengé des Streltzi pour sa mère ; et, aujourd'hui, mon propre fils n'est plus un enfant ! » Lorsque le major Stépane Glébov vint à Sousdal pour prendre des recrues, la tzarine le laissa pénétrer dans sa

cellule; ils s'y enfermaient et causaient ; et moi, l'on m'envoyait tailler des camisoles dans ma cellule ou bien l'on me priait de chanter des *Te Deum*. Glébov se comportait avec une telle insolence que je lui disais : « Qu'as-tu à faire le fier? On sait des choses ! » La tzarine m'en voulut de cela : « Qui diable t'interroge? Toi aussi tu m'espionnes. » D'autres gens me dirent : « Pourquoi irrites-tu la tzarine? » Et lui, Stépane, allait la rejoindre de nuit. Le serviteur de faction et la naine Agafia me l'ont dit : « Glébov passe près de nous, mais nous n'osons bouger. »

La mère Captelina faisait des aveux :

— Glébov allait le soir chez la mère-tzarine Hélène ; il l'embrassait. Alors je me retirais. C'est moi qui transmettais les lettres d'amour de Glébov.

Glébov lui-même déclara laconiquement :

— Je me liai d'amour avec l'ex-tzarine et je vécus avec elle dans le péché.

Il nia le reste. On le tortura d'une façon épouvantable : on le fouetta, on le brûla, on le gela ; on lui cassa les côtes, on lui tenailla la chair, on le fit asseoir sur une planche couverte de clous, on le fit marcher nu-pieds sur des pointes de bois jusqu'à ce que ses pieds fussent gangrenés. Il supporta toutes les tortures et ne dénonça personne, n'avoua rien.

L'ex-tzarine écrivit :

« Le 21 février, moi, la mère Hélène, je fus amenée dans la Cour générale et je fus confrontée avec Sté-

pane Glébov ; je dis que j'avais vécu avec lui dans l'adultère et je m'accusai. Écrit de ma main.

» HÉLÈNE. »

Le tzar comptait plus tard révéler cet aveu au peuple dans un manifeste.

La tzarine déclara encore :

— J'ôtai la robe de religieuse, parce que l'évêque Dossiphé se répandait en prophéties ; il parlait de voix venant des icones, de visions nombreuses ; il annonçait le courroux de Dieu et le trouble du peuple, et comme quoi le tzar mourrait : et moi, la tzarine, je régnerais désormais avec mon fils.

On s'empara de Dossiphé, on le dépouilla de ses habits d'évêque et on le nomma Démide le Défroqué.

— Je suis le seul qu'on châtie, dit Dossiphé dans l'assemblée. Mais voyez un peu ce que tous ont sur le cœur ! Envoyez des espions dans le peuple, vous saurez ce qu'on y pense !

Le défroqué Démide fut mis à la question. On lui demanda pourquoi il souhaitait la mort de Sa Majesté.

— Je la souhaitais afin que régnât le tzarévitch Alexis Pétrovitch, que le peuple respirât plus librement et que Pétersbourg disparût ! répondit-il.

Il dénonça le frère de la tzarine, oncle du tzarévitch, Avram Lapoukhine. On s'empara de celui-ci et on le tortura en même temps que Démide. Lapoukhine reçut quinze coups de knout, Démide dix-neuf.

Tous deux avouèrent qu'ils avaient souhaité la mort du tzar et l'avènement du tzarévitch.

Démide dénonça aussi la tzarevna Maria, sœur du tzar :

— La tzarevna avait coutume de dire : « Lorsque le tzar ne sera plus, je serai heureuse d'aider de toutes mes forces le tzarévitch à servir le peuple et à diriger l'empire. » Elle disait aussi : « Comment vous autres, les évêques, pouvez-vous tolérer que le tzar ait, du vivant de sa femme, contracté un autre mariage ? Il devrait reprendre l'ancienne tzarine et vivre avec elle ; ou bien il devrait mourir ! » Lorsque, après avoir prêté serment à Pierre Pétrovitch, lui, le défroqué Démide, alla de la cathédrale chez la tzarevna Maria, elle lui dit : « C'est à tort que le tzar a imaginé d'écarter son fils aîné et de tout reporter sur son plus jeune fils ; celui-ci n'a que deux ans, tandis que l'autre est un homme fait. »

La tzarevna nia, mais on la fit venir dans la chambre de question pour la confronter avec Démide. Alors elle avoua tout.

L'enquête dura plus d'un mois. Pierre assistait presque toujours à la question, regardait faire les bourreaux, parfois se mettait lui-même à l'œuvre. Néanmoins, malgré tous ses efforts, il ne trouvait point ce qu'il cherchait, la véritable affaire, la « racine de l'émeute ». Dans les déclarations du tzarévitch et dans celles de tous les autres témoins il n'y avait pas « d'affaire » ; ce n'étaient que paroles, racontars, commérages, délire de possédés, de fous, marmonne-

ments de vieux imbéciles dans des coins de couvent.

Parfois il sentait confusément qu'il aurait mieux fait de tout laisser par mépris, de pardonner à tous. Mais il ne pouvait plus arrêter les choses et il prévoyait qu'il en viendrait au meurtre de son fils.

Pendant tout ce temps-là, le tzarévitch était sévèrement gardé dans le palais de Préobrajensk, non loin de la Cour générale et des prisons. Jour et nuit, il entendait ou croyait entendre les cris des torturés. On le soumettait sans cesse à des confrontations. Plus horrible que tout le reste fut sa rencontre avec sa mère. Le tzarévitch avait ouï dire que son père avait, de ses propres mains, donné le fouet à la tzarine.

Presque tous les soirs, Alexis était hébété d'ivresse. Le médecin de la Cour, Areskine, lui prédisait une fièvre blanche. Mais, lorsqu'il s'arrêtait de boire, il tombait dans une si insupportable mélancolie qu'il se hâtait de s'enivrer à nouveau. Areskine avait prévenu le tzar du danger que courait Alexis. Pierre répondit :

— Qu'il crève, c'est ce qu'il a de mieux à faire. Au chien, une mort de chien !

Les derniers temps, d'ailleurs, l'eau-de-vie ne donnait plus l'oubli au tzarévitch ; elle remplaçait seulement l'effrayante réalité par des cauchemars plus effrayants encore. Et, non seulement son sommeil, mais aussi ses veilles étaient pleines de visions. Il vivait d'une vie double ; la vie de réalité et la vie de rêve s'entremêlaient, s'embrouillaient au point qu'il ne les discernait plus.

Tantôt il rêve qu'il est dans la chambre de question

et que son père y bat sa mère ; il entend le sifflement du knout et l'horrible bruit mouillé que font, sur la chair nue, les coups ; il voit se dessiner, les unes après les autres, des raies violacées sur cette chair trop blanche ; il répond aux cris de sa mère par un cri plus terrible encore et tombe sans connaissance.

Tantôt, il se sent prêt à venger sa mère, à se venger lui-même et tous ceux qui ont souffert. Il se réveille la nuit dans son lit, prend sous son oreiller un rasoir, se lève et, en chemise, rampe par les corridors sombres du palais. Il enjambe une sentinelle qui dort sur le seuil, pénètre dans la chambre du père, se penche vers lui, tâte la gorge et y enfonce le rasoir. Il s'aperçoit que le sang est froid, mort. Épouvanté, il interrompt sa besogne et se sauve sans regarder en arrière.

D'autres fois, il s'imagine entendre les paroles de l'Écriture concernant Judas : « Il sortit et alla se pendre. » Il se glisse dans un hangar près de l'escalier, monte sur une vieille chaise à trois pieds qu'il met d'aplomb à l'aide d'une caisse, atteint au crochet du plafond une corde qui soutenait une lanterne, fait un nœud coulant, se la met au cou et tente, avant de renverser la chaise, de faire un signe de croix ; il ne le peut, sa main ne lui obéit pas. Soudain, on ne sait d'où, un grand chat noir lui saute aux jambes, le caresse, se frotte contre lui, miaule, fait le gros dos, puis se dresse sur ses pattes de derrière, lui pose les pattes de devant sur les épaules. Ce n'est plus un chat, mais une bête gigantesque. Le tzarévitch recon-

naît dans le mufle de la bête un visage humain, large de pommettes, aux yeux saillants, à la moustache ébouriffée. Il veut se libérer de son étreinte, mais la bête le jette à terre et joue avec lui comme un chat joue avec une souris : elle le saisit, puis le lâche ; elle le caresse et l'égratigne et, tout à coup, lui enfonce ses griffes dans le cœur. Il reconnaît alors celui dont il est écrit : « On salue la Bête en disant : *Qui est semblable à cette Bête et qui peut lutter contre elle?* »

IV

Le 2 mars, dimanche de l'Orthodoxie, le nouvel évêque de Pskov, Théophane Prokopovitch, officiait dans la cathédrale d'Ouspensk.

On ne laissait entrer que les hauts dignitaires et les plus grands personnages.

Près d'un des quatre gigantesques piliers couverts de saints aux sombres visages et d'ors ternis, sous le baldaquin des anciens tzars moscovites, se tenait Pierre. A côté de lui était Alexis.

Le tzarévitch regardait Théophane et se remémorait tout ce qu'il avait entendu dire sur son compte.

Théophane avait remplacé Fédoska, principal administrateur des affaires religieuses, vieux aujourd'hui et toujours plus porté à la mélancolie. C'était Théophane

qui avait composé l'ukase ordonnant aux prêtres de dénoncer les crimes contre le tzar que leur révèlerait la confession. C'était lui encore qui avait composé le Règlement spirituel d'après lequel devait être fondé le Saint-Synode.

Ce nouvel évêque excitait la curiosité du tzarévitch.

C'était un Petit-Russien, de trente-huit ans à peu près, sanguin, au visage luisant, à la barbe noire luisante, aux grandes moustaches noires luisantes; il ressemblait à un énorme hanneton. Lorsqu'il souriait, il agitait ses moustaches comme des antennes. Rien qu'à ce sourire, on pouvait deviner qu'il aimait les grasses plaisanteries latines, les facéties de Poggio non moins que la grasse nourriture de son pays, et qu'il appréciait la dialectique serrée autant que la bonne eau-de-vie. Malgré sa dignité sacerdotale, tous les traits de son visage étaient animés d'une espèce de gaieté trop intense, touchant à l'ivresse, qui tremblait et s'agitait, insaisissable, sur sa physionomie. Il était ivre de sa propre intelligence, ce Silène sanguin revêtu de la robe d'évêque. « Oh ! ma tête pleine de sagesse, où te reposerai-je? » disait-il, dans ses accès de sincérité.

Le tzarévitch éprouvait la stupeur dont il est parlé dans l'Apocalypse, à l'idée que ce chemineau, prêtre fugitif de « l'Union », qui avait prêté serment à Rome, cet élève des Jésuites d'abord, puis des protestants et des philosophes athées, athée lui-même, sans doute, composait le Règlement spirituel d'où dépendait la destinée de l'Église russe.

Après que l'archidiacre de la cathédrale eut proféré, selon le rite du dimanche de l'Orthodoxie, l'anathème contre tous les hérétiques, à commencer par Arius et à finir par Grichka Otrépiev et Mazeppa, l'évêque fit un discours sur « le pouvoir et l'honneur du tzar ».

Dans ce discours, il développait la thèse fondamentale du futur Saint-Synode : le tzar est le chef de l'Église.

— L'éducateur des peuples, l'apôtre Paul proclame qu' « il n'y a pas de pouvoir qui ne soit de Dieu ; les pouvoirs sont institués par Dieu. Celui qui s'oppose au pouvoir, s'oppose aux commandements de Dieu ». Chose merveilleuse ! On dirait que Paul a été envoyé par les empereurs eux-mêmes, tant il met d'acharnement à prouver et à répéter sans cesse : *C'est de Dieu, c'est de Dieu que vient tout pouvoir*. Je demande à chacun de décider ce qu'aurait pu dire de plus un fidèle ministre du tzar. Ajoutons à cet enseignement, comme une couronne, les noms et les titres qui conviennent aux gens investis du pouvoir et qui ornent les tzars avec plus de somptuosité que la pourpre et les diadèmes. Quels sont ces titres ? Quels sont ces noms ? Les autocrates sont appelés dieux et Christs. A cause de leur pouvoir venu de Dieu, ils s'appellent ses représentants ; ils sont des dieux eux-mêmes. Leur autre nom est Christ, c'est-à-dire celui qui est « oint », à cause de l'antique cérémonie où les tzars sont oints avec de l'huile. L'apôtre Paul dit : *Esclaves, obéissez à vos maîtres ainsi qu'au Christ*. Voici, les maîtres

sont égalés au Christ par l'apôtre. Mais ce qui nous étonne par-dessus tout et ce qui revêt cette vérité d'une cuirasse de diamant, nous ne pouvons le taire : les Écritures ordonnent d'obéir non seulement aux maîtres bons, mais aussi à ceux qui sont mauvais, infidèles et impies. Tout le monde connaît le mot de l'apôtre Paul : *Craignez Dieu, obéissez en toute crainte aux seigneurs, non seulement à ceux qui sont bons et doux, mais aux méchants*. Le prophète David, roi lui-même, appelle le roi Saül, l'impie, abandonné de Dieu, « Christ du Seigneur ». Il dit : « Comme le Christ de Dieu ». On peut me répondre : quel que fût Saül, néanmoins Dieu le désigna incontestablement pour qu'il régnât, et c'est à cause de cela qu'il mérita cet honneur. Bon ! Mais, dites-moi, que furent Cyrus et Nabuchodonosor le Babylonien ?... Néanmoins, Dieu lui-même les appelle « les oints de Dieu » : donc, selon les paroles de David, « Christs du Seigneur ». Que fut Néron, le césar romain ? Néanmoins l'apôtre Pierre demande qu'on obéisse à ce féroce persécuteur des chrétiens comme à l'oint, « Christ du Seigneur ». Il reste un doute encore : peut-être tous les hommes ne sont-ils pas astreints à cette obéissance aux souverains, et quelques-uns, notamment le clergé et les moines, en sont-ils exemptés ? Ceci est une épine, un dard de serpent ! Ceci est l'esprit papal ! Car le clergé possède un rang à part dans le peuple, mais non dans le royaume. Chacun a son métier : les militaires, les laïques, les médecins, les marchands et les divers artisans. Le clergé a aussi son métier ; c'est de servir

Dieu. Cependant il est soumis aux pouvoirs gouvernementaux. Dans l'Église de l'Ancien Testament, les Lévites furent en tout soumis aux rois d'Israël. Si ce fut ainsi dans l'Ancien Testament, pourquoi n'en serait-il pas de même dans le Nouveau ? La loi concernant les gouvernants est immuable et éternelle, établie depuis le commencement du monde.

Enfin venait la conclusion :

— Tous les sujets de l'empire russe, non seulement les laïques mais les religieux, doivent considérer leur autocrate, le très pieux tzar Pierre Alexéévitch, comme leur chef, père de la patrie et Christ du Seigneur !

Il prononça ces dernières paroles d'une voix tonnante, regarda bien en face le tzar et leva la main vers la voûte de la cathédrale où se dessinait, sombre sur la dorure éteinte, le visage du Christ.

De nouveau le tzarévitch éprouva « une grande stupeur ».

Puisque tous les tzars, même les impies, sont des « Christs de Dieu », comment serait le dernier et le plus grand d'entre eux, celui qui devait venir, le tzar terrestre, l'Antéchrist ?

Un blasphème avait été prononcé par un archevêque de l'Église orthodoxe, dans la plus ancienne capitale, Moscou, devant le tzar et le peuple : et la terre ne s'était pas ouverte pour engloutir le blasphémateur ; le feu du ciel n'était point tombé sur lui !

Tout était tranquille : au-dessus des rayons qui se répandaient en gerbes obliques, au-dessus des vagues bleues de la fumée qui montait des encensoirs, le

visage gigantesque du Christ semblait s'élever aux cieux, inaccessible.

Le tzarévitch jeta un regard sur son père. Celui-ci était impassible ; il écoutait avec recueillement.

Flatté de cette attention, Théophane conclut solennellement :

— Sois prospère, Russie ! Grandis et glorifie-toi ! Que toutes les frontières et les villes se réjouissent ! Sur ton horizon, tel un soleil lumineux, s'élève la gloire du fils impérial, cet enfant de trois ans que Dieu désigne comme l'héritier du trône, Pierre Pétrovitch. Qu'il vive toujours heureux, qu'il règne avec prospérité, Pierre II, Pierre le Béni ! Amen.

Lorsque Théophane se tut, une voix sortit de la foule, faible, mais claire.

— Seigneur, sauve, protège et comble de ta grâce l'unique et véritable héritier du trône, le très pieux tzarévitch Alexis Pétrovitch.

La foule trembla comme un seul homme puis s'immobilisa, effrayée ; ensuite elle s'agita.

— Qui est-ce ? qui est-ce ?

— Un fou, sans doute ?

— Un possédé, plutôt.

— A quoi pensent les gardes ? Comment l'a-t-on laissé pénétrer ?

— Il faudrait s'emparer de lui au plus vite ; sinon il disparaîtra dans la foule.

Au fond de la cathédrale, où l'on n'avait rien vu ni entendu, les bruits les plus ineptes circulaient.

— Une émeute ! une émeute !

— Un incendie! L'autel a pris feu !...

— On a arrêté un homme qui portait un poignard : il voulait tuer le tzar.

L'inquiétude croissait.

Pierre n'y prêtait pas attention. Il s'approcha de l'évêque, baisa la croix, revint à sa place et alors seulement ordonna de faire avancer l'homme qui avait proféré les « paroles furieuses ».

Le capitaine Skorniakov Pissarev et deux sergents amenèrent devant le tzar un petit vieux chétif.

Celui-ci tendit au tzar un papier : le texte du serment de fidélité au nouvel héritier. En dessous, à l'endroit laissé en blanc pour la signature, quelques lignes se trouvaient écrites d'une écriture serrée et crochue de clerc.

Pierre regarda le papier, puis le vieux, et demanda :

— Qui es tu?

— L'ex-greffier du bureau d'artillerie, Larion Dokoukine.

Le tzarévitch le reconnut aussitôt : c'était ce même Dokoukine qu'il avait rencontré à Pétersbourg, en 1715, dans l'église Saint-Siméon, et qui était allé le voir le jour de la fête de Vénus au Jardin d'été.

Il n'avait pas changé : un simple clerc, de ceux qu'on appelle « âmes d'encre », sec, pétrifié, gris et terne comme les papiers auxquels il avait travaillé dans son bureau une trentaine d'années, jusqu'au moment où on l'avait chassé pour avoir accepté des pots de vin. Et, dans le fond de ses yeux, luisait comme en 1715 une idée fixe.

Dokoukine regarda le tzarévitch à la dérobée ; l'expression furtive qui anima les traits figés du vieux rappela au tzarévitch le détail de leur entrevue : Dokoukine l'avait supplié de « travailler pour la foi chrétienne » ; il pleurait en lui embrassant les genoux ; il l'appelait « l'espoir de la Russie ».

— Tu ne veux point prêter serment ? demanda Pierre avec calme et, semblait-il, avec étonnement.

Dokoukine ne baissa pas les yeux et, de la même voix faible mais claire qu'on entendait dans toute la cathédrale, il répéta par cœur ce qu'il avait écrit sur la feuille imprimée.

— L'unique véritable héritier du trône de Russie, le seigneur tzarévitch Alexis Pétrovitch, que Dieu garde, est dépossédé et chassé sans l'avoir mérité ; c'est pourquoi je ne prête point serment et je ne baise point la croix vivifiante pour le tzarévitch Pierre Pétrovitch que je ne considère pas comme l'héritier véritable. Si le courroux du tzar se déchaîne sur moi, que la volonté de mon Seigneur Jésus-Christ se fasse ! Amen, amen, amen.

Pierre le regarda avec un étonnement croissant.

— Ne sais-tu pas qu'un tel acte de désobéissance contre nous est puni de mort ?

— Je le sais, seigneur. C'est afin de souffrir pour le Christ que je suis venu, répondit Dokoukine simplement.

— Tu es courageux, vieux. Mais nous allons voir si tu ne changeras point de langage lorsque tu seras à la potence !

Dokoukine se signa sans mot dire, d'un large signe de croix.

— As-tu entendu ce que l'évêque vient de dire sur l'obéissance due à ceux qui ont le pouvoir? Il n'y a pas de pouvoir qui ne vienne de Dieu.

— J'ai entendu, seigneur : de Dieu vient tout pouvoir, et ce qui n'est point de Dieu n'est pas non plus le pouvoir. Mais il ne convient pas d'appeler les tzars impies, les antéchrists, « Christs de Dieu » ; et il faudrait arracher la langue à celui qui a dit cette parole!

— Est-ce moi que tu traites d'antéchrist? demanda Pierre avec une nuance de tristesse et un sourire presque bienveillant. Dis la vérité!

Le vieux baissa la tête, mais la releva aussitôt et regarda le tzar dans les yeux.

— Je te considère comme le très pieux tzar orthodoxe et l'autocrate russe, l'oint de Dieu, répondit-il avec fermeté.

— Si c'est ainsi, tu devrais nous obéir et te taire.

— Seigneur tzar, Votre Majesté! Je voudrais me taire que je ne le pourrais ; je brûle intérieurement, je suis en flammes ; ma conscience me pousse ; je ne puis me retenir plus longtemps! Si nous autres devions nous taire, les pierres parleraient.

Il se jeta aux pieds du tzar.

— Seigneur Pierre Alexéévitch, petit père, écoute-nous, pauvres, qui t'appelons! Nous n'osons rien proposer, ni rien changer; mais nous voulons faire notre salut et atteindre la Jérusalem céleste comme l'ont fait les pères et les très saints patriarches. Au

nom du Dieu vrai, fais appel à la vérité ! Au nom du sang de Jésus, fais appel à la vérité ! Pour ton propre salut, fais appel à la vérité ! Pacifie la sainte Église, ta mère. Juge-nous sans colère ni fureur. Fais miséricorde à ton peuple, fais miséricorde au tzarévitch.

Pierre écouta d'abord attentivement et même avec curiosité; il semblait s'efforcer de comprendre. Mais ensuite il se détourna et haussa les épaules avec ennui.

— Assez ! Tu en as pour longtemps, vieux ? J'ai, sans doute, trop peu pendu d'imbéciles comme toi. Que vous faut-il donc ? Vous imaginez-vous que je vénère moins que vous autres l'église de Dieu et que je ne crois pas au Christ mon Sauveur ? De quel droit, vous, esclaves, vous posez-vous en juges entre le tzar et Dieu ? Comment l'osez-vous ?...

Dokoukine se leva et indiqua des yeux le sombre visage, dans la voûte. Un rayon de soleil nimbait la blanche tête du vieux.

— Comment nous osons, tzar ? s'écria-t-il d'une voix forte. Écoute, Votre Majesté, il est dit dans les saintes Écritures : « Qu'est-ce qu'un homme, pour que tu te souviennes de lui, Seigneur ? Qu'est-ce que le fils de l'homme pour que tu le visites ? Tu l'as presque égalé aux anges, tu l'as couronné de gloire et d'honneur, tu l'as élevé au-dessus des œuvres de tes mains, tu as tout soumis à ses pieds. » Et il est ordonné à l'homme d'être autonome.

Lentement, avec effort, Pierre détourna ses yeux des yeux de Dokoukine; il s'éloigna et dit à Tolstoï qui se trouvait là :

— Le conduire en prison et le tenir sous forte garde jusqu'à la question.

On s'empara du vieux. Il se débattait et criait, il avait encore des choses à dire. On le lia et on l'emporta.

— Oh ! mystérieux martyrs, ne vous épouvantez pas et ne vous désespérez pas ! criait-il, en regardant le tzarévitch. Patientez, patientez encore un peu, pour l'amour de Dieu ! Il vient, il ne tardera pas. Eh ! viens, Seigneur Jésus ! Amen.

Le tzarévitch regardait et écoutait, tout pâle et tremblant.

« Voici comment on doit être ! » pensait-il.

Il croyait comprendre maintenant toute sa vie passée ; tout était changé, renversé, dans son âme ; ce qui avait été un poids devenait des ailes. Il savait qu'il retomberait dans la faiblesse, le découragement, le désespoir ; mais il savait aussi qu'il n'oublierait plus ce qu'il avait compris.

Et, comme Dokoukine, il leva son regard vers le sombre visage de la voûte. Il lui sembla qu'au-dessus des rayons obliques du soleil et des vagues bleues de la fumée d'encens, le visage gigantesque bougeait, non plus, cette fois, pour s'éloigner de la terre, mais pour s'en rapprocher : le Seigneur venait.

Avec une joie pareille à de l'épouvante, il répéta : « Eh ! viens, Seigneur Jésus ! Amen. »

V

L'enquête, à Moscou, fut terminée le 15 mars. Un verdict du tzar et des ministres, prononcé dans la Cour générale de Préobrajensk, décida du sort des accusés.

La tzarine — nonne Hélène — serait envoyée au vieux Ladoga, dans un cloître de femmes; la tzarevna Maria à Schlusselbourg. Toutes deux seraient gardées rigoureusement. Avram Lapoukhine serait enfermé dans la forteresse Pierre-Paul à Pétersbourg, jusqu'à une nouvelle enquête. Les autres seraient mis à mort.

Le matin du même jour commencèrent, sur la Place Rouge, les exécutions. La veille, les piques de fer où étaient plantées, depuis vingt ans, les têtes des Streltzi, décapités en 1698, furent nettoyées pour recevoir d'autres têtes.

Stepane Glébov fut empalé. Il était assis sur une planchette. Le pieu de fer lui sortait à travers le crâne. Afin qu'il ne gelât point et que sa torture durât plus longtemps, on le revêtit d'un manteau et d'un bonnet de fourrure. Trois prêtres faisaient la garde auprès de lui, jour et nuit, dans l'attente qu'il dévoilât quelque secret avant sa mort. « Depuis le moment, rapporta l'un d'eux, que Stepka fut empalé, il ne fit point pénitence auprès de nous, ses directeurs;

seulement il demanda en secret au moine Markel de communier sans qu'on pût le savoir; et, en le faisant, il rendit l'âme le 16 mars, huit heures après minuit, dans le deuxième quart. »

Démide le défroqué, évêque de Rostov, subit le supplice de la roue. On disait que le secrétaire auquel on avait confié l'exécution s'était trompé : au lieu de le décapiter et de brûler le corps, il avait mis l'évêque sur la roue.

Kikine eut le même sort. On le supplicia lentement, avec des intervalles : on lui cassa, l'un après l'autre, les bras et les jambes; la torture dura plus de vingt-quatre heures. Son martyre était aggravé du fait qu'on l'avait attaché à la roue de telle sorte qu'il ne pût faire le moindre mouvement : il criait et gémissait, suppliant qu'on l'achevât. On prétendait que le tzar, qui passait à cheval, s'était penché vers lui et lui avait dit :

— Alexandre, tu es intelligent. Comment as-tu osé te mettre dans une telle affaire ?

— L'intelligence aime l'espace; et toi, tu l'étouffes ! aurait répondu Kikine.

Le troisième qui subit la roue fut le directeur de la tzarine, le père économe Fédor Poustynnie, parce qu'il avait servi d'intermédiaire entre elle et Glébov.

Ceux qui ne furent point condamnés eurent le nez et la langue coupés, ou les narines arrachées. Plusieurs, qui avaient seulement entendu parler de la réclusion de la tzarine ou qui l'avaient vue en vête-

ments séculiers, furent « impitoyablement frappés de bâton ».

Sur la place fut érigée une estrade carrée, en pierre, haute de six pieds environ, ayant sur ses quatre faces des lances de fer ; les têtes des émeutiers furent piquées sur les lances. L'estrade se terminait par une large pierre plate : dessus on chargea les corps ; au milieu d'eux, l'on plaça Glébov ; il semblait présider.

Le tzarévitch dut assister à toutes les exécutions.

Larion Dokoukine fut mis à la roue le dernier. Sur la roue, il déclara qu'il avait une communication à faire au tzar. On le délia et on le conduisit à Préobrajensk. Lorsque le tzar s'approcha de lui, Dokoukine était déjà agonisant ; il balbutiait des paroles confuses et délirantes sur le Christ qui venait. Puis il sembla reprendre connaissance, regarda fixement le tzar et dit :

— Si tu mets à mort ton fils, ce sang retombera sur toi et sur tous les tiens, de père en fils, jusqu'au dernier tzar. Grâce pour ton fils, grâce pour la Russie !

Pierre s'éloigna en silence et donna l'ordre de trancher la tête de Dokoukine.

Le lendemain des exécutions, veille du départ de Pierre pour Pétersbourg, devait avoir lieu à Préobrajensk un « service nocturne » du très ivre concile.

Pendant ces journées sanglantes, de même que pendant la tuerie des Streltzi, Pierre s'occupait avec un zèle acharné du concile burlesque. Il s'efforçait de s'assourdir par le bruit des rires.

Un nouveau pape avait été récemment élu à la place de Nikita Zotov, décédé. C'était Pierre Ivanovitch Boutourline, « métropolite de Saint-Pétersbourg ». L'élection du « père imitateur de Bacchus » eut lieu à Pétersbourg, et la consécration à Moscou, avant l'arrivée du tzarévitch.

Maintenant, à Préobrajensk, on allait mettre au nouveau pape les habits et la mitre, parodie du costume du patriarche.

Le tzar trouva le moyen, pendant que durait l'enquête, de régler le cérémonial.

Le « service nocturne » se passait dans une grande salle éclairée par des cierges, aux murs tendus de drap bleu ; la cour générale et la chambre de question étaient à deux pas. Les longues tables étroites étaient disposées en fer à cheval ; au milieu, se trouvait une partie élevée, sur les marches de laquelle étaient assis les mages-cardinaux et autres membres du concile. Sous un baldaquin de velours, un trône fait avec des tonneaux et garni, du haut en bas, avec des bouteilles et des verres.

Lorsqu'on se fut assemblé, le portier et le cardinal-archidiacre — qui n'était autre que le tzar — amenèrent triomphalement le nouveau pape. Devant lui, l'on apportait deux barils de « vin très ivre », — l'un était doré, l'autre argenté, — et deux plats : l'un de concombres, l'autre de choux ; enfin une icone obscène d'un Bacchus nu, Le prince-pape salua par trois fois le prince-césar, les cardinaux et offrit à Sa Majesté les barils et les plats.

L'archimage demanda au pape :

— Pourquoi, père, es-tu venu? et que demandes-tu de notre intempérance ?

— D'être revêtu des habits de notre père Bacchus, répondit le pape.

— Comment pratiques-tu la loi de Bacchus et quels sont tes mérites sous ce rapport ?

— Eh ! très ivre père!... Avant l'aube, ou quelquefois la nuit, je mêle le contenu de deux ou trois verres et je le bois ; le reste du jour, je m'emploie au même travail et je remplis aussi mon ventre avec différentes boissons, comme on ferait d'un tonneau. Parfois je ne puis porter à ma bouche d'aliments solides, tant ma main tremble et tant mon œil est trouble. Telle est ma coutume, que je m'engage à propager parmi mon troupeau. Je renie tous ceux qui pensent autrement ; ils me seront étrangers et j'anathématise tous les ennemis de l'ivresse. Amen !

L'archimage déclara :

— Que l'ivresse de Bacchus soit avec toi, obscurcissante et tremblante, renversante et insensée, tous les jours de ta vie !

Les cardinaux conduisirent Bacchus sur l'estrade et l'accoutrèrent de burlesques habits sacerdotaux sur lesquels étaient brodés cartes, dés, bouteilles, pipes, Vénus et Bacchus nus. On lui mit au cou, en guise de croix, des flacons de terre avec des grelots ; on lui confia le livre-cabaret, contenant diverses eaux-de-vie en bouteilles, la croix de pipes. On lui frotta la tête et le tour des yeux de vin fort.

— Que ton esprit tourne ainsi, et que des cercles apparaissent devant tes yeux aujourd'hui et toujours !

On lui frotta les mains et les quatre doigts qui soutiennent le verre.

— Que tes mains tremblent aujourd'hui et toujours !

En conclusion, l'archimage lui posa sur la tête la mitre en étain.

— Que la couronne des ténèbres de Bacchus reste sur ta tête ! Je couronne, moi ivre, cet intempérant :

Au nom de tous les ivrognes,
Au nom de tous les imbéciles,
Au nom de tous les fous,
Au nom de tous les vins,
Au nom de tous les fûts,
Au nom de tous les seaux,
Au nom de tous les tabacs,
Au nom de tous les cabarets,
Demeures de notre père Bacchus !
Amen !

On clama :

— *Axios !*... Il est digne !

Puis on installa le pape sur le trône de tonneaux. Au-dessus de sa tête était suspendu un petit Bacchus chevauchant un tonneau. En l'inclinant, le pape pouvait se verser de l'eau-de-vie dans un verre, ou directement dans la bouche.

Non seulement les membres du concile, mais tous les autres invités s'approchèrent à tour de rôle de Sa Sainteté ; ils la saluaient jusqu'à terre, recevaient sur la tête, en guise de bénédiction, un coup de vessie

de porc trempée d'eau-de-vie et communiaient avec de l'eau-de-vie poivrée dans une grande cuiller en bois.

Les mages chantaient en chœur :

— O très honoré père Bacchus, né de la Sémélé brûlée, grandi dans les entrailles de Jupiter, dispensateur de la joie des vignes ! Nous t'implorons de même que tout ce concile très ivre ; multiplie et dirige les pas de l'universel prince-pape, afin qu'il marche dans tes voies. Et toi, toute glorieuse Vénus...

Suivaient des paroles obscènes.

Enfin, on se mit à table. En face du prince-pape, Théophane Prokopovitch ; à côté de lui, Pierre, puis Fédoska ; en face de Pierre, le tzarévitch.

Le tzar causa avec Théophane des milliers de raskolniks qui s'étaient brûlés vifs dans les forêts de Kerjenetz et de Tchernoramensk, près du Volga. On venait d'apprendre cette nouvelle. Les chansons ivres et les cris des bouffons troublaient la conversation.

Alors, sur un signe du tzar, les mages interrompirent le chant en l'honneur de Bacchus ; tous se turent et, dans le soudain silence, la voix de Théophane retentit :

— Oh ! fous enracinés, insensés martyrs ! Ils sont assoiffés de souffrir : ils se livrent eux-mêmes aux flammes ; ils volent vaillamment aux abîmes des enfers et indiquent aux autres la route. C'est trop peu de les appeler des furieux : il existe un mal qui n'a point son pareil ! Que chacun les renie et crache sur eux !

— Que faut-il faire ? demanda le tzar.

— Leur expliquer, Votre Majesté, que ce n'est pas toutes les souffrances, mais seulement les légitimes, qui sont agréables à Dieu. Car le Seigneur ne se contente pas de dire : « Bienheureux les persécutés » ; il dit : « Bienheureux les persécutés pour la vérité ». De telles persécutions contre la vérité ne sont point à craindre en Russie, empire orthodoxe ; elles ne peuvent y avoir lieu !...

— Leur expliquer ?... cria avec un mauvais sourire Fédoska le déchu. Cela servirait vraiment ! Il faudrait casser la mâchoire aux impies ! Si dans l'Église du Vieux Testament il est ordonné de mettre à mort les révoltés, combien plus dans la Nouvelle Loi ! Là, il n'y avait qu'images ; ici, toute la vérité. Il est utile, pour les hérétiques eux-mêmes, de mourir ; et c'est leur accorder un bienfait que de les tuer, car plus il vivent et plus ils pèchent, plus ils inventent de séductions, pour le trouble des autres. Et tuer un pécheur en se servant d'armes ou de prières, revient au même.

— Ceci est injuste, répliqua tranquillement Théophane, sans regarder Fédoska. Les cruautés excitent plus qu'elles ne calment les cœurs des martyrs. Il faut ramener à la sainte Église non par la crainte et la force, mais par la charité évangélique.

— C'est ainsi, en vérité, acquiesça Pierre. Nous ne désirons point entraver la liberté des consciences, et nous laissons volontiers chacun s'occuper lui-même du salut de son âme. Selon moi, que chacun croie ce qu'il lui plaît ; et, s'il est impossible de convertir les êtres par des raisonnements, le feu et l'épée ne seront

d'aucun secours. Quant à la manie des martyrs, elle ne leur apporte aucun honneur, ni à l'empire aucun bien.

— De la douceur et de la patience, et tout s'arrangera! dit Théophane. Néanmoins, ajouta-t-il à demi-voix, en se penchant vers le tzar, il faudrait frapper d'un impôt double les raskolniks, afin de ramener à la sainte Église les gens que l'amende effraye. En outre, lorsqu'on les châtie, il faudrait autant que possible trouver une faute évidente, autre que leur schisme : alors on leur donnerait le fouet, on leur arracherait les narines et on les enverrait aux galères selon la loi ; s'il n'y a pas de faute évidente, il faudra se contenter d'employer l'exhortation.

Pierre approuva de la tête, en silence. Le tzar et le prêtre se comprenaient.

Fédoska voulut parler, mais il se retint. Son petit museau de chauve-souris était tordu par un sourire sarcastique, et il se ratatinait tout, il verdissait de colère comme s'il avait absorbé du poison. Il comprenait ce que signifiait « l'exhortation ». Pitirime, l'évêque envoyé à Kerjenetz pour convertir les raskolniks, avait écrit dernièrement au tzar : « On les a torturés et déchirés avec une grande férocité; leurs entrailles mêmes sortaient ». Et le tzar, dans ses ukases, défendait qu'on blâmât le père Pitirime « de son service évangélique ». La charité, on en parlait aisément; mais, lorsqu'il fallait agir, c'était autre chose. Les raskolniks racontaient ceci : « Des maîtres muets se tiennent auprès des gibets dans la chambre de question ; en

guise d'évangile, ils ont un knout ; et leurs apôtres, c'est le feu. » Ce n'était, d'ailleurs, qu'un exemple de cette « politique spirituelle ou dissimulation » que Fédoska lui-même enseignait. Mais Théophane l'avait dépassé, et il se rendait compte que son rôle à lui était terminé.

— Il n'y a point à s'étonner, poursuivit l''évêque à voix très haute, si de grossiers moujiks, des ignorants obscurs, sont dans l'erreur et deviennent furieux. Ce qui mérite tout étonnement, c'est que, dans la haute noblesse, parmi les serviteurs du tzar, il se trouve certains sages, sournoisement humbles, qui sont pires que les raskolniks. Ceux qui sont les pires parmi les hommes se lancent aussi avec impertinence dans des projets détestables. Déjà le rebut du peuple, les vendus, les êtres nés pour dévorer le travail des autres, s'insurgent contre leur tzar, contre le Christ de Dieu ! Mais ceux-ci, lorsqu'ils ont leur pain quotidien, devraient s'étonner et dire : «D'où me vient-il ?» Nous revivons l'histoire du roi David contre qui les aveugles et les boiteux s'insurgèrent. Notre monarque très pieux, qui travailla tant pour la Russie, grâce à qui tous ont reçu la sécurité et l'honneur, a lui-même une mauvaise renommée et sa vie est pleine de tristesses. Et, lorsque ses travaux démesurés le font vite vieillir et que, soucieux uniquement du bien de son empire, il néglige sa santé et semble courir, se précipiter vers la mort, d'aucuns disent : « Il vit trop longtemps ! » Oh ! douleur ! oh ! honte de la Russie ! Prenons garde que le monde entier ne dise de nous :

« Le tzar mérite un tel empire, mais le peuple ne mérite pas un tel tzar » !

Lorsque Théophane eut achevé, Pierre dit :

— Dieu connaît mon cœur et mes pensées. Seulement, mes ennemis diaboliques me donnent tort. Je doute qu'aucun souverain ait supporté autant d'attaques et de malheurs que moi. Les étrangers disent que je gouverne des esclaves. Mais la liberté anglaise ne serait pas à sa place ici. Il faut connaître son peuple pour le gouverner. L'enquête sur mon droit est difficile pour quiconque ne sait pas tout. Dieu seul voit la vérité. Il est mon juge...

Personne n'écoutait le tzar. Tous étaient ivres.

Il se tut, sans achever sa phrase ; et, sur un signe de lui, les mages recommencèrent leur chant à Bacchus ; les bouffons hurlèrent. Le chœur imita tous les chants d'oiseaux : tous y étaient, depuis le rossignol jusqu'à la fauvette ; les murs renvoyaient les sons perçants.

Ce fut comme d'habitude. On but, on mangea au point de perdre connaissance. Des dignitaires respectés se battirent entre eux, s'arrachèrent les cheveux ; ensuite, s'étant réconciliés, ils roulèrent ensemble sous la table. Le prince Chakholskoï, chevalier de l'ordre burlesque de Judas, acceptait, contre de l'argent, des giffles. On versa, dans la bouche d'un vieux boyard qui refusait de boire, de l'eau-de-vie au moyen d'un entonnoir. Le prince-pape vomissait du haut de son trône sur les perruques et les kaftans de ceux qui siégeaient en bas. La princesse-abbesse Rjevsky, ivre,

dansait ; elle relevait impudiquement sa robe et chantait d'une voix enrouée. On l'accompagnait avec des sifflements, on frappait des pieds de telle sorte que la poussière obscurcissait l'air.

Ah ! brûle ! brûle !...

Oui, tout fut comme d'habitude. Mais Pierre s'ennuyait. Il buvait le plus qu'il pouvait d'une terrible eau-de-vie anglaise « pepper and brandy », pour s'enivrer ; mais l'ivresse ne le prenait pas. Plus il buvait, plus son ennui grandissait. Il se levait, s'asseyait, se levait encore, errait parmi les corps ivres qui gisaient à terre, tels des cadavres sur un champ de bataille, et n'était bien nulle part. Quelque chose de mortellement affreux lui étreignait le cœur. Il aurait voulu s'enfuir, chasser toute cette canaille.

Lorsque à l'obscurité puante et à la lumière morne des bougies se joignit la lueur froide du matin d'hiver, les visages humains devinrent plus effrayants encore, plus semblables à des mufles de bêtes ou à des fantômes.

Le regard de Pierre s'arrêta sur son fils.

Le tzarévitch était ivre. Son visage était d'une pâleur mortelle ; de longues et rares mèches de cheveux collaient à son front en sueur ; les yeux étaient hébétés, la lèvre inférieure pendait ; ses doigts, qui tenaient avec précaution un verre plein, tremblaient comme ceux d'un ivrogne invétéré.

— Le vin n'est pas comme le blé : ce qu'on répand

ne sera pas picoré, murmurait-il en portant le verre à sa bouche.

Il avala, avec une grimace goulue, fit claquer sa langue, et tenta vainement de piquer avec sa fourchette un champignon mariné ; enfin il y renonça, s'enfonça dans la bouche un morceau de pain noir sans croûte et se mit à le mâcher lentement.

— Ami de mon cœur, suis-je ivre ? Dis-le-moi, suis-je ivre ? demanda-t-il à Tolstoï, son voisin.

— Oui, oui ! admit Tolstoï.

— Voilà ce que c'est ! continua le tzarévitch, la langue pâteuse. Qu'est-ce qui me prend ? Tant que je n'ai pas bu, il me semble que je n'aime pas le vin. Mais, dès que j'ai bu, ne fût-ce qu'un verre, je suis perdu. Je ne puis plus m'arrêter. Heureusement que je suis gentil quand je suis ivre...

Il eut un ricanement ivre et, tout à coup, regarda son père.

— Petit père, petit père ! Pourquoi es-tu si triste ? Viens ici, nous allons boire ensemble. Je te chanterai une chanson. Ce sera plus gai, ainsi, vrai !

Il sourit à son père, délicieusement, comme un enfant.

« C'est tout à fait un imbécile, un simple ! Comment mettre à mort un être semblable ? » pensa Pierre ; et une pitié féroce, sauvage, effrayante comme l'assaut d'un fauve, lui enfonça ses griffes dans le cœur.

Il se détourna et fit semblant d'écouter Théophane, qui lui parlait de fonder un Saint-Synode. Mais il n'entendait rien. Enfin, il appela une ordonnance,

commanda d'avancer les chevaux ; il partait pour Pétersbourg. En attendant, il se remit à marcher, ennuyé, seul conscient parmi ces ivrognes. Sans le savoir, obéissant à une force qui les attirait l'un vers l'autre, il s'approcha du tzarévitch, s'assit à son côté, mais se détourna de lui, faisant mine de causer avec le prince Iakov Dolgorouky.

— Petit père, eh ! petit père ! dit le tzarévitch.

Il lui toucha légèrement la main.

— Pourquoi es-tu si triste ? Est-ce qu'*il* t'offenserait ? Enfonce-lui un pieu dans la gorge et tout sera dit !

— Qui est-ce, *il* ? demanda Pierre en se tournant vers son fils.

— Est-ce que je sais, moi ? fit le tzarévitch, avec un si bizarre ricanement que Pierre en eut la chair de poule. Je sais seulement qu'à présent tu es véritablement toi-même ; mais l'autre, que le diable l'emporte, l'usurpateur, la Bête maudite, le sorcier !...

— Qu'as-tu, qu'as-tu ? demanda le père, avec un regard scrutateur. Alecha, tu devrais boire un peu moins...

— Si je bois, je mourrai ; et si je ne bois pas, je mourrai aussi : mieux vaut boire et mourir ! Et, pour toi aussi, cela vaudrait mieux ; tu n'aurais plus besoin de me tuer !

Il rit, tout à fait comme un idiot, et soudain se mit à chanter très doucement, d'une voix qu'on pouvait à peine entendre, qui semblait venir de très loin.

J'irai, jeunette, dans le pré paisible,
Dans le pré paisible, le long de l'eau.
Je cueillerai, jeunette, la fleurette bleue,
La fleurette bleue, bluet des champs.
Je tresserai, jeunette, une couronne;
J'irai, jeunette, vers la rivière.
Je jette les fleurs au fil de l'eau;
Je pense, jeunette, à mon amour...

— J'ai fait un rêve, tantôt, petit père : Afrossia était assise, la nuit, dans un champ de neige. Elle était nue, effrayante, semblait morte ; et elle berçait un enfant qui, lui aussi, était mort. Elle chantait, comme si elle pleurait, cette même chanson :

Ma couronne sombre sombre,
Mon cœur souffre ; mon cœur souffre ;
Ma couronne est engloutie,
Mon amour m'a délaissée.

Pierre écoutait ; et une pitié féroce, sauvage, effrayante lui griffait le cœur comme une bête.

Le tzarévitch chantait et pleurait. Ensuite il laissa tomber sa tête sur la table, renversant un verre de vin rouge. Sur la nappe s'étendit une tache sanglante. Il glissa une main sous sa tête, ferma les yeux et s'endormit.

Pierre regarda longtemps ce pâle visage de mort posé sur la tache sanglante.

L'ordonnance annonça au tzar que les chevaux étaient avancés.

Pierre se leva, jeta un dernier regard à son fils, se pencha sur lui et le baisa au front.

Le tzarévitch, sans se réveiller, sourit à son père tendrement, comme il le faisait, tout petit, lorsque Pierre le prenait endormi dans ses bras.

Le tzar quitta, sans qu'on y prît garde, la salle où continuait l'orgie. Il monta dans sa kibitka et partit pour Pétersbourg.

LIVRE III

LA MORT ROUGE

I

Dans les forêts de Vetlouga, il y avait un cloître de Vieux-Croyants, les « Bancs-de-Mousse ». D'impraticables marais le protégeaient de toutes parts. En été, l'on y pénétrait à grand'peine au moyen de passerelles ; le fouillis était si épais que, de jour, on n'y voyait pas beaucoup plus clair que de nuit. En hiver, on glissait sur de longs patins de bois courbé.

Une légende consacrait l'origine du cloître.

On racontait que trois vieillards étaient jadis venus des forêts d'Olonetz, après que leurs cloîtres avaient été détruits par les Nikoniens. Une icone miraculeuse de la Vierge Marie les précédait ; suspendue dans les airs, elle avançait, leur indiquant la route. Enfin elle s'arrêta et descendit à terre. Les vieillards connurent

que ce lieu leur était désigné. Ils y bâtirent une hutte et y vécurent en moines austères. Ils brûlèrent les bois sur les hauteurs, défrichèrent à l'aide de crocs des bandes de terre qu'ils ensemencèrent. Des disciples vinrent à eux. Avant de mourir, tous les trois, le même jour et à la même heure, les vieillards leur dirent : « Vivez ici, petits ; vous pourriez chercher beaucoup et longtemps, vous ne trouveriez pas de meilleure retraite. Cet endroit est prédestiné, il deviendra glorieux. »

Leur prophétie s'accomplit : dans le cœur de la forêt poussa et s'épanouit un cloître, tel un lis du paradis protégé par la Vierge.

— Miracle du ciel ! disaient les habitants du cloître. La claire Russie s'obscurcit, et la sombre Vetlouga rayonne ; le désert s'emplit de bienheureux : ils y volent comme des séraphins à six ailes.

C'est dans ce lieu que se fixa enfin, après maints voyages à travers les bois de Kerjenetz et de Tchernoramensk, le vieux Cornily avec son élève Tikhone Zapolsky, fils d'un émeutier, fugitif lui-même.

Par une nuit de juillet, près du cloître, sur le bord escarpé de la Vetlouga, brûlait un feu. La flamme éclairait les branches basses d'un vieux pin sur lequel était clouée une icone en cuivre. Deux êtres se reposaient auprès du feu : la jeune religieuse Sophia et le novice Tikhone. Sophia était allée dans la forêt à la recherche d'une génisse égarée ; Tikhone avait porté une lettre de Cornily à un autre vieillard qui vivait au loin. Les jeunes gens s'étaient rencontrés par hasard

La nuit était profonde, les portes du cloître étaient fermées ; ils décidèrent d'attendre l'aube.

Sophia regardait le feu et chantonnait :

Ainsi parla le Christ lui-même, le Tzar céleste :
« Ne vous laissez pas vaincre, mes lumières,
Par le serpent qui a sept têtes.
Sauvez-vous dans les montagnes et les grottes,
Construisez-y de grands bûchers,
Versez-y du soufre ardent
Et brûlez-y vos corps terrestres.
Souffrez pour moi, vous, mes lumières,
Souffrez pour croire en moi le Christ.
En récompense, mes chères lumières,
Je vous ouvrirai les palais des cieux,
Je vous conduirai dans le royaume céleste,
J'y serai, près de vous, jusqu'à la fin des siècles. »

— C'est ainsi, frère, dit la jeune fille après avoir longuement regardé Tikhone. Celui qui aura brûlé sera sauvé. Il est bien que tous brûlent vifs pour l'amour du Christ.

Tikhone se taisait. En regardant les phalènes tournoyer autour de la flamme, il songeait aux paroles du vieux Cornily : « Plus on tue de moucherons et de phalènes, plus il en vient ; ainsi, les fils de la Russie sont heureux de souffrir et se jettent par milliers dans le feu ! »

— A quoi penses-tu, frère ? demanda la jeune fille. Aurais-tu peur de la mort ? Hardi ! Méprise-la !... La souffrance ne durera qu'un clin d'œil et ton âme jaillira de ton corps. Tant qu'on n'est pas entré dans la flamme, on a peur ; mais, dès qu'on y entre, on

oublie tout. On voit le Christ et les légions d'anges qui retireront l'âme du corps ; et le Christ d'espérance la bénit et lui donne une force divine. L'âme alors devient légère, ailée ; elle vole parmi les anges, elle est heureuse d'être délivrée du corps. Elle s'y croyait emprisonnée ; et, affligée, elle chantait : « Ouvre ma prison, afin que je puisse confesser ton nom ! » Elle a obtenu l'accomplissement de son vœu. Sa prison a brûlé ; et l'âme, si pure, perle rare, s'élève à Dieu !...

Les yeux de la religieuse rayonnaient d'une telle joie qu'on eût dit qu'elle voyait ce qu'elle décrivait.

— Tikhone chéri, te détournerais-tu de la mort rouge ? Aurais-tu peur ? murmura-t-elle d'une voix caressante.

— J'ai peur du péché, Sophiouchka ! Ce ne peut être la volonté du Seigneur que les hommes périssent ainsi ? Cette idée émane sans doute de Satan.

— Que faire alors ? Que devenir ? dit-elle en tordant ses doigts pâles et frêles, des doigts d'enfant.

— On ne peut fuir ; on ne saurait se cacher du serpent ni sur les hauteurs, ni dans les grottes, ni dans les abîmes de la terre. Il a empoisonné la terre, l'eau et l'air ! Tout est mauvais, tout est maudit.

La nuit était paisible. Les étoiles innocentes brillaient comme des yeux d'enfants. Le croissant de la lune se profilait au-dessus des pins. Là-bas, dans le brouillard, des grillons chantaient. Une odeur de résine, chaude et sèche, venait de la forêt. Tout près

du feu, une clochette mauve, penchée sur sa tige, semblait dormir en dodelinant sa tête délicate.

Les phalènes volaient au feu, y tombaient et brûlaient.

Tikhone ferma ses yeux que la flamme fatiguait. Il évoquait un souvenir. Il songeait à un jour d'été, lorsque l'arome des pins rappelle celui de l'encens et des pommes fraîches ; à une clairière en plein soleil, à des abeilles sur les fleurs... Au milieu de la clairière s'élève une croix ancienne, presque pourrie ; elle surmonte le tombeau de quelque saint ermite. « Mère magnifique, plaine déserte », chantait alors Tikhone.

Son vœu était enfin accompli, le Seigneur l'avait amené vers le « port paisible ». Il tomba à genoux, écarta les hautes herbes, se prosterna et baisa la terre, pleurant et priant :

> Tzarine, Mère de Dieu, merveilleuse !
> Terre, terre, mère féconde...

Il regardait le ciel et répétait :

> Du ciel descendra la Mère glorieuse,
> Notre souveraine, la mère de Dieu !

La terre et le ciel ne faisaient qu'un. Le visage du ciel ensoleillé, — visage de la femme lumineuse, aux ailes de feu, sainte Sophie, sagesse de Dieu, — lui rappelait le mystère de la terre, qu'il souhaitait et qu'il craignait de connaître. Il se leva et s'enfonça dans la forêt. Il ne sut jamais combien de temps il marcha.

Enfin, il vit un étang, petit, rond comme une coupe, entre des rives escarpées couvertes de pins qui se reflétaient dans l'eau comme des murailles vertes sans issues. L'eau était épaisse, aussi verte que les aiguilles des pins, si paisible qu'on la devinait à peine. Sur une pierre, au bord de l'eau était la religieuse Sophia. Il la reconnut et la trouva nouvelle. Une couronne de nénuphars reposait sur ses cheveux épars ; sa petite robe noire était retroussée, ses pieds nus et blancs plongeaient dans l'eau, son regard était ivre. Elle se balançait en mesure et chantait, en regardant à ses pieds, une douce chanson, pareille à celles que chantent, entre les feux, la nuit de la Saint-Jean, les farandoles :

Soleil, soleil superbe !
O vieux Lado, ô vieux Lado !
Fleurs, fleurs chéries !
O vieux Lado, ô vieux Lado !
Terre, terre, mère féconde !

Il y avait quelque chose de très ancien et de sauvage dans cette chanson semblable à la plainte d'un oiseau avant l'orage.

« Une ondine ! » pensa Tikhone, qui retenait son souffle et n'osait bouger.

Une branche craqua sous son pied. La jeune fille se retourna, poussa un cri, sauta de la pierre et se sauva dans la forêt. Il eut peur comme s'il avait surpris un mystère de la forêt, un jeu diabolique. Il songea au visage de la terre reflété dans le visage du

ciel et reconnut la sœur Sophia. La prière à la terre, mère féconde, lui parut impie.

Jamais il ne parla à personne de ce qu'il avait vu au bord du lac rond, mais souvent il y songea ; il ne pouvait vaincre la tentation qui l'assaillait : même dans ses plus pures prières, il apercevait un visage terrestre à travers le céleste visage.

Sophia, regardant maintenant la flamme d'un œil avide et fixe, chantait la chanson de Kirik, l'enfant martyr, que le roi impie Maximian avait jeté dans la fournaise ardente.

Kirik, l'enfant, est dans la fournaise.
Il chante le chant des séraphins.
Dans la fournaise poussent des plantes,
S'ouvrent des fleurs, des fleurettes bleues.
Parmi les fleurs l'enfant se joue ;
Sa robe rayonne comme le soleil.

Tikhone aussi regardait le feu, et il croyait voir dans le cœur bleu et transparent de la flamme les fleurs de paradis de la chanson. Leur couleur céleste promettait un bonheur ineffable; mais, pour y atteindre, il fallait passer par la flamme rouge.

Soudain Sophia se tourna vers lui; elle lui prit la main; son haleine chaude et passionnée comme un baiser brûla le visage de Tikhone.

Elle dit, vite et amoureusement :

— Nous brûlerons ensemble, mon frère, ma lumière, mon âme! Seule, j'aurais peur; mais, avec toi, ce sera doux! Nous irons ensemble chez le Christ pour la fête nuptiale!

Elle répétait comme une longue caresse :

— Nous brûlerons! nous brûlerons!...

Son pâle visage, ses yeux noirs où jouaient les reflets de la flamme, eurent la même expression antique et sauvage qu'ils avaient eue naguère au bord de l'étang rond.

— Nous brûlerons, nous brûlerons, Sophiouchka! murmura-t-il avec terreur.

Elle l'attirait comme la flamme attire la phalène.

En bas, sur le sentier qui longeait la rive, un bruit de pas se fit entendre.

— Jésus-Christ, Fils de Dieu, secours-nous, pécheurs! dit une voix.

— Amen! répondirent Tikhone et Sophia.

C'étaient des pèlerins. Ils s'étaient égarés dans le bois, avaient failli périr dans les marais. Enfin, ils avaient aperçu le feu et ils se dirigèrent vers la lueur.

Tous s'assirent en cercle autour du feu.

— Est-ce loin, amis, le cloître?

— C'est ici, au pied de la montagne, répondit Tikhone.

Il reconnut Vitalia, cette femme qui « menait une vie d'oiseau migrateur ». Ils s'étaient rencontrés il y avait deux ans, lors de la fête de Vénus, sur les radeaux du tzarévitch. Elle aussi reconnut Tikhone et se réjouit de le voir. Avec elle étaient Kilikéïa la possédée, le soldat fugitif Petka Jisla, celui dont la main, marquée du sceau de l'Antéchrist, avait séché, et le vieux batelier Ivan l'Imbécile qui, chaque nuit, attendait le Christ et chantait le chant des fossoyeurs.

— D'où venez-vous, gens orthodoxes ? demanda Sophia.

— Nous sommes des êtres errants, répondit Vitalia, nous errons à travers le monde, pourchassés par les hérétiques ; nous n'avons point de refuge. Maintenant c'est de Kerjénetz que nous venons. On y persécute les croyants. Pitirime, ce loup féroce, cet empoisonneur de l'Église, a détruit soixante-dix-sept cloîtres...

On parla des persécutions.

Un vieillard avait été mis à la question trois fois ; on lui avait tenaillé les côtes, on lui avait tiré le nombril ; ensuite, par un froid terrible, on l'avait mis nu et on lui avait versé de l'eau glacée sur la tête jusqu'à ce que les glaçons de sa barbe eussent touché la terre. Finalement, il était mort sur le bûcher.

A d'autres, on mettait un carcan de fer auquel on assujettissait aussi les mains et les pieds ; alors, les os de la colonne vertébrale se disloquaient et le sang jaillissait de la bouche, des narines, du nez et des oreilles des martyrs.

D'autres reçurent, par force, la communion. Des soldats traînèrent à l'église un jeune garçon et l'étendirent sur un banc. Le pope et le diacre s'approchèrent de lui avec le calice et, tandis que les sacristains lui ouvraient les mâchoires, le pope lui introduisait dans la bouche la communion. Il la cracha. Alors le diacre lui asséna un tel coup de poing que la mâchoire inférieure en fut brisée. Le jeune garçon mourut de sa blessure.

Une femme, afin d'échapper aux persécuteurs, fit

un large trou dans la glace, y descendit ses sept enfants en bas âge ; ensuite elle s'y jeta elle-même.

Un homme pieux égorgea la nuit sa femme enceinte et ses trois enfants, après les avoir bénis. Au matin, il se présenta devant les juges et leur dit : « Je suis le bourreau de tous les miens ; vous serez mes bourreaux à moi. Ils ont péri de ma main, je périrai de la vôtre ; et, dans le ciel, moi et les miens, nous serons de bienheureux martyrs de l'ancienne foi ! »

Beaucoup, pour fuir l'Antéchrist, se faisaient brûler.

— Ils ont raison. Agréable au Seigneur est leur sacrifice. Ceux qui tombent aux mains de l'Antéchrist sont abandonnés par Dieu. Mieux vaut la mort par le feu que la damnation éternelle ! conclut Vitalia.

— Il n'y a de salut que par le feu ou par l'eau ! affirma Sophia.

Les étoiles pâlissaient. A l'horizon, des lignes claires apparaissaient entre les nuages. A travers le brouillard, la rivière brillait comme de l'acier terni. Là-bas, au bord de la Vetlouga, le cloître surgissait de l'ombre ; protégé par une enceinte faite de pieux aux bouts pointus, il ressemblait à quelque antique cité forestière. Du côté de la rivière, il y avait une large porte, surmontée d'une icone de Jésus. Derrière l'enceinte, une multitude d'isbas sur rez-de-chaussée élévés, avec des perrons, des antichambres, de nombreux corridors, des chambres secrètes, des belvédères pour voir au loin, d'étroites fenêtres à la façon des meurtrières, des toits de planches à deux rampants abrupts. Outre les cellules destinées aux frères, il y avait

d'amples communs : forge, atelier de couture, tannerie, cordonnerie, hôpital, école, fabrique d'icones, hôtellerie. La chapelle de la Vierge Marie Tolvouisky n'était qu'une simple bâtisse de troncs équarris, mais plus vaste que toutes les autres et surmontée sur une coupole d'une croix en bois; à côté de la chapelle se dressait le clocher, noir sur le ciel pâle.

Une sonnerie se fit entendre, grêle, affligée et chantante. C'était l'appel aux matines. En guise de cloches, il y avait des planches de chêne, suspendues par des cordes en nerf de bœuf ; on les frappait avec un grand clou taillé en pyramide. Selon la légende, Noé s'était servi d'un semblable attirail pour convoquer dans l'arche les animaux de la création. Dans le silence des forêts, cette sonnerie bizarre était infiniment douce et triste.

Les pèlerins firent le signe de la croix en regardant le saint cloître, dernier refuge des persécutés.

— Sanctifie-toi, sanctifie-toi, nouvelle Jérusalem ; la gloire du Seigneur descend sur toi ! chanta Kilikéïa.

Son visage, d'une pâleur transparente, rayonnait de joie.

— Tous les cloîtres sont détruits ; celui-ci seul est intact ! remarqua Vitalia. La mère de Dieu le couvre de son manteau. Il a été révélé que des ailes d'aigle seraient données à la Femme et qu'elle planerait dans les espaces....

— Le tzar a la main longue, mais elle n'arrivera point jusqu'ici ! murmura l'un des pèlerins.

— Tout ce qui reste de l'ancienne Russie est ici! conclut une voix.

La sonnerie s'éteignit et tous se turent. C'était l'heure muette où, selon la légende, les eaux se reposent et les anges servent Dieu, tandis que les séraphins agitent leurs ailes, pris d'une épouvante religieuse devant le trône du Très-Haut.

Ivanouchka l'Imbécile, assis à cropetons, les genoux entre ses bras, regardait fixement le pâle orient et chantait son éternelle chanson :

Un cercueil en bois de pin
Est construit exprès pour moi.
J'y serai étendu
Jusqu'au jugement dernier.

Et, de nouveau, comme sur les radeaux, à Pétersbourg, la nuit de la fête de Vénus, on parla des temps derniers, de l'Antéchrist.

— Les temps sont proches! s'écria Vitalia. Maintenant nous existons encore; mais, lorsque viendra l'Antéchrist, nous n'oserons plus remuer les lèvres, nous ne pourrons proclamer Dieu que dans nos cœurs.

— Terrible! terrible! gémit Kilikéïa la possédée.

— Avilka, cosaque fugitif du Don, reprit Vitalia, eut une vision, dans la steppe. Trois vieillards, exactement pareils, s'approchèrent de sa maison; ils parlaient le russe d'une façon qui rappelait le grec. « D'où venez-vous, leur demanda Avilka, et où allez-vous? — Nous venons de Jérusalem et nous allons à Pétersbourg voir l'Antéchrist. — Quel Antéchrist y a-t-il donc par

là? — Il y a celui qu'on appelle le tzar Pierre Alexéévitch ; il est l'Antéchrist. Il prendra Constantinople et y rassemblera les Juifs pour les conduire à Jérusalem, où il régnera. Les Juifs reconnaîtront en lui le véritable Antéchrist. C'est par lui que les temps finiront... »

Tous se turent; ils semblaient attendre. Soudain, de la forêt encore sombre, s'éleva un long cri, semblable à celui d'un enfant; ce n'était sans doute qu'un oiseau de nuit, mais tous frémirent.

— Ah! frères, frères, bégaya Petka Jisla, qui sanglotait, j'ai peur!... Nous parlons de l'Antéchrist et peut-être est-il ici, dans la forêt? Voyez comme nous sommes tous troublés...

— Imbéciles, tas de moutons! cria une voix semblable au grognement d'un ours.

Tous regardèrent dans la direction d'où venait la voix : ils aperçurent un pèlerin inconnu. Pendant qu'ils causaient, il était sorti de la forêt; il s'était assis à l'écart, en silence, caché dans l'ombre. C'était un grand vieillard, courbé, roux et hirsute. Dans le brouillard du matin, on ne discernait guère son visage.

— Quel Antéchrist ferait-il, le tzar Pierre? continua le nouveau venu. C'est un ivrogne, un noceur, un débauché. Piètre Antéchrist!... Le dernier diable aura plus de cervelle, allez!...

— Père, implora Vitalia, que la peur et la curiosité faisaient trembler, enseigne-nous, éclaire-nous, raconte-nous tout en détail. Comment viendra-t-il, lui, le fils de perdition?

Le vieux grogna, s'agita et finit par se lever pénible-

ment. Ses façons étaient lourdes et gauches, comme celles d'un ours. Un enfant lui prit la main et le conduisit vers le feu. Sous un touloupe sale et dur qu'il ne devait jamais ôter, le vieux portait, attachées à des chaînes, deux plaques de pierre, l'une par devant, l'autre par derrière; sur la tête, il avait un bonnet de fer; à la taille, une ceinture de fer à laquelle était rivé un grand anneau. Tikhone songea à Capiton le Grand, bienheureux de Mourome : celui-là aussi avait un anneau de fer à la ceinture; au plafond de sa cellule il avait enfoncé un crochet, il y passait l'anneau pour dormir et n'avait pas d'autre lit.

Le vieux s'assit sur un tronc coupé et tourna son visage vers l'orient. Le jour pâle l'éclaira faiblement. En guise d'yeux, il avait deux plaies sanglantes. Les clous qui garnissaient à l'intérieur son bonnet de fer lui entraient dans le crâne : ses yeux étaient crevés. Tout son visage était effrayant ; mais il avait un sourire tendre et enfantin.

Il parla comme s'il avait tout vu, de ses yeux aveugles, et comme s'il dépeignait une vision.

— Oh! pauvres frères! de quoi avez-vous si peur? Lui-même n'est point encore ici, on ne le voit ni ne l'entend. Ses précurseurs sont nombreux, il y en a aujourd'hui, il y en aura encore. Ils lui aplanissent le chemin et alors il apparaîtra. Il naîtra d'une fille; et Satan sera en lui. En toutes choses il imitera le fils de Dieu : il sera chaste, sobre, doux et charitable; il guérira les malades, il donnera du pain aux affamés, il consolera les affligés. On viendra vers lui de toutes

parts et on le fera roi de tous les peuples. Il réunira sous ses ordres les armées de la terre. La mer sera blanche des voiles de ses navires, les plaines seront noires de ses boucliers. Il dira : « Je prendrai l'univers dans ma main ; nid abandonné, je le soulèverai comme un œuf ! » Il fera des miracles, il transportera des montagnes, il marchera sur les mers sans se mouiller les pieds ; il fera descendre le feu du ciel et donnera aux démons l'aspect d'anges de lumière, innombrable armée céleste. Il rayonnera comme un soleil parmi les trompettes et les voix, les cris et les chants merveilleux, lui, le maître des ténèbres ; il montera au ciel et il en redescendra avec gloire. Il s'assiéra dans le Temple du Dieu Très-Haut et il dira : « Je suis Dieu ! » Et tous le salueront en disant : « Tu es Dieu et il n'y a point d'autre Dieu que toi ». Ce sera l'abomination en lieu saint. Alors la terre gémira et la mer se soulèvera de sanglots ; le ciel ne donnera plus de rosée, les nuages ne donneront plus de pluie, la mer sera pleine de pourriture, les rivières sécheront, les fontaines tariront. Les hommes mourront de faim et de soif. Ils viendront au fils de perdition et ils lui diront : « Donne-nous à boire et à manger ». Lui rira d'eux et les insultera. Alors ils sauront qu'il est la Bête et ils fuiront son aspect, mais ils ne trouveront aucun abri. L'obscurité descendra sur eux ; ce ne sera plus que douleurs et lamentations. Les vivants auront l'aspect de cadavres, les hommes verront la beauté des femmes sans s'émouvoir. Ils ne se baisseront pas pour ramasser l'or qui sera par terre.

L'affliction les dessèchera, ils se mordront la langue, ils blasphémeront le Dieu vivant. Alors les puissances du ciel s'ébranleront, et dans le ciel apparaîtra le signe du Fils de Dieu. Qu'il vienne! Approche, Seigneur! Amen! amen! amen!

Il se tut et tourna ses orbites vides vers l'orient, comme s'il voyait déjà, sur les nuages de sang et d'or, ce que nul ne pouvait encore voir. Les rais de feu s'élargissaient sur le ciel en ailes de séraphins prosternés devant la gloire de Dieu. Derrière la forêt sombre, un coin du ciel s'embrasa, aveuglant. Des rayons, qui se brisaient contre les cimes des pins, brillèrent en arc-en-ciel. Le feu du bûcher se ternit à la lueur du soleil. La terre, le ciel, les eaux, les feuilles, les oiseaux, toutes les créatures, tous les cœurs humains criaient avec une joie ineffable : « Approche, Seigneur! »

Tikhone éprouvait ce sentiment qui lui était familier depuis son enfance : l'effroi et la joie de la fin.

Sophia se signait en regardant le soleil ; elle appelait le baptême de feu, le soleil éternel, la mort rouge.

Cependant Ivanouchka l'Imbécile, les genoux entre les bras, se balançait doucement ; il contemplait l'orient, le commencement du jour, et chantait la fin de tous les jours :

Cercueils, cercueils de chêne,
Vous êtes nos demeures éternelles.
Le jour touche au soir,
Le soleil va vers l'occident.
La hache est au pied de l'arbre,
Les derniers jours approchent.

II

Dans le cloître, les frères s'étaient réunis pour commenter les lettres d'Awakoum.

Le pope martyr avait envoyé à son ami, le vieux Sergeï, une lettre relative à la sainte Trinité. La lettre commençait ainsi :

« Reçois, Sergeï, cet évangile éternel, écrit non par ma main, mais par celle de Dieu. »

Il affirmait que « la nature de la sainte Trinité se divise en trois parties égales et distinctes. Le Père, le Fils et le Saint-Esprit ont chacun un trône; ils sont les trois tzars célestes. Le Christ siège sur un quatrième trône, il est co-régnant de la sainte Trinité. Le Fils de Dieu, qui naquit de la Vierge, n'est point une hypostase ».

Le diacre Fédor accusait Awakoum d'hérésie. Le vieil Onouphry, disciple d'Awakoum, formulait une semblable accusation contre le diacre Fédor. Les adeptes de l'un et de l'autre prirent parti pour leurs maîtres. Il y eut un schisme et, « en guise d'ardent amour, dans le cloître s'établirent la haine, le mensonge et les mauvaises pensées ».

Pour mettre fin à ces dissensions, on résolut de se réunir aux « Bancs-de-Mousse ». Le vieil Onouphry étant mort, son disciple, le père Hiérophé, fut appelé.

On se réunit chez la mère Golendoukha. Sa demeure se trouvait en dehors de l'enceinte du cloître, dans une clairière, au milieu de la forêt. Les Onouphriens refusèrent d'entamer les débats dans le cloître, par crainte d'une rixe qui pouvait mal tourner pour eux, leurs ennemis ayant la supériorité du nombre.

Tikhone assistait aux débats, mais le vieux Cornily n'en voulut rien entendre.

— Ce n'est pas le moment de bavarder, dit-il ; il faut brûler. La vérité nous sera révélée dans les flammes.

L'isba de Golendoukha était divisée en deux parties inégales : une petite cellule et une vaste chapelle. Les icones garnissaient les poutres des murs. Devant les icones, des lampes et des cierges. Aux chandeliers étaient suspendues des queues de coqs de bruyère, servant d'éteignoirs. Le long des murs, des banquettes chargées de livres à reliures de cuir ou de bois et à fermoirs de cuivre, des cahiers manuscrits. Les plus vieux traités des grands maîtres du désert étaient écrits sur écorce de bouleau.

Il faisait lourd et sombre, bien qu'il fût midi. Les volets des fenêtres où s'étiraient de troubles vessies de poissons étaient clos. Çà et là dardait un rayon qui faisait paraître rouge la lumière des lampes et des cierges. Cela sentait la cire, le cuir, la sueur et l'encens. La porte était restée ouverte; elle laissait voir la clairière ensoleillée et la forêt sombre.

Les vieux, en soutanes noires et petits bonnets coniques, se pressaient autour d'Hiérophé, debout

au milieu de la chapelle. Celui-ci avait un aspect pondéré; son visage était blanc comme de la pâte, ses yeux bleus louchaient légèrement vers les tempes. Ils étaient divers d'expression : l'un avait l'humilité du chrétien, l'autre l'orgueil du philosophe. Sa voix était captivante « comme un chant d'oiseau ». Il était habillé avec recherche : sa soutane était de drap fin, son bonnet de velours, sa croix pectorale ornée de rubis. Ses cheveux d'or et d'argent embaumaient l'huile de rose. Parmi les vieux indigents, moujiks de la forêt, il semblait un seigneur ou un évêque nikonien.

Le père Hiérophé était un homme instruit : « Il avait absorbé la sagesse des livres comme une éponge absorbe l'eau ». Mais ses ennemis affirmaient que sa sagesse ne venait point de Dieu. Il avait, disait-on, deux doctrines : l'une orthodoxe, qu'il proclamait hautement; l'autre, qu'il tenait secrète, était hérétique et il ne la révélait qu'aux élus, gens riches et puissants pour la plupart. Il corrompait les simples et les pauvres au moyen d'aumônes.

Depuis l'aube jusqu'à midi, la dispute s'acharna. Le père Hiérophé se dérobait toujours. Les vieux avaient beau le presser, ils ne lui arrachèrent aucun propos séditieux.

Enfin, dans l'ardeur de la dispute, le père Spiridon, disciple d'Hiérophé, petit homme noir au regard aigu, les tempes garnies de frisettes comme en ont les Juifs, bondit en avant et cria le plus fort qu'il put :

— La Trinité siège en rang, le Fils à droite, le Saint-Esprit à gauche du Père; sur trois trônes distincts se tiennent les trois tzars célestes, et le Christ a son trône spécial à part d'eux !

— Tu fais quatre de la Trinité ! crièrent les pères, effrayés.

— Et vous la voulez en un même tas, comme une seule hypostase ? Mensonge ! Elle n'est point une, mais trois, trois, trois ! hurlait Spiridon en agitant les mains comme s'il brandissait une hache. Il faut croire à la Trinité ; il faut diviser en trois ce qui est indivisible; et le Christ fait un quatrième !...

— Oh ! frère que la passion égare, suppliaient les pères, écoute ta conscience, connais Dieu, arrache de ton esprit la racine de l'hérésie, repens-toi ! Qui a pu te dire, ou bien où as-tu entendu que trois tzars célestes trônaient côte à côte ? Les anges et les archanges ne sauraient regarder le Seigneur, et tu en as vu trois !... Comment ta langue n'a-t-elle pas été consumée par cette parole ?...

Mais Spiridon vociférait de plus belle :

— Il y en a trois, trois, trois ! Je mourrai pour ma croyance. Le feu ne la chasserait pas de mon âme !

Voyant qu'on n'obtiendrait rien de Spiridon, les pères assiégèrent de nouveau Hiérophé.

— Dis-nous si tu crois en une Trinité indivisible ou bien en trois dieux séparés les uns des autres.

Le père Hiérophé se taisait et souriait dédaigneusement. Il était clair que, de la hauteur de sa science, il méprisait ces simples d'esprit, ces gueux.

Mais les pères devenaient de plus en plus furieux.

— Pourquoi te tais-tu ? Es-tu sourd ? Aspide !

— Pharaon endurci !

— Il n'a point voulu écouter les conseils des anciens, il méprise tout le monde, il renie la charité première !

— Émeutier et tentateur !

— Arrière ! cria enfin Hiérophé, qui reculait subrepticement vers la porte. Ne me serrez pas. Ce n'est point votre affaire, si je fais ou non mon salut ! Vivez comme vous l'entendez et laissez-nous tranquilles ! Nous n'avons rien de commun avec vous. Laissez-nous ! Je vous en prie !...

Le père Prov, tout blanc mais solide et rablé, brandissait sous le nez d'Hiérophé son bâton noueux.

— Hérétique insensé ! Tu en aurais, des coups de bâton, si tu la proclamais dans les villes, ta religion ! Il faut croire que tu sais quand tu peux parler et quand tu dois te taire...

— Que la paix soit avec vous, mes frères en Christ ! dit une voix calme, si peu semblable à toutes celles qui se croisaient dans l'air que tous l'entendirent.

C'était le père Missaïl, un ermite venu de loin, un grand saint, « jeune de corps, mais centenaire d'esprit ».

— Qu'est-ce qui se passe ici, mes pères ? N'est-ce point le diable qui vous excite les uns contre les autres ? Et personne ne cherche de fontaine d'eau vive qui puisse éteindre cette flamme satanique ; au contraire, chacun apporte de la poix et du bois mort pour l'ali-

menter. Eh ! mes pères, jamais je n'ai vu pareille haine, même parmi les Nikoniens ! S'ils apprennent ceci de nous, s'ils nous persécutent et nous mettent à mort, ils ne seront point coupables ; les souffrances qu'ils nous infligeraient ne seraient que le commencement des souffrances éternelles.

Tous se turent, pacifiés soudain.

Le père Missaïl s'agenouilla et salua en terre l'assemblée d'abord, ensuite le père Hiérophé.

— Pardonnez-moi, pères ! Pardonne-moi, Hiérophé, mon frère bien-aimé ! Grande est ta sagesse et flamboyant ton esprit. Aie pitié de nous, simples d'esprit, laisse de côté les lettres qui nous troublent, ne pense qu'à la charité !

Il se leva et voulut embrasser Hiérophé. Mais celui-ci ne le souffrit pas et se prosterna devant le père Missaïl.

— Pardonne-moi, père ! Que suis-je ? Une carcasse de chien. Et comment m'élèverai-je au-dessus de votre saint concile ? Tu dis que mon esprit flamboie ? Eh ! mon âme perçoit ma vanité ! Moi, homme, je suis semblable aux grenouilles des marais. Comme les pourceaux, j'emplis mon ventre de fèves. Si le Seigneur ne me venait en aide, mon âme descendrait aux enfers. C'est à peine si je sais écarter les passions qui m'assaillent ! Je ne suis qu'un pécheur. Que Dieu te récompense, Missaïl, pour m'avoir instruit.

Le père Missaïl sourit doucement et tendit les bras à nouveau pour étreindre Hiérophé. Mais celui-ci

s'était levé et le repoussait avec une telle expression de colère et d'orgueil, que tous frémirent.

— Que Dieu te récompense pour m'avoir instruit, continua-t-il d'une voix tremblante de fureur ; tu nous éclaires et tu nous diriges, nous autres pauvres insensés. Mais il serait bon, ami, que tu connusses la mesure de tes forces ! Tu voles très haut, mais c'est de haut que la chute est redoutable. Qui t'a élevé au rang de maître, qui t'a confié cette mission ? Aujourd'hui, chacun enseigne et nul n'écoute. Malheur à nous qui vivons dans un temps mauvais ! Tu n'es qu'un enfant et tu présumes beaucoup. Nous ne saurions, vraiment, t'écouter. Instruis ceux qui se contentent de toi ; mais éloigne-toi de nous, par grâce. Beaux maîtres, en vérité ! L'un vous menace avec son bâton, l'autre vous flatte avec sa charité. Mais à quoi sert une charité fondée sur les décombres de la vérité ? Satan aussi aime ses fidèles ! Nous autres, nous savons aimer le Christ et haïr ses ennemis ! Que Dieu m'envoie la mort plutôt que l'union avec les impies ! Je suis pur et je secoue de mes pieds la poussière de ce lieu, car il est dit : « Mieux vaut un seul juste que des légions d'impies ! »

Et, profitant du trouble universel, le père Hiérophé, protégé par quelques acolytes, sortit prestement.

Le père Missaïl s'écarta un peu et se mit à réciter une prière, toujours la même :

— Le malheur approche, le malheur approche ! Protège-nous, très pure Mère !...

Les vieux criaient, avec une reprise de fureur :

— Ce Spiridon !... Ce qu'il dit : le Fils, à droite du Père, siège sur un trône !... Alors, c'est bien ainsi : qu'il l'y laisse ! Non, il le fait dégringoler de son trône et le met aux pieds du Père !...

— Maudit, maudit, maudit ! Anathème ! Si un ange venait révéler ce qui n'est point dans les écritures, qu'il soit anathème !

— Nous sommes des ignorants ; nous ne comprenons rien aux écritures ! Comment causer avec nous, gueux malpropres que nous sommes ?...

— Dieu t'a confiné dans ton erreur ! Que tu périsses, maudit !...

Tous parlaient à la fois et personne n'écoutait.

Maintenant, tout était devenu matière à discussion ; on était prêt à s'entr'égorger pour des riens, pour des lettres, des virgules et des points dans les vieux livres.

— Une petite négligence crée une grande hérésie !

— Nous mourrons pour une lettre !

— Apprends ce qui est dans les vieux livres et répète sans cesse la prière du Seigneur, tout est là.

D'aucuns juraient :

— Satan s'est glissé sous ta peau !

— Moine misérable, tu vendrais ton âme pour une bouteille d'eau-de-vie !

Ce concile de paysans dans les forêts de Vetlouga ressemblait, sous maints rapports, à cette assemblée des églises qui avait eu lieu à la cour de Byzance quatorze siècles plus tôt, sous Julien l'Apostat.

Tikhone regardait et écoutait. Il lui semblait que ce n'étaient point là des hommes qui parlaient de Dieu, mais des bêtes qui cherchaient à s'entre-dévorer. La paix de sa retraite chérie était troublée à jamais.

Des cris se firent entendre sous les fenêtres de l'isba. Les mères Golendoukha, Méropia et Ouléïa la vieille se penchèrent à la fenêtre et aperçurent une foule qui arrivait du cloître. On se souvint alors que pendant une dispute religieuse à Kerjénetz, des laïques étaient venus, armés de fusils, de fourches et de haches, et qu'ils avaient assailli les moines.

Redoutant qu'une telle chose ne se produisît encore, les mères se précipitèrent vers la porte, qu'elles fermèrent avec de forts verrous de chêne. La foule était déjà toute proche et criait :

— Ouvrez ! Ouvrez !

On criait aussi d'autres paroles, mais la mère Golendoukha, qui avait assumé le commandement, était un peu sourde et ne put comprendre. Les autres mères, affolées, couraient de part et d'autre et poussaient des cris de poules effarées. Le tumulte était augmenté encore par le bruit de dispute qui ne discontinuait pas parmi les moines.

Le père Spiridon déclara que le Christ était entré dans la Vierge par l'oreille et qu'il était incontestablement sorti entre les côtes.

Le père Trifily lui cracha au visage. Alors, le père Spiridon saisit le père Trifily par la barbe et lui arracha son bonnet. Il s'apprêtait à lui asséner sur sa calvitie un coup de croix pectorale; mais le père Prov

joua du bâton et fit tomber la croix que tenait Spiridon. Un solide Onouphrien, Arkhipka, se rua sur le père Prov et le frappa si violemment sur la tempe que le vieillard tomba sans connaissance. Une bataille commença. Les vieux semblaient en proie aux démons. Dans l'atmosphère lourde, à peine éclairée de veilleuses et de minces rayons d'or, tournoyaient d'effrayants visages, des poings crispés, des rosaires de cuir avec lesquels on frappait aux yeux un adversaire, des livres en lambeaux, des chandeliers de plomb, des cierges allumés, servant d'armes eux aussi. Le tout accompagné de rugissements, de jurons, de cris sauvages.

Du dehors, on frappait toujours à la porte :

— Ouvrez ! Ouvrez !

L'isba chancelait sous les coups : on faisait sauter la porte avec une hache.

La mère Ouléïa, pâle, tremblotante, s'affaissa sur le plancher et poussa de tels cris accompagnés de hoquets qu'elle effraya tout le monde.

Un volet éclata, et la tête du père Mine, charron du cloître, apparut. Les yeux lui sortaient de la tête ; il vociférait :

— Les soldats ! Pourquoi diable vous enfermez-vous ? Sortez vite !...

Il y eut un silence. Ceux qui avaient les poings levés ou les doigts enfoncés dans la chevelure d'un adversaire demeurèrent pétrifiés, semblables à des statues.

Seul le père Missaïl pleurait et murmurait sa prière :

— Le malheur est arrivé ! Le malheur est arrivé ! Protège-nous, Mère très pure !...

Enfin on se jeta vers la porte, on l'ouvrit et l'on courut dehors.

Dans la clairière on apprit de la foule l'épouvantable nouvelle : les soldats, avec popes, clercs et juges, s'étaient introduits dans la forêt ; le cloître de Morochkine, sur la rivière Oungea, était déjà démoli ; demain, ce serait peut-être le tour des « Bancs-de-mousses ».

III

Tikhone aperçut le vieux Cornily, entouré d'ermites, de paysans, de femmes et d'enfants ; ceux-ci venaient du village voisin.

— Que les fidèles ne perdent pas de temps, prêchait le vieux, qu'ils se jettent dans les flammes sans hésitation ! Souffrons pour glorifier Dieu ! Bondissons dans les flammes ! Tiens, Satan, voici mon corps ; quant à mon âme, tu n'y atteindras point ! Maintenant nous recevons de nos persécuteurs des flammes et du bois, de la terre et des massues, des coutelas et des potences ; là-haut, nous aurons le chant des anges, la glorification et la joie incessantes. Lorsque nos cadavres seront vivifiés par l'Esprit Saint, nous sortirons de terre comme un enfant sort du ventre de sa mère. Les pro-

phètes et les saints triompheront des épreuves, leur théorie traversera la rivière de feu, nous seuls serons libres : nous aurons fait nos preuves en nous brûlant ici-bas. Nous nous allumerons comme des lampes sacrées pour glorifier Dieu. Nous nous ferons cuire comme des pains pour sanctifier la Trinité. Mourons par amour du Fils de Dieu ! Plus merveilleuse que le soleil est la mort rouge !...

— Brûlons ! brûlons !... Ne nous laissons pas prendre par l'Antéchrist.

Les femmes et les enfants criaient plus fort que les hommes.

— Courons, courons aux flammes ! Brûlons ! Sauvons-nous des persécuteurs !

— Aujourd'hui les cloîtres brûlent, continuait le vieux ; demain, ce seront les villages, les bourgs et les villes. Je voudrais prendre une torche et mettre le feu à Nijni ; je me réjouirais en le voyant brûler de fond en comble ! La Russie entière brûlera, un jour !

Ses yeux étaient pleins d'étranges lueurs ; il semblaient refléter l'incendie qui embraserait le monde !

Lorsqu'il se tut, la foule se dispersa dans la clairière, sous la futaie.

Tikhone erra longtemps parmi les groupes ; il écoutait ce qu'on disait. Il croyait devenir fou.

Un moujik disait à un autre :

— Le royaume de Dieu vient à nous de lui-même, et tu hésites encore : tu as de petits enfants, une jeune femme, tu les aimes !... Mais de quoi jouis-tu auprès d'eux ? Tout ton avoir, c'est un sac et une mar-

mite... Ta femme elle-même ne souhaite que le bûcher. Tu es moins intelligent qu'elle. Mettons qu'un jour tu maries tes enfants et que ta femme et toi soyez heureux. Après ? La mort quand même ! Que tu brûles, vif ou non, tu mourras un jour !

Un moine sermonnait un autre moine :

— L'expiation de nos péchés prend trop de temps : les jeûnes et les prières n'en finissent pas ! Tandis que, dans les flammes, l'expiation est rapide ; ni travaux ni jeûnes : on entre d'emblée au paradis, le feu purifie tout.

Un vieillard pressait un autre vieillard :

— Assez vivre, mon ami ! Ce ne fut pas bien doux, à tout prendre. Il est temps d'aller dans l'autre monde, d'y entrer quand même, en martyrs...

Les jeunes garçons jouaient avec les fillettes :

— Allons au feu. Dans l'autre monde, nous aurons des chemises d'or, des bottes rouges, des noix, du miel, des pommes en quantité...

— Il est bon que les enfants périssent par le feu, disaient les anciens ; ils ne connaîtront jamais le péché, le mariage, les naissances. Leur pureté sera immaculée !

On parlait des anciens autodafés magnifiques.

Dans le cloître de Paléosrov, où brûlèrent avec le vieil Ignace deux mille sept cents hommes, il se passa une chose prodigieuse Lorsque l'église prit feu, de la coupole entourée de fumée s'éleva le vieil Ignace, une croix à la main ; d'autres vieux et une multitude d'êtres vêtus de blanc le suivaient. Ils s'a-

cheminaient tous, glorieux et clairs, vers la porte du paradis et ils y disparurent.

A Poudojsk, où brûlèrent dix-neuf cent vingt personnes, les sentinelles aperçurent dans la nuit une colonne qui descendait du ciel vers les décombres. Elle rayonnait comme un arc-en-ciel. Trois hommes lumineux en sortirent et firent, par trois fois, le tour des décombres ; l'un bénissait le lieu avec une croix, l'autre y jetait de l'eau bénite, le troisième l'encensait. Et tous les trois psalmodiaient doucement. Ensuite, ils rentrèrent dans la colonne et disparurent avec elle dans le ciel. La veille des grandes fêtes, beaucoup de croyants voyaient s'allumer des cierges sur le lieu de l'incendie et entendaient d'ineffables chants.

Un paysan du Pomorié eut une vision étrange. Il gisait sans connaissance, lorsqu'il aperçut tout à coup une roue de feu qui tournait. Sur la roue, des hommes qu'on torturait criaient : « C'est en ce lieu que des hommes ont refusé de se brûler vifs, qu'ils ont vécu dans le péché et dans l'obéissance à l'Antéchrist. Lève-toi et proclame sur toute la terre que tous doivent brûler. » Une goutte tomba de la roue sur la lèvre du paysan. Il se réveilla et s'aperçut que sa lèvre était pourrie. Alors, il alla dire aux hommes : « Il est bon de vous brûler vifs ; voici, sur ma lèvre, le stigmate qu'y ont mis les morts qui refusèrent de brûler. »

Kilikéïa la possédée, assise dans l'herbe, chantait la femme d'Alléluïa.

Lorsque les Juifs envoyés par Hérode cherchèrent à

tuer l'enfant Jésus, la femme d'Alléluïa le déroba et jeta aux flammes son propre fils.

> Alors, ainsi parla le Christ, tzar céleste :
> « Gloire à toi, femme miséricordieuse d'Alleluïa.
> Va dire ma volonté à tous mes croyants :
> Qu'ils se jettent au feu par amour de moi,
> Qu'ils y jettent aussi les enfants innocents ! »

Par-ci par-là, s'élevèrent des voix contre l'autodafé.

— Mes pères, implorait Missaïl, il faut servir Dieu avec zèle, mais il convient de connaître la mesure ! Le martyre volontaire est désagréable à Dieu. La volonté du Christ est claire : que ceux qui le peuvent sauvent leur vie ; que ceux qui sont pris souffrent. On ne doit pas rechercher la mort. Reposez-vous de vos terreurs, pauvres enfants.

Le fougueux père Trifily était du même avis que le doux père Missaïl.

— Nous ne sommes point du bois qu'il faille brûler ! Allez-vous donc vous entasser comme des pourceaux dans une étable et y mettre le feu ?

Le père Hiérophé haussait dédaigneusement les épaules.

La mère Golendoukha, qui avait une fois déjà pris part à un autodafé, mais qu'on avait sauvée à temps, terrifiait tout le monde par ses récits : les corps se tordaient dans les flammes, les pieds touchaient les têtes en se recroquevillant, le sang bouillait et écumait comme de l'eau dans une marmite. Après l'autodafé, les corps gisaient gonflés démesurément; ils exhalaient une odeur de viande rôtie. Certains demeu-

raient intacts ; mais, pour peu qu'on y touchât, ils se démembraient ; des chiens rôdaient, les narines noires de fumée, et dévoraient ces viandes rôties. Une puanteur horrible se répandait pendant plusieurs jours autour des cadavres : les passants se bouchaient le nez. Une fois, pendant l'autodafé, on avait vu deux diables noirs, semblables à des Éthiopiens, ayant des ailes de chauves-souris ; ils se réjouissaient, applaudissaient et criaient : « Ils sont à nous ! à nous ! » Et, durant plusieurs années, on entendit chaque nuit des voix qui gémissaient : « Ah ! nous sommes perdus, perdus ! »

Finalement, les ennemis des autodafés entourèrent le vieux Cornily.

— Pourquoi toi-même n'as-tu pas brûlé ? S'il est sage de brûler, les maîtres doivent en donner l'exemple ! Mais non, ils poussent les malheureux novices, tandis qu'eux-mêmes restent sains et saufs. Vous tous, les prédicateurs d'autodafés, vous êtes ainsi ! Ravisez-vous : vous en avez assez brûlé, d'hommes ; ménagez ceux qui restent !

Alors, sur un signe du vieux, Kiroukha, un fanatique de l'autodafé, se mit en avant. Il brandissait une hache et criait d'une voix tonnante :

— Que celui qui refuse de brûler s'avance, armé d'une hache ; qu'il se batte contre moi… S'il me tue, c'est que Dieu condamne l'autodafé ; s'il est tué, l'autodafé est agréable à Dieu.

Personne n'accepta le défi. Kiroukha avait eu le dernier mot.

Le vieux Cornily cria :

— Que ceux qui veulent brûler se mettent à droite, et que ceux qui ne veulent pas se mettent à gauche !

La foule se divisa. Une partie entoura le vieux, l'autre s'écarta de lui. Les partisans de l'autodafé étaient au nombre de quatre-vingts environ ; les autres, une centaine.

Le vieux éleva sa croix pectorale et, les yeux au ciel, dit solennellement :

— Pour toi, Seigneur, pour la pureté de ta foi, pour l'amour de ton Fils, nous mourons. Nous ne nous épargnons pas ; nous remettons nos âmes entre tes mains. Afin de ne point souiller notre premier baptême, nous acceptons un second baptême de feu. Nous brûlerons par haine de l'Antéchrist !

— Brûlons ! brûlons ! Allume !... hurla la foule.

Tikhone se dit que, s'il restait encore auprès de cette foule en délire, il perdrait l'esprit.

Il se sauva dans la forêt ; il courut jusqu'à ce qu'il n'entendît plus les cris. Un étroit sentier le conduisit à une prairie couverte de hautes herbes et entourée de grands pins somnolents. C'est ici que naguère il avait imploré la « terre humide, mère féconde ».

Sur les cimes sombres, le soleil descendait. Des nuages dorés flottaient. Le bois frais embaumait. La paix était profonde.

Il se jeta dans l'herbe, s'y enfouit ; il baisait la terre, l'implorait, comme s'il savait que la terre seule pouvait le sauver de la mort rouge :

Merveilleuse tzarine, Mère de Dieu,
Terre, terre, mère féconde !...

Tout à coup, il sentit qu'une main se posait sur son épaule. Il se retourna et aperçut Sophia.

Elle s'inclinait sur lui et le regardait fixement, en silence.

Il se taisait aussi et la regardait d'en bas. Le visage de la jeune fille se profilait nettement sur l'azur doré du ciel : telle une image de sainte sur fond d'or. Un châle noir cachait ses cheveux. Blanc et mat, les lèvres rouges et fraîches comme une fleur entr'éclose, le regard enfantin et insondable, ce visage était si beau que Tikhone haleta, effrayé presque.

— Te voici, frère!... dit enfin Sophia. Et le vieux qui te cherche partout, qui ne peut comprendre où tu as disparu!... Lève-toi vite; allons!

Elle était joyeuse, surexcitée, rayonnante.

— Non, Sophia, répondit-il avec fermeté. Je n'irai plus par là. J'en ai assez!... J'ai vu et entendu tout ce qu'il fallait. Je quitte le cloître.

— Tu ne brûleras point?

— Non.

— Tu partiras sans moi?

Il la regarda, suppliant.

— Sophiouchka, ma colombe, n'obéis pas à ces fous! Il ne faut pas brûler, Dieu ne le veut pas. Ce serait un grand péché, une tentation satanique. Partons ensemble, ma chérie!

Elle se pencha sur lui, souriant avec tendresse et malice; elle approcha de lui son visage. Il respira l'haleine chaude de la jeune fille.

— Tu ne t'en iras point! murmura-t-elle passionnément. Je ne le souffrirai pas, mon chéri!

Elle lui prit la tête entre les mains et l'embrassa sur les lèvres.

— Que fais-tu là, ma sœur? On pourrait nous surprendre.

— Qu'on nous surprenne! Tout est permis maintenant, tout sera purifié par le feu. Dis seulement que tu veux brûler... Tu le veux? suppliait-elle tout bas, en l'étreignant toujours plus fort.

Il n'avait plus ni pensée, ni force, ni volonté. Il soupira :

— Je veux bien!...

Sur les cimes sombres, le dernier rayon du soleil s'éteignit et les nuages d'or devinrent de cendre. Un vent frais et embaumé souffla. La forêt était bienveillante, l'herbe haute et douce.

Mais Tikhone pensa que la forêt, l'herbe, la terre, l'air et le ciel brûleraient dans l'incendie final qui devait détruire l'univers. Il n'avait plus aucune crainte, il estimait que la mort rouge était plus merveilleuse que l'éclat du soleil.

IV

Le cloître fut abandonné. Les moines le délaissèrent comme les fourmis délaissent une fourmilière saccagée.

Les partisans de l'autodafé se réunirent dans une chapelle, sur une colline, afin d'être vite avertis de l'approche des soldats.

La chapelle était ancienne ; les murs en étaient de poutres très sèches. Son architecture empêchait qu'on pût se sauver pendant l'autodafé : les fenêtres n'étaient que d'étroites fentes, les portes si peu spacieuses qu'un homme avait peine à y passer. Le perron et l'escalier furent démolis. On fixa, à l'intérieur des portes, de forts verrous. On cloua sur les fenêtres d'épaisses planches. Ensuite on prépara les matières vite inflammables : de l'étoupe, de la paille, de la poix, de l'écorce ; on frotta de goudron les murs ; on mit, dans des rigoles qui entouraient l'édifice, de la poudre à fusil ; une provision en fut réservée afin d'être répandue à terre au dernier moment. Deux sentinelles, qu'on relayait à intervalles fixes, guettaient sur le toit jour et nuit.

On travaillait avec allégresse, comme aux préparatifs d'une fête. Les enfants secondaient les parents. La joie ressemblait à de l'ivresse. Le plus joyeux de tous, c'était Petka Jisla. Il travaillait pour cinq. Sa main desséchée, marquée au sceau de la Bête, guérissait ; il commençait à s'en servir.

Le vieux Cornily se démenait, courait dans la chapelle comme une araignée sur sa toile. Ses yeux, si clairs qu'ils devaient luire dans l'obscurité comme ceux des chats, avaient un regard tendre et lourd en même temps, d'un charme étrange : on lui obéissait passivement.

— Eh ! mes amis, travaillons bien ! criait-il gaiement à ceux qui voulaient mourir avec lui. Moi, le vieux cheval, et vous les poulains, nous galoperons vers le ciel, tel Élie dans son char de feu.

Seul Ivanouchka l'Imbécile chantait son éternelle chanson :

Un cercueil de bois de chêne
Est construit exprès pour moi.
J'y serai étendu
Jusqu'au jugement dernier.

A ceux qui désiraient se confesser, le vieux disait :

— Eh ! quoi, mes enfants ! Qu'avez-vous besoin de vous repentir ? Vous êtes à présent des anges, plus que des anges même. Vous êtes « des dieux », comme dit David. Vous avez vaincu la force infernale. Le péché n'a plus de prise sur vous. Vous ne sauriez succomber à la tentation. Si l'un de vous assassinait son père ou forniquait avec sa mère, il serait quand même un saint et un juste. Le feu purifie tout !

Le vieux ordonna à Tikhone de faire à haute voix la lecture d'un passage de l'*Apocalypse* qu'on ne lisait jamais aux offices.

« Et je vis un ciel nouveau et une terre nouvelle. Le premier ciel et la première terre avaient disparu. Celui qui était sur le trône dit : « Voici la nouvelle » création ». Et il me dit : « Inscris ceci, car mes » paroles sont vraies et dignes de foi ». Il me dit encore : « C'est révolu ! »

Tikhone, avec plus d'intensité que jamais, pres-

sentait la fin de toutes choses. Il lui semblait que les murs qui l'entouraient l'isolaient de l'univers vivant comme les parois d'une barque. Là-bas, sur la rive, le temps suivait son cours ; ici, il était stationnaire, tout s'était déjà accompli...

— Je vois, je vois, je vois !... cria Kilikéïa, interrompant la lecture.

Elle était toute pâle ; elle avait le visage crispé, les yeux grands ouverts et fixes.

— Que vois-tu, ma mère? interrogea le vieux.

— Je vois une grande ville, la sainte Jérusalem ; elle descend des cieux comme une gemme, un cristal de jaspe et d'émeraude, un saphir, une topaze. Ses douze portes sont douze perles. Ses bases sont d'or pur, clair comme le verre. Il n'y a point de soleil : c'est la gloire de Dieu qui éclaire tout. J'ai peur, j'ai peur ! Je vois Son visage, plus lumineux que le soleil. Le voici, Le voici !... Il vient à nous !

Ceux qui écoutaient croyaient voir comme elle.

La nuit, on alluma des cierges et l'on chanta des psaumes.

Sophia, qui se tenait à côté de Tikhone, lui prit la main. Il sentit qu'elle tremblait ; il vit son sourire de joie pudique : c'est ainsi qu'une jeune fiancée sourit à son époux. L'âme de Tikhone fut inondée de joie. Il crut que la mort rouge était agréable à Dieu : « Car celui qui désire sauver son âme la perd ; et celui qui, par amour de Moi et de l'Évangile, sacrifie son âme sera sauvé. »

On pensait que les soldats approcheraient dans la

nuit. Ils ne vinrent point. Le matin, on était las comme après une orgie.

Le vieux surveillait tout le monde. A ceux qui semblaient découragés ou craintifs il donnait des boulettes odorantes qui les plongeaient dans une espèce d'extase furieuse. Alors les plus faibles cessaient de redouter le feu et l'appelaient comme un bonheur suprême.

Pour se donner du cœur, on parlait d'un supplice volontaire, la faim, bien plus terrible encore que le feu.

Ceux qui voulaient mourir ainsi pénétraient par une ouverture du toit dans une isba vide, sans portes, ni fenêtres, garnie seulement de bancs. Afin qu'ils n'attentassent point à leurs jours, on leur enlevait leurs vêtements, leur ceinture et leur croix. L'ouverture du toit était ensuite fermée. Autour de l'isba on postait des sentinelles armées de bâtons. Les suppliciés volontaires vivaient de trois à six jours. Ils pleuraient et suppliaient qu'on leur donnât du pain. Ils dévoraient leur propre chair et maudissaient Dieu.

Un jour, vingt fanatiques enfermés ainsi dans une grange firent sauter une planche et sortirent en rampant. Les sentinelles les frappèrent sur la tête avec leurs bâtons et en tuèrent deux. Puis elles refermèrent l'issue et allèrent demander au plus ancien moine ce qu'il fallait faire. Celui-ci ordonna de mettre le feu à la grange après l'avoir entourée de paille.

— La mort rouge est préférable à toutes. Elle est si rapide qu'on ne la sent pas! disaient les conteurs.

La petite Akoulka, âgée de sept ans, avait écouté attentivement. Tout à coup elle se prit à trembler, se réfugia auprès de sa mère et cria d'une voix perçante :

— Mère, mère, allons-nous-en! Je ne veux pas brûler!

Sa mère cherchait en vain à la calmer; l'enfant criait toujours plus fort :

— Je ne veux pas brûler!

Il y avait une telle terreur animale dans ce cri que tous frémirent comme s'ils comprenaient enfin l'horreur de ce qu'ils accomplissaient.

On caressa la petite, on la menaça, on la battit; mais elle ne discontinuait pas de crier; enfin, violette, suffoquée, elle tomba à terre, en proie à des convulsions.

Le vieux Cornily, courbé sur elle, la bénissait, la frappait avec son rosaire, disait des prières d'exorcisme.

— Va-t'en, va-t'en d'ici, maudit!

Rien ne faisait. Alors, il prit l'enfant dans ses bras et, lui ayant desserré les mâchoires, il lui introduisit dans la bouche une des boulettes de pâte. Ensuite, il se mit à caresser doucement les cheveux de la petite, à lui parler tout bas. Elle s'apaisait peu à peu, semblait dormir ; mais ses yeux étaient grands ouverts et leurs pupilles se dilataient étrangement. Tikhone écouta les paroles chuchotées du vieux : il parlait du royaume des cieux, de fruits splendides.

— Y aura-t-il aussi de la framboise par là? demanda la petite.

— Oui, chérie, oui! De la framboise prodigieuse. Chaque fruit a la grosseur d'une pomme. C'est doux et cela embaume...

Akoulka souriait. La framboise céleste lui mettait l'eau à la bouche. Le vieux continuait à la caresser et à la bercer avec la tendresse qu'aurait une mère. Mais Tikhone lisait dans ses yeux clairs quelque chose de fou, d'avide et d'effrayant :

« On dirait une araignée qui suce une mouche!... » pensa-t-il.

La seconde nuit vint, et les soldats ne se montraient pas encore.

Une vieille réussit à s'évader. Lorsque tous furent endormis, même les sentinelles, elle grimpa sur le toit, voulut descendre à l'aide de châles attachés bout à bout, mais lâcha prise et tomba. Longtemps elle gémit sous les fenêtres de l'isba. Enfin, elle se tut. Peut-être avait-elle rampé vers la forêt; des passants l'avaient peut-être emportée...

On était à l'étroit dans la chapelle. On dormait sur le plancher, les hommes à droite, les femmes à gauche. Au milieu de la nuit, des ombres, des démons sans doute, s'agitèrent dans l'obscurité, passant avec mille précautions, de droite à gauche et de gauche à droite.

Tikhone prêta l'oreille. Au loin, un rossignol chantait. Dans ce chant il y avait le clair de lune, la fraîcheur de la rosée, l'odeur des forêts, la liberté, la volupté, le bonheur de vivre. Et, en réponse, venaient

de la chapelle d'étranges chuchotements, des murmures, des soupirs qui ressemblaient à des râles d'amour. Le malin était puissant : la mort prochaine n'éteignait point les passions humaines, mais les exaspérait au contraire.

Le vieux ne dormait pas. Il priait et ne voyait ni n'entendait ce qui se faisait autour de lui. Ou bien, s'il le voyait, il pardonnait à « ses pauvres enfants ».

« Dieu seul est sans péché, l'homme est faible, il tombe comme une poussière, mais il se relève comme un ange. Ce n'est point une souillure que d'aimer une fille ou une veuve ; mais c'est une souillure d'être dans l'erreur au sujet de la foi. Le péché charnel n'a pas d'importance, le tout est d'éviter l'hérésie. »

Tikhone se rappela une anecdote. Deux vieillards avaient, une fois, emmené une jeune fille dans la forêt, au loin; et là ils lui dirent : « Accomplis avec nous, sœur, l'amour du Christ. — Quelle espèce d'amour est-ce? et que dois-je faire? demanda-t-elle. — L'union des corps est l'amour en Christ », dirent-ils. La jeune fille pleura : « Songez à Dieu ! » supplia-t-elle. Mais les vieillards répliquèrent que le feu purifie tout. Même ils la menacèrent, si elle ne cédait point, de la damnation éternelle.

Tout à coup, Tikhone sentit que quelqu'un l'étreignait et se serrait contre lui. C'était Sophia. Il eut peur, mais il se dit : « Le feu purifie tout ». Il devina, à travers la petite robe noire, la chaleur fraîche du jeune corps ; il posa ses lèvres avides sur les lèvres de la nonne.

Les caresses de ces deux enfants, dans la sombre chapelle, ce cercueil commun, furent aussi innocentes que celles de Daphnis et de Chloé dans l'île ensoleillée de Lesbos.

Cependant Ivanouchka l'Imbécile, assis à cropetons dans un coin, un cierge à la main, se balançait d'une façon rythmique. Il attendait le cri du coq et chantait :

Cercueils, cercueils de chêne,
Vous êtes nos demeures à tous.

Le rossignol chantait aussi la liberté, la volupté, tout le bonheur de vivre. Il semblait narguer tendrement le chant mortuaire d'Ivanouchka l'Imbécile.

Tikhone évoqua la nuit pâle, les gens du radeau sur la Néva, la languissante et douce musique qui venait du Jardin d'Été, baisers et soupirs amoureux du royaume de Vénus.

Abandonne, Cupidon, tes flèches ;
Déjà nous sommes tous atteints,
Mais doucement blessés
D'une flèche d'amour,
Flèche d'or,
Nous sommes tes esclaves.

A l'aube, Miney, vieillard de quatre-vingts ans, voulut s'échapper. Kiroukha l'attrapa. Ils se battirent. Miney faillit tuer Kiroukha d'un coup de hache. On garrotta le vieux et on le mit dans un réduit. Il criait, injuriait Cornily de son mieux.

Lorsque Tikhone voulut voir si les soldats approchaient, il n'aperçut que la clairière ensoleillée, les pins bienveillants et lourds, un arc-en-ciel dans la rosée. Le bois semblait si frais, le soleil levant si pur, le ciel bleu si doux que, de nouveau, tout ce qui se passait dans la chapelle lui fut odieux, comme un délire de fous.

Le long jour d'été parut sans fin ; l'ennui de l'attente devenait insupportable.

On était menacé de famine. L'eau et le pain étaient presque épuisés. On n'avait qu'un sac de biscuits de seigle et deux paniers de pains bénits. Le vin, au contraire, abondait. On le buvait avec avidité. Un homme entonna soudain une chanson grivoise. Cela fut plus lugubre qu'un hurlement de douleur.

Des murmures se faisaient entendre. On chuchotait dans les coins, on lançait des regards mauvais au vieux. Peut-être les soldats ne viendraient-ils pas ? Serait-on condamné à mourir de faim ? D'aucuns exigeaient qu'on ouvrît la porte et qu'on envoyât chercher du pain. On lisait dans leurs yeux le projet de fuir. D'autres voulaient brûler tout de suite, sans attendre l'arrivée des soldats. D'autres priaient comme ils auraient blasphémé. D'autres encore, après avoir mangé des boulettes que le vieux distribuait toujours plus généreusement, riaient et pleuraient. Un jeune garçon, pris de fureur, s'empara d'un cierge qui brûlait devant une icone et voulut mettre le feu à l'étoupe. On eut peine à arrêter l'incendie.

Sophia, assise à côté de Tikhone qui, affaibli par

la faim et l'insomnie, s'était étendu sur le plancher, chantait la chanson des Khlisti sur la tristesse de l'âme humaine, égarée dans la vie comme dans un bois.

La chanson se terminait par un sanglot :

Très sainte Mère de Dieu,
Implore ton Fils pour nous.
Il y a sur la terre beaucoup de pécheurs,
Sur la terre humide, notre mère,
Notre nourrice souveraine.

Personne ne les épiait. Sophia posa sa tête sur l'épaule de Tikhone; et, la joue contre sa joue à lui, elle pleura.

— J'ai pitié de toi, Tikhone, mon petit, lui murmurait-elle. Je t'ai poussé à ta perte, moi, mauvaise!... Veux-tu fuir? J'aurai une corde. Ou bien je supplierai le vieux : il y a une issue souterraine, il te fera sortir...

Tikhone, épuisé, se taisait et lui souriait comme un enfant qui s'endort.

Il était presque en délire. Ses pensées flottaient. Tantôt, il songeait à des définitions mathématiques et s'enchantait de leur harmonie sévère, de leur transparence et de leur symétrie. Gluck avait raison de comparer les mathématiques à la musique. Il se rappelait la discussion qu'avait eue Gluck avec Iakov Brus au sujet des *Commentaires de Newton sur l'Apocalypse*. Il croyait entendre le ricanement de Brus qui disait : « Au moment même où Newton

écrivait ses *Commentaires*, à l'autre bout du monde, ici, en Moscovie, des sauvages fanatiques qu'on appelle raskolniks faisaient aussi des commentaires sur l'*Apocalypse* et tiraient des conclusions presque identiques à celles de Newton. Les raskolniks attendent d'un jour à l'autre la fin du monde ; quelques-uns d'entre eux se couchent dans des cercueils et chantent des prières funèbres ; d'autres se font brûler vifs. La rencontre des imaginations les plus ignorantes de l'Orient avec les hypothèses les plus scientifiques de l'Occident est une chose extraordinaire et pourrait, à la rigueur, faire croire que la fin du monde approche et que nous irons bientôt au diable, tous tant que nous sommes ! » La prophétie de Newton, répétée par Gluck, se revêtait d'une signification nouvelle et terrible : « *Hypotheses non fingo !* Je ne fais point d'hypothèses ! Telle une phalène qui vole au feu, une comète se précipitera vers le soleil. De cette fusion, la chaleur du soleil augmentera au point de consumer la terre. Il est dit dans les Écritures : « Les cieux s'écrouleront avec fracas, les éléments embrasés tomberont, la terre et toutes ses œuvres brûleront. » Alors s'accompliront les deux prophéties, celle de l'homme de science, qui savait, et celle des ignorants, qui avaient la foi. » Tikhone évoquait aussi le vieil in-octavo 461 de la bibliothèque de Brus ; il était tout rongé par les souris et portait une inscription maladroite en langue russe : « LIONARDO DAVINCI, *Traité de la peinture en allemand* » ; un portrait de Léonard, semblable à Prométhée ou à Simon le Magi-

cien, avait été glissé dans le livre. Et, à côté de Léonard de Vinci, Tikhone croyait voir une autre figure, celle d'un géant habillé en matelot hollandais, figure que jadis, sur la place Troïtzky, près du café des *Quatre-Frégates*, il avait crue haïssable et que tout à coup il se mettait à chérir. Pierre ressemblait à Vinci, tout en différant de lui : Vinci était la contemplation méditative, Pierre l'action raisonnée. Ces deux hommes, telles des cimes neigeuses, envoyaient à Tikhone épuisé par la chaleur et l'emprisonnement un souffle délicieux et glacial. « O physique, sauve-moi de la métaphysique ! » répéta-t-il avec Gluck et Newton. En Vinci, comme en Pierre, était le remède contre la mort rouge, l'hommage rendu à la « Terre, mère féconde ».

Puis, tout se mêla et Tikhone s'endormit. Il rêva qu'il volait au-dessus d'une ville fabuleuse qui était peut-être Kitège ou la nouvelle Jérusalem, ou bien Stockholm, clair comme le verre. Une musique, qui était en même temps la mathématique, chantait dans cette ville lumineuse.

Il se réveilla. Autour de lui, des gens couraient, joyeux et affairés.

— Les soldats, on voit les soldats !

Tikhone aperçut, au loin, sur la lisière du bois, groupés autour d'un feu, des hommes à tricornes, en kaftans verts à parements rouges et boutons de cuivre.

Dans la chapelle, un cri vibra :

— Allumez, mes enfants, Dieu est avec nous !

V

Le capitaine Pyrsky avait reçu de l'évêque de Nijni-Novgorod l'instruction suivante :

« Il importe d'approcher en secret du repaire des raskolniks, afin qu'ils n'y mettent pas le feu. S'ils s'enferment dans leur cloître ou dans une chapelle, les soldats devront se porter à l'entour en ordre serré et les surveiller nuit et jour. Il faut à tout prix empêcher un incendie et obtenir par la persuasion et les promesses d'impunité qu'ils se rendent. Et, lorsqu'ils se seront rendus, il faut dresser la liste de leurs noms, ensuite leur mettre aux pieds des chaînes, afin de leur rendre la fuite impossible. Alors, on les enverra, avec tout leur avoir et sous bonne escorte, à Nijni. Mais si, après maintes tentatives de persuasion, ils refusent de se rendre et restent enfermés, il faut s'emparer d'eux par la famine ou la force, en évitant de verser le sang. Enfin, s'ils mettent le feu à leur repaire de brigands ou bien à leur chapelle, il faut éteindre l'incendie avec de l'eau, faire sauter les portes et les fenêtres avec des haches et retirer vivants les raskolniks. »

Le capitaine Pyrsky, brave militaire blessé sous Poltava, estimait que la destruction des cloîtres était « une sordide invention de l'armée des popes » ; il aurait préféré affronter le feu le mieux nourri des Suédois plutôt que de s'occuper des raskolniks. Ils se

faisaient brûler vifs et c'était toujours sur lui, Pyrsky, que retombait la responsabilité ! « Il faut recommander au capitaine plus d'habileté car il est clair que les raskolniks se sont fait brûler par crainte de lui. » Pyrsky expliquait que ce n'était pas la crainte mais la haine qui poussait les raskolniks : « Ils détestent tous ceux qui se sont écartés de l'ancienne foi, et déclarent qu'ils préfèrent la mort à l'abjuration. Leur entêtement sur les détails est absolu. » Mais, à l'évêché, on ne voulait rien entendre et les remontrances continuaient.

Aux Bancs-de-Mousse, Pyrsky décida d'être très prudent et d'empêcher l'autodafé.

Le soir, il ordonna aux troupes de s'éloigner et de l'attendre sous bois. Il alla tout seul, sans armes, à la chapelle, en fit le tour et heurta enfin à une fenêtre, en disant une prière de raskolnik :

— Jésus-Christ, Fils de Dieu, protège-nous !...

Nul ne lui répondit. La chapelle était silencieuse et sombre. A l'entour, personne. Les cimes des arbres bruissaient doucement. Le vent s'élevait. « S'ils allument, nous sommes perdus ! » pensa le capitaine ; il frappa encore et répéta :

— Jésus-Christ, Fils de Dieu, protège-nous !...

Silence : seuls les grillons chantaient dans les marais, et un chien hurla au loin. Une étoile filante déchira le ciel sombre et se répandit en étincelles. Pyrsky se sentit triste comme si réellement il frappait à la paroi d'un cercueil.

— Jésus-Christ, Fils de Dieu, protège-nous !...dit-il, une troisième fois.

Le volet d'une fenêtre bougea. Dans l'étroite fente brilla une lumière. Enfin la fenêtre s'ouvrit lentement et la tête du vieux Cornily apparut.

— Que vous faut-il? Qui êtes-vous et pourquoi venez-vous ici?

— Selon l'ukase de Sa Majesté le tzar Pierre Alexéévitch, nous sommes venus vous exhorter : vous devez déclarer votre état civil, dire depuis quand vous êtes dans la forêt et si vous avez des permis de séjour. Si vous avez des doutes concernant la sainte Église et ses mystères, vous devez les énoncer par écrit et nous livrer vos maîtres afin qu'ils puissent délibérer avec les chefs spirituels, sans crainte ni méfiance...

— Nous sommes des paysans et des gens de toutes sortes, réunis ici au nom de Jésus-Christ; nous avons avec nous nos femmes et nos enfants que nous protégerons et sauverons, répondit le vieux avec lenteur et solennité. Nous désirons mourir par le feu pour notre foi très ancienne et nous ne nous livrerons pas à vous, car vous êtes des persécuteurs et votre foi est nouvelle. Si quelqu'un des vôtres désire faire son salut, qu'il vienne brûler avec nous; nous allons chez le Christ!...

— Arrête, frère! répliqua le capitaine avec bonhomie. Que Dieu vous garde! Abandonnez votre projet séditieux, retournez à vos maisons et personne ne vous fera de mal. Vous reprendrez allègrement votre existence ancienne dans vos villages. Vous payerez un impôt double, voilà tout...

— Eh! capitaine, raconte cela aux enfants en

nourrice ; nous autres, nous savons à quoi nous en tenir !...

— Je jure sur mon honneur de vous laisser tous aller et de ne vous point faire le moindre mal !

Il était sincère ; il avait décidé de les laisser libres, en dépit de l'ukase, si seulement ils se rendaient.

— Mais assez discourir ainsi de loin ; je sens que je m'enroue, ajouta-t-il en souriant. Ta fenêtre est haute ; nous avons peine à nous entendre. Voici ce que je te propose : jette-moi une lanière de cuir, je m'y attacherai et vous pourrez me hisser par la fenêtre. Non par celle-ci ; elle est trop étroite : je n'y passerais pas. Mais par une autre, plus large. Je suis seul et vous êtes nombreux ; de quoi auriez-vous peur ? Nous causerons et, si Dieu le veut, nous arriverons à nous entendre...

— De quoi pourrions-nous causer ensemble ? Comment des gens pauvres et infimes pourraient-ils discuter avec un homme comme toi ? répondit le vieux avec sarcasme.

Il s'enivrait de sa puissance et de sa force.

— Un abîme s'est creusé entre nous, reprit-il solennellement ; ceux d'entre nous qui désireraient aller à vous ne sauraient le faire, de même que parmi vous nul ne pourrait nous rejoindre... Je te conseille de te retirer, capitaine, sinon nous allumons !

La fenêtre se referma. Ce fut de nouveau le silence. Seule la forêt agitait ses branches, et les grillons chantaient dans le marais.

Pyrsky rejoignit ses soldats et fit donner à chaque homme un verre d'eau-de-vie.

— Nous ne nous battrons pas avec eux, dit-il. Il y a parmi eux peu d'hommes, beaucoup de femmes et d'enfants. Nous enfoncerons la porte et nous nous emparerons d'eux sans nous servir d'armes.

Les soldats préparèrent des cordes, des haches, des échelles, des seaux, des barriques emplis d'eau, de longues perches qui se terminaient par un crochet de fer ; ceci servirait à pêcher dans les flammes les êtres humains. Enfin, lorsqu'il fit tout à fait noir, les hommes avancèrent avec précaution le long du bois ; puis ils rampèrent dans les herbes, à travers la clairière. Ils semblaient des chasseurs qui traquent une bête.

Arrivés à la chapelle, sombre et muette comme une tombe, ils appliquèrent les échelles.

Soudain, la fenêtre s'ouvrit et le vieux cria :

— Arrière ! Lorsque la poudre et le salpêtre prendront feu, les poutres sauteront sur vous !

— Rendez-vous ! cria le capitaine ; de toute façon, nous vous prendrions. Vous voyez, nous avons des fusils et des pistolets...

— Et nous, le bâton de Jésus ! répondit une voix, de l'intérieur.

Derrière les soldats, surgit un pope qui tenait une croix. Il se mit à lire une missive de l'évêque :

« Celui qui se fait indument souffrir est un homme perdu : il met une fin douloureuse à sa vie temporelle et s'attire le martyre éternel... »

Dans la fenêtre apparut le canon d'un très vieux fusil qui tira à blanc. On n'avait pas l'intention de tuer les persécuteurs: on voulait seulement les intimider.

Le pope se cacha derrière les soldats, tandis que le vieux Cornily, brandissant le poing, hurlait :

— Tisons d'enfer ! Décombres de Sodome ! Graines de Babylone ! Attendez, chiens maudits, vous ne m'échapperez point ! Je poserai mon pied sur votre nuque, à vous et à d'autres qui valent mieux que vous! Tout va bientôt s'accomplir; les trônes crouleront et vos os seront livrés aux chiens, comme le furent ceux de Jézabel ! Nous brûlerons dans des flammes temporelles, tandis que vous brûlez et brûlerez dans des flammes qui ne s'éteindront jamais ! Forgez donc des épées innombrables, préparez des tortures inouïes, imaginez des supplices effroyables, afin que nos réjouissances soient plus douces encore ! Allumez, enfants, Dieu est avec nous !

Par la fenêtre volèrent des sarafanes [1], des touloupes, des chemises et des manteaux.

— Voici, persécuteurs, prenez ! Tirez au sort. Nous n'avons besoin de rien. Nus, nous sommes venus au monde ; nus, nous comparaîtrons devant le Seigneur !

— Ayez au moins pitié de vos petits, forcenés que vous êtes ! cria le capitaine, au désespoir.

De la chapelle montait un chant funèbre, très doux.

— Enfoncez la porte ! commanda Pyrsky.

1. Robe nationale des femmes.

A l'intérieur tout était prêt. L'étoupe, la paille, l'écorce et la poix formaient de grands tas. Les cierges de cire, devant les icones, étaient si faiblement fixés que le moindre choc devait les faire tomber dans les rigoles pleines de poudre : ceci était prémédité, selon la coutume, pour ôter à l'autodafé son caractère de suicide. Les enfants furent assis sur les banquettes, on cloua au siège leurs vêtements, afin qu'ils ne pussent se lever ; on leur lia les bras derrière le dos afin qu'ils ne se débattissent point ; enfin, on les bâillonna. On fit brûler une quantité considérable d'encens dans un brasier posé à terre ; ceci pour que les enfants périssent suffoqués et ne vissent point toute l'horreur de l'incendie.

Une femme venait d'accoucher d'une petite fille ; on avait disposé la nouveau-née sur un banc pour qu'elle reçût le baptême de feu.

Ensuite, tous se dépouillèrent de leurs vêtements et revêtirent des suaires blancs ; ils posèrent sur leurs têtes des couronnes de papier ornées de croix rouges à huit branches, tracées à l'encre ; puis, tous s'agenouillèrent, des cierges à la main, afin d'accueillir l'Époux.

Le vieux, les bras levés, priait à voix haute :

— Seigneur Dieu, regarde-nous, tes indignes serviteurs ! Nous sommes débiles ; et nous n'osons pas nous livrer à nos ennemis. Contemple ton troupeau choisi, qui te suit, toi le Bon Berger, et qui fuit le loup féroce, l'Antéchrist. Sauve et protège ton troupeau ; soutiens-le pendant la torture des flammes ! Sainte Vierge,

nous t'implorons : aie pitié de nous. Nous mourons pour ton amour très pur!

Tous répétèrent comme un refrain :

— Nous mourons pour ton amour très pur!

Effrayant et pitoyable gémissement de l'humanité vers Dieu!..

Au même moment, sur l'ordre de Pyrsky, les soldats entourèrent de toutes parts la chapelle, grimpèrent aux échelles et, avec leurs haches, démolirent les fortes poutres des murs, les attaches des fenêtres et des portes. Les murs tremblaient. Les cierges tombaient, mais, comme par un hasard toujours répété, à côté des rigoles de poudre. Alors, sur un signe du vieux, Kiroukha prit un faisceau de cierges qui brûlaient devant l'icone de la Vierge, le jeta dans la poudre et bondit de côté. La poudre sauta, l'étoupe s'enflamma. Des vagues de feu se répandirent le long du plancher et des murs. Une fumée épaisse, blanche d'abord, puis noire, emplit la chapelle. La flamme était étouffée par la fumée ; seules, de minces languettes rouges, sifflantes comme des dards de serpents se tendaient vers les gens, les léchaient, puis s'écartaient en se jouant.

Des cris furieux éclatèrent. Et, à travers les gémissements, le bruit du feu, continuait la chanson de solennelle joie.

L'époux vient dans la nuit...

Depuis l'instant où éclata l'incendie jusqu'à celui où Tikhone perdit connaissance, deux ou trois minutes

s'étaient écoulées ; elles lui laissèrent un ineffaçable souvenir.

Le vieux s'était emparé de la nouveau-née ; il la bénit au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et la jeta, première victime, dans le feu.

Ivanouchka l'Imbécile tendait les mains aux flammes comme s'il accueillait le Seigneur que, toute sa vie, il avait attendu.

La chemise de Kilikéïa, la possédée, était consumée ; ses cheveux brûlaient, lui entourant la tête d'une auréole de flammes. Elle ne ressentait aucune douleur et demeurait pétrifiée, les yeux grands ouverts ; dans le brasier, elle voyait sans doute la sainte Jérusalem qui descendait sur terre.

Petka Jisla se jeta dans les flammes, tête basse, comme un gai baigneur se jette à l'eau.

Tikhone aussi voyait quelque chose de gai et d'ivre dans l'effrayante clarté du feu. Il songeait au refrain :

> Dans la fournaise pousse de l'herbe,
> Fleurissent des fleurs, des fleurettes bleues.

Il voyait, dans le cœur transparent et bleu du feu, des fleurs paradisiaques. Leur azur était une promesse de bonheur ineffable ; mais, pour y atteindre, il fallait passer par la mort rouge.

Les assiégeants firent sauter quelques poutres. La fumée s'élança vers l'ouverture. Les soldats, à l'aide de perches, retiraient des flammes les incendiés qu'ils arrosaient ensuite d'eau abondante. On retira par

les pieds la mère Fédoulia, centenaire ; Vitalia s'était accrochée à elle et réussit ainsi à sortir, mais rendit l'âme aussitôt ; tout son corps n'était qu'une plaie. Le père Spiridon, lorsqu'on l'eut retiré, prit un couteau et se l'enfonça dans la poitrine. Il vécut encore quatre heures, pendant lesquelles il se signa sans discontinuer, à la manière des raskolniks, injuria les nikoniens et se félicita de s'être fait une blessure mortelle.

Quelques-uns se jetaient vers l'ouverture du mur ; ils tombaient, s'écrasaient les uns les autres, escaladaient les corps amoncelés et criaient aux soldats :

— Nous brûlons ! Au secours, au secours !

L'extase angélique de naguère était remplacée par une épouvante bestiale.

Mais d'autres voulaient brûler et arrêtaient les déserteurs. Le père Miney s'était agrippé à l'ouverture et voulait l'enjamber, lorsque son petit-fils, un garçon de dix-sept ans, lui asséna un tel coup sur les mains qu'il lâcha prise et tomba dans les flammes. Une femme se sauvait, emportant son petit garçon ; mais le père de l'enfant le saisit par les jambes, le balança dans l'air et lui brisa le crâne contre une poutre. Le portier du cloître, un très gros bonhomme, était tombé à plat ventre dans une mare de poix brûlante ; il s'y tordait et tressautait. « On dirait un poisson qui frit dans une poêle », pensa Tikhone avec une sinistre ironie ; puis, vite, il ferma les yeux.

La chaleur et la fumée l'étouffaient. Des clochettes mauves sur fond sanglant lui firent signe, tintèrent

doucement. Il sentit que Sophia le serrait dans ses bras. Et, sous le suaire, le jeune corps était frais comme une fleur éclose dans la fournaise.

Des voix dominaient encore les râles des agonisants.

— Voici l'Époux !...

— Mon époux, mon Christ bien-aimé ! murmurait Sophia.

Tikhone sentait que le feu qui le consumait intérieurement était plus ardent que celui de la Mort rouge. Il s'affaissa avec Sophia, qu'il étreignait ; il tomba avec elle sur la couche nuptiale. La femme flamboyante, aux ailes de feu, l'emportait vers un abîme embrasé.

La chaleur devenait si intense que les soldats durent reculer. Deux d'entre eux brûlèrent. Un autre tomba dans la chapelle et disparut dans le feu.

Le capitaine s'indignait :

— Ah ! les imbéciles, les imbéciles maudits ! J'aimerais mieux me battre contre les Suédois et les Turcs que d'avoir affaire à cette canaille !...

Il était plus pâle que le jour où il gisait blessé sur la plaine de Poltava.

Excitée par le vent, la flamme montait toujours plus haut, avec un bruit de tonnerre. Des tisons volaient, semblables à des oiseaux de feu. La chapelle était une fournaise ; dans le feu infernal grouillaient, en se tordant, des corps humains. La peau éclatait, le sang bouillonnait, la graisse grésillait. Une puanteur atroce emplissait l'air.

Tout à coup, le toit s'effondra. Une colonne de feu monta au ciel en torche gigantesque.

La terre et le ciel s'embrasèrent comme si avait lieu, effectivement, l'incendie final du monde.

Tikhone revint à lui dans la forêt, sur l'herbe humide de rosée.

Plus tard, il apprit qu'au dernier moment, lorsqu'il avait perdu connaissance, le vieux et Kiroukha s'étaient emparés de lui, l'avaient porté vivement vers l'autel. Là se trouvait une trappe qui fermait un passage souterrain dont l'autre issue était dans la forêt. Personne ne les vit disparaître.

C'était l'usage, parmi les prédicateurs de l'auto-dafé, de se sauver avec leurs plus proches disciples afin de continuer leur œuvre de destruction,

Tikhone fut long à reprendre ses sens. Le vieux et Kiroukha l'aspergeaient d'eau; ils le crurent perdu, bien que ses brûlures fussent peu graves.

Enfin il murmura :

— Où est Sophia ?

Le vieux le regarda de son œil clair et caressant.

— Ne te lamente point, mon enfant; ne pleure point ta sœur et ta fiancée! Son âme est dans le royaume des cieux avec celles des autres saints martyrs.

Il leva les yeux vers le ciel, fit le signe de la croix et dit avec un accent d'allégresse :

— Mémoire éternelle aux serviteurs de Dieu qui volontairement brûlèrent! Dormez, chers petits, jusqu'au jour de la résurrection et priez pour nous afin

que nous sachions affronter à notre heure la même épreuve. Maintenant, notre heure n'a point sonné ; il importe de travailler encore pour le Christ... Tu as traversé, toi aussi, mon enfant, l'épreuve du feu, continua-t-il en s'adressant à Tikhone ; tu es mort pour le monde ; tu es ressuscité en Christ. Applique-toi à vivre cette seconde vie, non pour toi-même, mais pour Dieu. Revêts l'armure claire ; lève-toi et marche, soldat du Christ, prédicateur de la Mort rouge !

Il ajouta encore avec enjouement :

— Nous irons vers l'Océan, allumant partout des feux. Nous serons hardis, nous brûlerons d'innombrables frères. A notre exemple, si Dieu le veut, toute la Russie brûlera et, après la Russie, l'univers !...

Tikhone se taisait. Il avait fermé les yeux. Le vieux, le croyant de nouveau endormi, alla dans une hutte querir des herbes qui guérissent vite les brûlures.

Alors Tikhone se détourna du ciel encore sanglant et appuya son visage contre la terre.

L'humidité de la terre calmait la douleur de ses brûlures et Tikhone crut que la terre avait exaucé sa prière, qu'elle l'avait sauvé de la Mort rouge et qu'il sortait de nouveau du ventre de la terre comme un ressuscité. Il l'embrassait, la caressait, comme si elle pouvait sentir. Il priait :

Merveilleuse tzarine, vierge Marie,
Terre, terre, mère féconde !

Peu de jours après, comme le vieux s'apprêtait à repartir pour sa mission, Tikhone se sauva.

Il avait compris que la Vieille-Croyance ne valait pas mieux que l'ancienne. Il avait décidé de retourner au siècle afin de chercher la foi véritable jusqu'au jour où il la trouverait.

LIVRE IV

LE PÈRE ET LE FILS

I

L'Église avait perdu toute signification pour le tzarévitch depuis qu'il connaissait l'ukase en vertu duquel on violait le secret de la confession. Il se disait que le Seigneur avait, sans doute, abandonné l'Église, puisqu'il tolérait son abaissement.

Après l'affaire de Moscou, Pierre retourna à Pétersbourg, le 24 mars, veille de l'Annonciation. Il s'occupa de son « Paradis », de sa flotte, des collèges nouveaux, avec tant d'ardeur que l'on s'imagina, dans son entourage, que les perquisitions étaient finies et l'affaire oubliée. Cependant le tzarévitch fut amené à Moscou, sous forte garde; on l'installa avec d'autres détenus dans une maison voisine du Palais d'Hiver. On le traitait en prisonnier : il ne sortait pas et ne voyait personne. Le

bruit courait qu'il était devenu fou à force de trop boire.

Lorsque arriva la semaine sainte, le tzarévitch refusa de faire ses dévotions. On lui envoya des prêtres chargés de lui faire entendre raison ; mais il refusa de les recevoir : il les prenait tous pour des espions.

Le dimanche de Pâques se trouva être le 13 avril. Le service de minuit se fit dans la cathédrale Troïtzsky, l'une des plus anciennes constructions de Pétersbourg : elle était petite, basse, obscure, comme une simple église de village. Le tzar, la tzarine, tous les ministres et les sénateurs s'y rendirent. Le tzarévitch fut amené par ordre du tzar.

Au milieu de l'église à peine éclairée, le tombeau du Christ, avec l'image peinte du mort, était installé selon la coutume. Les chants avaient un accent mortuaire :

« Celui qui, sur la croix, portait le fardeau du monde s'est élevé aux cieux, et toute la création se lamente de Le voir, nu et suspendu à une croix ; le soleil a éteint ses rayons et les étoiles ont renoncé à leur lumière. »

Les officiants, vêtus d'habits sacerdotaux noirs, sortirent de l'autel ; ils soulevèrent le tombeau et le portèrent dans l'autel ; après quoi ils refermèrent la porte : ils avaient enterré le Seigneur.

Les chantres entonnèrent le dernier verset du cantique :

« Lorsque tu descendis dans la mort, Éternel... »

Puis ce fut le silence.

Mais soudain la foule s'agita, s'anima comme si elle se préparait en hâte à quelque événement. Chacun eut à la main un cierge allumé. L'église fut pleine de douce lumière. L'attente d'une grande joie s'y répandit.

Alexis alluma son cierge à celui de son voisin, le comte Pierre Andréévitch Tolstoï, son Judas. La douce lumière rappela au tzarévitch tout ce qu'il éprouvait jadis au service de minuit. Mais il refoula ces souvenirs : il n'en voulait plus, il en avait peur. Il contemplait stupidement le dos du prince Menchikov et s'appliquait à ne point tacher de cire les broderies d'or de ce dos.

La voix du diacre résonna dans l'autel, derrière la porte close :

« Les anges chantent aux cieux ta résurrection, Christ Sauveur... »

La porte s'ouvrit et deux chœurs de chantres répondirent :

« Souffre que, sur terre, nous te glorifiions avec un cœur pur. »

Les officiants, parés maintenant de somptueux vêtements clairs, sortirent de l'autel ; une procession se forma à leur suite.

La grosse cloche de la cathédrale s'ébranla ; celles des autres églises lui répondirent ; une joyeuse sonnerie éclata, accompagnée par le canon de la forteresse Pierre-Paul.

La procession quitta la cathédrale. La porte en fut

fermée. Le sanctuaire demeura presque vide, silencieux à nouveau.

Le tzarévitch se tenait immobile, la tête basse. Il regardait toujours aussi stupidement ; il s'efforçait de ne rien voir, de ne rien entendre, de ne rien sentir.

Du dehors arriva la voix cassée et faible du métropolite Stépane :

« Gloire à la Trinité sainte, vivifiante, une et indivisible, maintenant et toujours, à travers les siècles. »

Assourdies, lointaines, vinrent d'autres voix :

« Le Christ est ressuscité ! »

Puis elles se firent plus fortes, plus proches et joyeuses. Enfin la porte de la cathédrale s'ouvrit toute grande et, avec la foule, entra aussi le chant vainqueur, qui faisait trembler la terre et le ciel :

« Christ est ressuscité, il a vaincu la mort par la mort, il a rendu la vie à ceux qui étaient dans les tombeaux. »

Il y avait une irrésistible allégresse dans ce chant. Il semblait que tout allait s'accomplir de ce qu'attendait la création depuis l'origine des temps.

Le tzarévitch pâlit ; ses mains tremblèrent, il faillit laisser tomber le cierge de cire. Malgré lui, son être était envahi par une insurmontable joie. La vie, la torture, la mort même lui devenaient indifférentes et méprisables.

Il pleura abondamment et, afin de cacher son émotion, il alla sur le perron de la cathédrale.

La nuit d'avril était tiède et pure. Cela sentait la

neige fondue, l'écorce humide des arbres, les bourgeons fermés encore. L'église était entourée de peuple; et, là-bas, sur la place obscure, des cierges brillaient comme des étoiles, tandis que, dans le ciel, les étoiles scintillaient comme des cierges. Des nuages passaient, aussi légers que des ailes d'anges. La Néva charriait de la glace. Le bruit joyeux des glaçons qui s'entre-choquaient et éclataient s'alliait au bruit des cloches. Toute la nature chantait le Christ ressuscité.

Après la messe, le tzar parut sur le perron et donna trois fois l'accolade à chacun : ministres, sénateurs, valets et marmitons.

Le tzarévitch observait son père sans oser l'approcher. Pierre l'aperçut et alla au-devant de lui.

— Christ est ressuscité, Alecha ! dit-il avec son ancien sourire bon et tendre.

— En vérité, il est ressuscité, père !

Ils s'embrassèrent par trois fois.

Alexis reconnut l'attouchement des joues rasées, des lèvres molles; il reconnut aussi l'odeur de son père. Son cœur battit furieusement, l'espoir d'être pardonné lui coupa la respiration.

Pierre était de taille si haute que, pour embrasser, il devait se pencher. Il éprouva une courbature au dos et à la nuque et se réfugia vers l'autel, loin de la foule impatiente.

A six heures du matin, au petit jour, on se transporta de la cathédrale au Sénat, long et bas édifice, semblable à une caserne. Dans les étroites salles d'audience étaient préparées des tables chargées de

koulitchs [1], de paskhas [2], d'œufs, de vins et de vodka.

Le prince Iakov Dolgorouky rejoignit le tzarévitch à la porte du Sénat et lui glissa dans l'oreille qu'Afrossinia devait arriver à Pétersbourg sous peu de jours; elle se portait bien et attendait très prochainement sa délivrance.

Le tzarévitch rencontra dans le vestibule la tzarine. Elle portait en sautoir le ruban bleu de Saint-André, avec étoile de diamants; sa robe de brocart blanc était brodée sur le devant d'un aigle à deux têtes, en perles et en diamants. Catenka, légèrement fardée, semblait jeune et attrayante. Elle accueillait ses invités en bonne maîtresse de maison et souriait sans discontinuer, d'un sourire monotone et affecté. Elle sourit au tzarévitch. Il lui baisa la main. Elle l'embrassa trois fois et échangea avec lui un œuf rouge. Elle s'apprêtait à le quitter lorsque, soudain, il s'agenouilla devant elle et lui jeta un regard si égaré qu'elle recula un peu.

— Tzarine, aie pitié! Obtiens de mon père qu'il me permette d'épouser Afrossinia... Je ne demande rien d'autre que cela, j'en prends Dieu à témoin, je n'ai pas d'autre souhait! Je ne vivrai pas longtemps... Je voudrais me retirer loin de vous, mourir en paix... Aie pitié, mère, en ce jour de réjouissance!

1. *Koulitch*, pain sucré, rond, aux raisins.

2. *Paskha*, fromage blanc, de forme pyramidale, mélangé de sucre, d'amandes et de raisins. On ne le mange qu'à Pâques.

De nouveau il la regarda de telle façon qu'elle eut peur. Son visage tressaillit; elle se mit à pleurer. Elle aimait pleurer et le faisait avec art. Les Russes disaient qu'elle avait le don des larmes, et les étrangers, qui n'étaient point dupes, déclaraient qu'elle savait vous attendrir aussi bien « qu'une Andromaque sur la scène ». Mais aujourd'hui elle était sincère : le tzarévitch lui inspirait de la pitié.

Elle se pencha vers lui et lui mit un baiser sur le front. Il vit, dans l'échancrure du décolletage, l'opulente poitrine blanche avec deux adorables grains de beauté, des mouches peut-être.

— Ah! pauvre, pauvre! Que n'aurais-je pas fait pour toi, Alecha?... Mais cela ne servirait à rien! Est-ce qu'*il* se laisserait influencer? Je ne pourrais que te nuire encore...

Elle s'assura, d'un rapide regard, que personne ne les écoutait et lui murmura très vite, dans l'oreille :

— Ton affaire est mauvaise, petit, si mauvaise que tu devrais fuir. Abandonne tout et fuis.

Tolstoï entra. La tzarine s'écarta du tzarévitch, essuya vite ses yeux avec un mouchoir de dentelle et accueillit Tolstoï d'un air joyeux. Elle lui demanda s'il avait vu le tzar et pourquoi celui-ci tardait à venir.

D'une pièce voisine surgit une haute et anguleuse Allemande, parée sans goût. C'était la princesse d'Ost-Frise, ex-dame d'honneur de feu Charlotte et gouvernante de ses deux enfants. Elle avançait d'un air si résolu qu'on s'écartait à son passage. Elle tenait

le petit Pétia dans ses bras et donnait la main à Natacha, âgée alors de quatre ans.

Le tzarévitch ne reconnut pas ses enfants.

— Mais saluez donc monsieur votre père, mademoiselle! dit en français l'Allemande.

Elle poussait Natacha qui, elle non plus, ne reconnaissait pas son père. Pétia examina d'abord Alexis avec curiosité; ensuite il se détourna, agita ses petits bras et se mit à hurler.

— Natacha, Natacha, petite!... dit le tzarévitch en lui tendant les bras.

Elle leva vers lui ses grands yeux tristes, d'un bleu pâle comme l'étaient ceux de Charlotte, sourit tout à coup et se jeta au cou du tzarévitch.

Pierre apparut. Il vit les enfants et dit en allemand à la princesse :

— Pourquoi les avoir amenés? Ce n'est pas ici leur place. Allez-vous-en!

La bonne figure de l'Allemande exprima l'indignation. Elle voulut parler, mais elle s'aperçut que le tzarévitch s'était docilement détaché de Natacha; alors, elle haussa les épaules, secoua rudement le petit Pétia qui criait toujours et se dirigea vers la porte aussi résolument qu'elle était entrée.

Natacha jeta vers son père un regard qui lui rappela la défunte Charlotte; les yeux de l'enfant témoignaient d'un muet désespoir. Le cœur d'Alexis se serra. Il sentit que jamais plus il ne reverrait ses enfants.

On se mit à table. Le tzar entra, puis Théophane

Prokopovitch et Stépane Iavorsky. En face d'eux le prince-pape avec le très fou concile. Ceux-ci avaient déjà fini le carême et commençaient leur tapage.

Pour le tzar, la fête, ce jour-là, était double : la débâcle de la Néva coïncidait avec Pâques. Il songeait au lancement de nouveaux navires; à travers la fenêtre il voyait passer, blancs comme des cygnes sur l'espace bleu, les glaçons qu'éclairait le soleil du matin.

On parla des affaires spirituelles.

— Notre patriarche sera-t-il bientôt prêt? demanda le tzar à Théophane.

— Oui, Votre Majesté; j'ai presque achevé sa soutane, répondit celui-ci.

— Et moi, j'ai déjà confectionné son bonnet! dit en riant le tzar.

Ce patriarche n'était autre que le Saint Synode; la soutane signifiait le règlement spirituel que Théophane composait ; le chapeau, l'ukase qui instituait le Synode.

Lorsque Théophane parla de l'utilité du nouveau collège, son visage s'éclaira d'une joie presque exagérée; on eût dit qu'il riait de ses propres paroles.

— Un collège a l'esprit beaucoup plus libre que ne peut l'avoir un seul dirigeant. Un collège — et ceci est très important — n'est pas une menace de révolte contre le Gouvernement. Le peuple ne sait pas reconnaître la différence qui existe entre le pouvoir spirituel et le pouvoir temporel; un pasteur spirituel, environné de gloire et d'honneur, lui semble être un second tzar, égal ou peut-être supérieur au tzar véri-

table. Et, lorsqu'un différend éclate entre le tzar et le patriarche, le peuple prend parti pour le dirigeant spirituel ; il croit servir Dieu, de ce fait, et se sanctifier en répandant du sang. Les maux que provoque cette erreur sont indicibles. L'histoire de Constantinople à l'époque qui précéda Justinien le prouve. Le pape a divisé l'empire romain par ce moyen ; il s'est arrogé un pouvoir immense et il a amené la ruine de plusieurs empires. Qu'on songe aussi à ce qui s'est passé chez nous. Tandis que ce danger n'existe pas, avec un collège spirituel. Le peuple demeurera paisible et renoncera à l'espoir d'être appuyé par le clergé dans ses révoltes. Enfin, un collège spirituel est, en quelque sorte, une école de gouvernement spirituel, où l'on apprend facilement la politique. Espérons qu'en Russie, avec l'aide de Dieu, toute grossièreté disparaîtra bientôt du clergé et que l'avenir nous apportera de grands biens...

L'évêque regardait fixement le tzar et souriait avec bassesse, mais aussi avec une ruse qui frisait l'arrogance. Il conclut solennellement :

— « Tu es Pierre, et sur cette pierre j'élèverai mon Église... »

Un silence se fit. Seuls les membres du très fou concile continuaient leur vacarme ; et le prince Iakov Dolgorouky, le juste, murmurait tout bas :

« Donnez à Dieu ce qui est à Dieu et à César ce qui est à César. »

— Et toi, Père, que penses-tu à ce sujet? dit le tzar à Stépane.

Pendant tout le discours de Prokopovitch, Stépane avait gardé la tête baissée et les yeux clos comme s'il dormait; son vieux visage exsangue semblait mort. Mais Pierre crut y lire ce qu'il détestait et craignait par-dessus tout : une révolte humble.

Interpellé par le tzar, le vieillard tressaillit et prononça doucement :

— Que puis-je dire d'une affaire si importante, Votre Majesté? Je suis vieux et bête... Que les jeunes parlent, j'écouterai...

Il inclina plus bas la tête et murmura encore :

— On ne saurait nager contre le courant.

— Tu pleurniches toujours, vieux! rétorqua le tzar avec un haussement d'épaules. Que te faut-il donc? Dis-le!

Stépane regarda le tzar et se ratatina. Tout son être exprimait l'humilité sans aucune nuance de révolte. Il parla vite et avidement, comme s'il craignait que le tzar se lassât de l'écouter :

— Tzar très gracieux! Laisse-moi me retirer dans la paix et le silence. Mes efforts et mon labeur sont connus de Dieu et aussi, en partie, de vous; j'y ai consacré toutes mes aptitudes, ma santé et, je puis le dire, ma vie. Ma vue décline, mes jambes sont faibles, mes doigts sont tordus par la goutte, je suis torturé de la pierre. Dans tous mes malheurs, la haute bienveillance et la paternelle affection du tzar me soutenaient; elles adoucissaient tous mes maux. Maintenant tu détournes de moi ton visage et tu me retires ta grâce. Seigneur, d'où me vient ce changement?...

Pierre ne l'avait pas écouté jusqu'au bout : il s'intéressait à la danse de la princesse-abbesse Rgevsky ; elle fléchissait sur les jarrets, puis lançait en avant une jambe après l'autre, tandis que les bouffons ivres chantaient :

Amuse-toi, mon bâton ;
Joue plus fort, ma musette.

— Laisse-moi me retirer au couvent Donskoy, ou ailleurs, si tu le préfères, continuait Stépane, d'une voix plaintive. Si mon départ est motivé par quelque mauvais dessein, je veux que le sang du Christ serve à ma perdition. Que je sois à Pétersbourg, à Moscou ou à Riazan, je ne sortirai pas de ton pouvoir autocratique, car à ce pouvoir on ne saurait se soustraire...

Le chant continuait de plus belle :

Amuse-toi, mon bâton ;
Joue plus fort, ma musette.
Mon beau-père est tombé du poêle,
Derrière les bûches.
Si j'avais su, ou prévu,
Je l'aurais fait tomber de plus haut,
Pour qu'il se cassât la tête.

Le tzar frappait des pieds et sifflait.

Ah ! brûle, brûle !...

Le tzarévitch regarda Stépane. Leurs yeux se croisèrent. Le vieillard s'était tu ; il semblait honteux. Il inclina la tête et baissa les yeux ; deux larmes cou-

lèrent le long de ses rides. Son visage était de nouveau mort.

Cependant Théophane, Silène roux, ricanait. Le tzarévitch compara involontairement ces deux visages. L'un reflétait le passé de l'Église, l'autre en prédisait l'avenir.

Il faisait lourd dans les salles petites et basses. Le tzar ordonna qu'on ouvrît les fenêtres.

Sur la Néva, comme il arrive souvent pendant la débâcle, un vent froid s'était levé. Le printemps fit soudain place à l'automne. Les nuages qui, la nuit, ressemblaient aux ailes légères des anges devinrent lourds, gris et rudes comme de la pierre ; le soleil pâlit, s'anémia.

Des cabarets voisins, très nombreux, venait un bruit de voix tel qu'un rugissement de bêtes. On se battait ; quelqu'un vociférait :

— Frappe plus fort ; il est gros, ce Foma !

La sonnerie étourdissante des cloches qui pénétrait par les fenêtres semblait, elle aussi, ivre, grossière et arrogante.

Au milieu de la place, près d'une flaque d'eau sale où flottaient des coquilles d'œufs teintes en rouge, se tenait un moujik. Il n'avait plus que sa chemise, — le reste était au cabaret, — et il semblait réfléchir, en titubant, sur le point de savoir s'il convenait ou non de s'étendre dans la flaque. Il jurait abominablement ; la place était pleine du bruit de ses hoquets. Un autre moujik gisait dans un fossé, et ses jambes nues s'agitaient dans l'air avec impuissance. La police,

bien que fort sévère, ne pouvait, ce jour-là, avoir raison des ivrognes. Les rues, semées de corps, ressemblaient à un champ de bataille où les morts sont abandonnés. Toute la ville n'était plus qu'un immense cabaret.

Le Sénat, où le tzar et ses ministres étaient réunis, ressemblait aussi à un cabaret; là aussi on criait, on s'injuriait et l'on se battait.

Le chœur burlesque du prince-pape se piquait de rivaliser avec le chœur de la cathédrale. Les uns chantaient :

Le Christ est ressuscité.

Les autres répondaient :

Amuse-toi, mon bâton;
Joue plus fort, ma musette.

Le tzarévitch songeait à la nuit sainte, à la joie sainte, à l'attendrissement passé, et il crut être tombé du ciel dans la boue, comme l'ivrogne qui gisait dans le fossé. L'amertume le prit; il n'y aurait plus jamais rien de suave et de miraculeux, mais « l'abomination en lieu saint ».

II

Pierre aimait Péterhof à l'égal du « Paradis ». Il y allait chaque été et surveillait lui-même l'aménagement des « jardins de plaisir, cascades et jets d'eau ».

« Une cascade, ordonnait-il, doit être écumeuse et brisée. L'autre, au contraire, doit couler vers la terre en nappe lisse comme du verre. Une pyramide d'eau sera faite en petites cascades. Devant celle qui se trouve sur la hauteur, l'histoire d'Hercule qui lutte avec l'hydre à sept têtes sera représentée ; des sept têtes coulera de l'eau ; plus loin, le char de Neptune avec quatre chevaux de mer qui lanceront de l'eau par la gueule. Sur les marches, des tritons qui soufflent dans des trompettes marines ; ces tritons feront jouer l'eau de diverses manières. On fera des dessins de chaque jet d'eau et du paysage qui l'environne; cela doit ressembler aux jardins français, ou romains. »

Péterhof était éclairé par la pâle nuit de mai. La mer était calme comme un miroir. Sur le ciel, d'un vert teinté de rose nacré, les pins noirs et les murs jaunes des palais se profilaient. Les fenêtres ternes, yeux sans lumière, reflétaient la lueur de l'aube infinie. Dans cette lueur, tout semblait pâle et fané : la verdure de l'herbe et des arbres était grise, cendrée; les fleurs étaient mortes. Les jardins étaient déserts, les fontaines endormies. Seulement des marches moussues des cascades et des pierres poreuses, dans les grottes, tombaient, comme des pleurs, de rares gouttes. Dans le brouillard qui montait se dressaient, fantômes blancs, d'innombrables dieux de marbre, tout un Olympe évoqué. Ici, aux confins de la terre, près de la mer Hyperboréenne, dans la pâle nuit qui ressemblait au jour de l'Hadès, les pâles ombres de l'Hellade étaient d'une infinie tristesse. Elles semblaient ressuscitées

pour mourir bientôt encore définitivement, sans espoir.

Au-dessus du jardin aux arbres taillés qui longeait la mer, il y avait une maisonnette hollandaise, Monplaisir, palais du tzar. Là aussi tout était paisible et désert. Une seule fenêtre était éclairée : une bougie brûlait dans le bureau du tzar.

A une table de travail, Pierre et Alexis étaient assis l'un en face de l'autre. Dans la lumière double de la bougie et de l'aube, leurs visages, comme toutes choses cette nuit-là, semblaient ceux de pâles fantômes.

Pour la première fois depuis son retour à Pétersbourg, le tzar interrogeait son fils.

Le tzarévitch répondait avec calme; il n'éprouvait plus de terreur en présence de son père. Il n'était que las et ennuyé.

— Qui, parmi les laïques ou le clergé, connaissait tes projets de révolte et quelles paroles avez-vous échangées à ce sujet ?

— Je ne sais rien de plus que ce que j'ai déjà avoué, répéta pour la centième fois Alexis.

— As-tu jamais dit ceci : « Je me moque de tous, pourvu que j'aie pour moi le peuple » ?

— Peut-être ai-je dit cela lorsque j'étais ivre. Je ne puis me souvenir de tout. Après boire, j'ai toujours parlé sans raison ni mesure. Tu sais toi-même, père, qu'un homme ivre n'est plus un être humain... Mais qu'importe ?

Il regarda son père avec un sourire si étrange que

Pierre en eut le frisson et se demanda s'il n'avait pas affaire à un fou.

Pierre fouilla parmi des papiers; il en prit un, qu'il présenta au tzarévitch.

— Est-ce ton écriture?

— Oui.

C'était le brouillon, fait à Naples, de la lettre aux évêques et aux sénateurs, les priant de ne pas l'abandonner.

— Tu as écrit cela de plein gré?

— Non. J'y fus contraint par Kühl, secrétaire du comte Schönborn. Il me dit que le bruit de ma mort avait couru et que, si je n'écrivais pas, le césar refuserait de me garder. Kühl ne me quitta que lorsque j'eus écrit.

Pierre indiqua ce passage de la lettre :

« Je vous prie *maintenant* de ne pas m'abandonner *maintenant*. »

Le mot *maintenant* était répété deux fois et deux fois effacé.

— Pourquoi as-tu écrit « maintenant » et pourquoi as-tu effacé ce mot?

— Je ne sais plus, répondit le tzarévitch en pâlissant.

Il savait que ce mot était l'unique clé de ses secrètes pensées : révolte, mort de son père, meurtre probable...

— As-tu vraiment écrit par contrainte?

— Oui, vraiment.

Pierre se leva, passa dans la pièce voisine, appela une ordonnance, lui parla; ensuite il revint et se mit à noter les paroles du tzarévitch.

Des pas se firent entendre derrière la porte. Elle s'ouvrit. Alexis poussa un faible cri, comme s'il allait s'évanouir : sur le seuil se tenait Afrossinia.

Il ne l'avait pas revue depuis le départ de Naples. Elle n'était plus enceinte. Sans doute avait-elle accouché dans la forteresse où, comme l'avait dit Iakov Dolgorouky, on l'avait enfermée.

« Où est le petit ? » se demanda le tzarévitch.

Il tremblait de tout son corps et se tendait vers elle ; mais un regard fixe de son père l'immobilisa. Il chercha les yeux d'Afrossinia ; elle ne semblait pas le voir.

Pierre s'adressa à elle avec bienveillance :

— Est-ce vrai, Fédorovna, que le tzarévitch a été contraint par le césar d'écrire aux évêques et aux sénateurs ?

— C'est faux, répondit-elle tranquillement. Aucun étranger ne se trouvait là ; j'étais seule avec le tzarévitch. Il me dit qu'il écrivait des lettres qui devaient être lancées secrètement à Pétersbourg, et d'autres qui seraient remises aux évêques et aux sénateurs.

— Afrossia, Afrossia !... que dis-tu là ?... balbutia le tzarévitch, épouvanté... Elle ne sait pas, elle a oublié, embrouillé, dit-il à son père avec son étrange et sinistre sourire. J'envoyai alors au secrétaire du vice-roi le plan de l'attaque de Belgorod, et non cette lettre...

— Celle-là même, tzarévitch. Tu l'as écrite en ma présence. L'as-tu oublié ? J'ai vu.

Elle parlait toujours sur un ton tranquille ; mais

soudain elle lui lança le même regard que jadis, chez Wiazemsky, lorsqu'il se ruait sur elle, ivre, un couteau à la main, pour la violenter.

A ce regard, il comprit qu'elle l'avait trahi.

— Mon fils, dit Pierre, tu conçois l'importance extrême de cette affaire. Si tu as écrit ces lettres de ton plein gré, il est évident que tes projets d'émeute n'étaient pas vagues, mais que tu comptais les mettre à exécution. Dans les aveux que tu m'as faits, tu as omis ceci non par oubli, mais par ruse, afin de continuer dans la même voie. Cependant je ne veux point avoir la conscience trouble et accepter, sans examen, les dénonciations. Pour la dernière fois je te le demande : as-tu écrit de ton plein gré ?

Le tzarévitch se taisait.

— Je le regrette, Fédorovna, dit Pierre, mais tu vas être mise à la question.

Alexis regarda son père, puis Afrossinia et comprit que, s'il persistait à se taire, elle serait livrée aux bourreaux.

— J'avoue, murmura-t-il.

De nouveau sa terreur disparut, et tout lui fut indifférent.

Les yeux de Pierre eurent un éclair de joie.

— Pourquoi as-tu écrit le mot « maintenant » ?

— Afin que le peuple prît mon parti, se fiant aux bruits d'émeutes militaires de Mecklembourg. Ensuite, je me dis que cela était mauvais et j'effaçai le mot.

— Tu te réjouissais donc de l'émeute ?

Le tzarévitch ne répondit pas.

— Si tu t'en réjouissais, poursuivit Pierre, tu comptais donc te joindre aux émeutiers?

— S'ils m'avaient envoyé chercher, je les aurais rejoints. J'attendais qu'on m'envoyât chercher après votre mort, parce que...

Il s'arrêta, pâlit encore et ajouta péniblement :

— Parce que l'on voulait t'assassiner. Mais je ne pensais pas que, toi vivant, on t'arrachât l'empire...

— Mais si on l'avait fait? interrogea Pierre doucement.

Il regarda son fils dans le blanc des yeux.

— Si j'avais eu pour moi le nombre, toi vivant, j'aurais pris l'empire, répondit Alexis sur le même ton.

— Déclare tout ce que tu sais, ordonna Pierre à Afrossinia.

— Le tzarévitch a toujours ardemment souhaité régner, dit-elle vite et résolument, répétant une leçon apprise par cœur. Il avait fui, parce que, soi-disant, tu cherchais à le faire périr. Lorsqu'il apprit que ton jeune fils, Pierre Pétrovitch, était malade, il me dit : « Tu vois, mon père suit sa voie à lui, tandis que Dieu en trace une autre ! » Il comptait sur les sénateurs : « J'écarterai tous les vieux, et j'en choisirai de nouveaux, selon ma volonté. » Lorsqu'il entendait parler des visions prophétiques, ou bien qu'il lisait dans les journaux qu'à Pétersbourg tout était paisible, il disait que ces visions et cette tranquillité étaient significatives : « C'est que mon père mourra, ou qu'il y aura une émeute... »

Elle parla longtemps encore, rapporta des paroles de lui dont lui-même ne se souvenait plus, dévoila des pensées de lui, si secrètes que lui-même les avait ignorées.

— Lorsque Tolstoï vint à Naples, le tzarévitch voulut se mettre sous la protection du Pape, mais je l'en empêchai, conclut-elle.

— Tout ceci est-il vrai ? demanda Pierre à son fils.

— Oui, répondit le tzarévitch.

— Tu peux te retirer, Fédorovna. Je te remercie !

Le tzar lui tendit la main. Elle la baisa et voulut sortir.

— Afrossia, Afrossia ! balbutia le tzarévitch avec un élan de tout son corps vers elle. Il semblait en délire. Adieu, Afrossia !... Peut-être ne nous reverrons-nous jamais ! Que Dieu te garde !...

Elle ne lui répondit pas et ne lui donna pas un regard.

— Pourquoi me traites-tu ainsi ?... continua-t-il très bas.

Il n'y avait aucun reproche dans sa voix, mais un infini étonnement. Il se couvrit le visage de ses deux mains et écouta le bruit de la porte qui se refermait sur Afrossinia.

Pierre feignait de lire des papiers, mais il observait son fils et semblait attendri.

C'était l'heure la plus calme de la nuit ; et ce calme paraissait plus surprenant encore, car il faisait clair comme de jour.

Tout à coup le tzarévitch ôta ses mains de son visage, qui apparut effrayant.

— Où est le petit enfant? Où l'a-t-on mis?... demanda-t-il en fixant un regard ardent sur son père. Qu'en a-t-on fait?...

— Quel petit enfant? fit Pierre, sans comprendre.

Le tzarévitch indiqua la porte par laquelle Afrossinia était sortie.

— Il est mort, dit Pierre sans regarder son fils. Il n'a jamais vécu.

— Tu mens! cria Alexis.

Il leva les poings avec menace :

— On l'a tué, tué! On l'a étranglé, ou bien on l'a jeté à l'eau, comme un petit chien!... Pourquoi lui avoir fait cela, à l'innocent?... C'était un petit garçon?...

— Oui.

— Si Dieu avait voulu que je régnasse, continua Alexis d'un ton rêveur, j'en aurais fait mon héritier... Je voulais l'appeler Ivan, le tzar Ivan Alexéévitch... Le petit corps, où est-il? Qu'en a-t-on fait?... Dis!...

Le tzar se taisait.

Le tzarévitch se prit la tête dans ses deux mains; son visage se tordit, devint pourpre.

Il se rappela l'habitude qu'avait le tzar de mettre dans de l'alcool les enfants mort-nés et de les conserver, avec d'autres curiosités, dans son musée.

— Tu l'as mis dans un bocal, dans un bocal avec de l'alcool!... L'héritier des tzars russes nage dans de l'alcool comme une grenouille!

Il eut un si sauvage éclat de rire que Pierre fris-

sonna. Il se dit de nouveau : « C'est un fou ! » et il éprouva pour son fils cette aversion tragique que lui inspiraient les araignées, les cloportes et tous les reptiles.

Mais aussitôt son dégoût se transforma en fureur : il crut que son fils se moquait de lui, simulait l'imbécillité, par calcul.

— Qu'as-tu encore à révéler ? dit-il, reprenant l'interrogatoire sans daigner remarquer l'état d'Alexis.

Le rire du tzarévitch s'arrêta aussi brusquement qu'il avait éclaté. Il renversa la tête sur le dossier du fauteuil et devint mortellement pâle. Il regardait son père d'un air stupide.

— Si tu comptais sur le peuple, continua Pierre en élevant la voix et en s'efforçant d'être calme, n'as-tu point envoyé d'émissaires pour le préparer à l'émeute ? ou bien n'as-tu point appris que le peuple était déjà prêt ?

Alexis ne répondit pas.

— Parle ! cria Pierre, le visage convulsé.

Le visage d'Alexis se convulsa aussi. Il desserra les lèvres avec effort et prononça :

— J'ai tout dit. Je ne parlerai plus.

Pierre frappa du poing sur la table et bondit.

— Comment oses-tu ?...

Le tzarévitch se leva aussi et regarda son père. Il y eut entre leurs deux visages une ressemblance momentanée et fantastique.

— Pourquoi me menaces-tu, père ? dit Alexis très bas. Je n'ai pas peur de toi, je n'ai peur de rien. Tu

m'as tout pris ; tu as tout détruit en moi, mon corps comme mon âme. Il ne me reste rien. Tu peux me tuer. Fais-le. Cela m'est égal.

Un lent sourire lui tordit les lèvres. Pierre y crut lire un suprême dédain.

Il rugit comme une bête blessée, se jeta sur son fils, le saisit à la gorge, le terrassa et se mit à l'étrangler, à le piétiner, à le frapper de son bâton. Et, tout le temps, il rugissait.

Dans le palais on se réveilla, on s'agita, on accourut. Mais personne n'osa entrer chez le tzar. Chacun se signait, en pâlissant, écoutait à la porte le bruit sinistre ; là, derrière le battant clos, une bête semblait déchirer un être humain.

La tzarine dormait. On la réveilla, elle accourut, à demi vêtue ; mais elle non plus n'osa pas entrer.

Seulement, lorsque le silence se fut rétabli, elle entre-bâilla la porte, regarda et, sur la pointe des pieds, se glissa derrière son mari.

Le tzarévitch gisait à terre, évanoui. Le tzar était dans un fauteuil, presque sans connaissance lui aussi.

On envoya querir Blumentrost, le médecin de la cour. Il rassura l'impératrice : elle croyait que le tzar avait tué son fils. Le tzarévitch était roué de coups, mais aucun membre n'avait été cassé. Il revint à lui promptement et sembla tranquille.

L'état du tzar était grave. Lorsqu'on l'eut conduit à sa chambre, il fut pris de si violentes convulsions que Blumentrost craignit la paralysie.

Au matin, il se sentit mieux et, le soir, il voulut se lever. Malgré les prières de Catenka et les conseils de Blumentrost, il se fit préparer une chaloupe et partit pour Pétersbourg. Le tzarévitch suivait, dans une embarcation couverte.

Le lendemain, 14 mai, un second manifeste concernant le tzarévitch fut promulgué au peuple. Il y était dit que le tzar avait promis de pardonner à son fils « dans le cas où celui-ci se repentirait sincèrement et confesserait toute sa faute; mais, puisque Alexis, au mépris de cette bonté, avait dissimulé son projet de s'emparer de l'empire avec l'aide de l'étranger ou d'émeutiers russes, l'acte de pardon se trouvait annulé ».

Le même jour, il fut décidé que le tzarévitch serait jugé en Haute Cour comme traître d'État.

Un mois après, le 14 juin, on le conduisit à la forteresse Pierre-et-Paul et on l'y incarcéra.

III

« Aux métropolites, archevêques, évêques et autres membres du clergé.

» Vous connaissez assez le crime inouï de mon fils contre moi, son père et son empereur. J'ai tout pouvoir, moral et judiciaire, de le châtier sans prendre conseil de personne : en Russie, les parents, même

chez les simples particuliers, ont beaucoup de droits sur leurs enfants. Mais je crains le Seigneur et je redoute de pécher. Il est évident que chacun voit moins clair dans ses propres affaires que dans les affaires d'autrui; un médecin, fût-il des plus habiles, ne soigne pas son propre mal, mais recourt à des confrères. De même, je vous confie le soin de ma maladie et je vous prie de la guérir, car j'ai peur de la mort éternelle. Si je m'étais soigné moi-même, je n'aurais jamais aperçu la gravité de ma maladie et du fait que j'ai juré devant Dieu à mon fils, par lettre et de vive-voix, de lui pardonner s'il avouait pleinement sa faute. Quoiqu'il ait caché le point le plus important, c'est-à-dire son projet d'émeute contre nous, son père et son tzar, nous songeons à la parole de Dieu qui ordonne (17e livre du *Deutéronome*) de s'adresser en tel cas au clergé, et nous désirons que vous, archevêques et prêtres, qui enseignez la parole de Dieu, recherchiez dans les Écritures une indication sur le châtiment qui convient à notre fils pour sa conduite détestable, pareille à celle d'Absalon. Vous rechercherez dans les lois divines et les Saintes Écritures, et vous nous donnerez votre réponse par écrit, signée de votre main. Nous pourrons alors, sans ajouter un poids à notre conscience, décider de cette affaire. Nous nous fions à vous comme aux dignes gardiens des lois de Dieu et comme aux fidèles pasteurs du troupeau du Christ et nous vous conjurons d'agir avec droiture et impartialité. »

Les archevêques répondirent : « Cette affaire est du

ressort du jugement civil, et non du jugement spirituel; celui qui possède le pouvoir suprême ne saurait être jugé par des sujets, mais il doit agir selon sa propre volonté et selon son propre choix, sans prendre conseil de ceux qui lui sont soumis. Cependant, puisque nous en avons reçu l'ordre, voici dans les Saintes Écritures les passages qui peuvent se rapporter à ce crime inouï et sans précédent. »

Suivaient des citations de l'Ancien et du Nouveau Testament, et la conclusion :

« Cette affaire n'est pas de notre compétence; car qui nous érige en juges de celui à qui nous appartenons? Comment les membres pourraient-ils donner des conseils à la tête? D'ailleurs, notre jugement ne peut être que spirituel ; le clergé ne possède pas l'épée de fer, mais il possède l'épée spirituelle. Nous soumettons en toute humilité à la raison du monarque tout ceci et nous lui proposons de faire ce que lui-même jugera bon. S'il désire châtier le coupable selon l'étendue de la faute, il a l'exemple de l'Ancien Testament ; s'il désire gracier, il a l'exemple du Christ qui pardonna au fils prodigue et préféra la miséricorde au sacrifice. Bref, *le cœur du tzar est dans la main du Seigneur*. Qu'il choisisse le parti que le Seigneur lui indique. »

Avaient signé :

« L'humble Stépane, métropolite de Riazan; l'humble Théophane, métropolite de Pskov » ; quatre évêques, deux métropolites grecs, celui de Stavropol et de Thiphaïde, quatre archimandrites dont Fédos,

et deux hiéromoines : tous futurs membres du Saint Synode.

A la principale question du tzar concernant le serment qu'il avait fait à son fils de lui pardonner sans condition, les pères n'avaient pas fait de réponse.

Pierre lut cette épître avec un sentiment d'effroi : ce sur quoi il désirait s'appuyer s'était effrondré comme un tronc pourri.

Il avait obtenu ce qu'il voulait. Il ne l'avait obtenu que trop : l'Église s'était si bien soumise au tzar qu'elle cessait d'exister ; il était, à lui seul, l'Église.

Le tzarévitch dit avec un amer sourire, lorsqu'il connut le raisonnement des pères :

— Ces humbles sont plus rusés que le diable ! Le collège spirituel n'existe pas encore ; mais ils ont appris la politique spirituelle.

Il sentit à nouveau que l'Église était morte pour lui, et il se rappela les paroles du Seigneur à celui dont il est dit : *Tu es Pierre et sur cette pierre je construirai mon Église...*

« Lorsque tu étais jeune, tu ceignais tes reins et tu allais où tu voulais ; mais, lorsque tu seras vieux, tu étendras tes mains, et un autre te ceindra et te conduira où tu ne veux pas aller. »

IV

La première séance de la Haute Cour eut lieu le 17 juin dans la salle d'audiences du Sénat.

Les juges étaient des ministres, des sénateurs, des généraux, des gouverneurs, des capitaines de la flotte et de l'armée, des majors, des lieutenants, des commissaires de la guerre, des fonctionnaires des nouveaux collèges, de vieux boyards ; en tout, civils et militaires, cent vingt-sept personnes. Un vrai ramassis ! disaient ceux d'entre eux qui étaient nobles. D'aucuns ne savaient pas écrire, de sorte qu'il leur fut impossible de signer la sentence.

Après avoir assisté, dans l'église Troïtzky, à une messe en l'honneur du Saint-Esprit où ils demandaient le secours divin en cette affaire difficile, les juges se réunirent dans le Sénat.

On ouvrit les portes et les fenêtres de la salle, non seulement pour avoir de l'air, par ce jour lourd et orageux, mais aussi pour donner au jugement un caractère national. Cependant on mit des barrières et des barricades aux rues voisines ; un bataillon de la garde fut disposé sur la place, le fusil à l'épaule, pour tenir le « bas peuple » à distance.

Quatre officiers, sabre au clair, amenèrent le tzarévitch.

Dans la salle d'audiences, il y avait un trône. Mais le tzar n'y monta point; il s'assit dans un fauteuil au bout de la salle. Derrière deux rangs de tables couvertes de drap rouge siégeaient les juges. Alexis se tenait devant son père comme un accusé devant le procureur.

Lorsque la séance fut ouverte, Pierre se leva et dit :

— Messieurs du Sénat et autres juges! Je vous prie de juger cette affaire en toute équité, comme elle mérite de l'être, sans flatterie ni bassesse. Si vous décidez qu'un châtiment léger soit suffisant, et si vous hésitez par crainte de me déplaire, je vous jure qu'il n'en sera rien! Je vous prie aussi de ne point prendre en considération le fait que vous jugez le fils de votre tzar; soyez impartiaux, agissez en hommes droits, ne mettez pas en péril vos âmes et la mienne, car nos consciences doivent être pures le jour du jugement suprême, et notre patrie doit être en sécurité.

Le vice-chancelier Chafirov lut une longue énumération des crimes du tzarévitch, crimes anciens, déjà déclarés dans les précédents aveux, crimes nouveaux, qu'il avait soi-disant cachés au cours du premier réquisitoire.

— Te reconnais-tu coupable? demanda au tzarévitch le prince Menchikov, vice-président de l'assemblée.

On croyait que le tzarévitch tomberait à genoux comme il l'avait fait à Moscou, et qu'il supplierait en pleurant qu'on lui accordât sa grâce. Mais il se leva et jeta un regard tranquille sur l'assemblée.

— Si je suis coupable ou non, ce n'est point à vous, mais à Dieu, de me juger ! dit-il au milieu du silence subit et complet. Comment jugeriez-vous, lorsque vous n'êtes pas libres de vos paroles ? Quelle est votre liberté ? Vous êtes les esclaves du tzar ; ce qu'il vous ordonne de dire, vous le dites. On appelle ceci un jugement, mais ce n'est qu'injustice et tyrannie ! Vous savez la fable de l'agneau que jugeait le loup ? Votre tribunal est un tribunal de loups. Je pourrais être cent fois innocent, vous me condamneriez quand même. Si, au lieu de vous, c'était le peuple russe qui jugeait mon différend avec mon père, ce serait bien autre chose. J'aime le peuple. Pierre est grand, très grand ; mais il est lourd, il écrase. Que de vies perdues, que de sang répandu ! La terre en gémit. N'entendez-vous rien, ne voyez-vous rien ? Mais qu'ai-je à vous parler ? Vous n'êtes point un Sénat, vous êtes les laquais du tzar, ses laquais, tous, du premier jusqu'au dernier !

Un murmure de révolte étouffa les dernières paroles du tzarévitch. Mais personne n'osa l'interrompre. Tous regardaient le tzar et attendaient qu'il parlât. Cependant le tzar se taisait. Pas un muscle de sa face pétrifiée, figée, ne bougea. Il fixait ses yeux ardents, larges ouverts, sur ceux du tzarévitch.

— Pourquoi te tais-tu, père ? dit tout à coup le tzarévitch au tzar avec un sourire de mépris. Il t'est dur d'entendre la vérité. Si tu m'avais fait trancher la tête sans cérémonie, je me serais tu. Mais puisque tu imagines un tribunal, que tu le veuilles ou non,

tu m'entendras. Lorsque tu voulais que je quittasse la protection du césar, n'as-tu pas juré devant Dieu de me pardonner? Quel compte tiens-tu de ta promesse? Tu te déshonores au su de toute l'Europe! L'autocrate russe n'est qu'un parjure et un menteur!...

— On ne peut tolérer ces paroles!... C'est un crime de lèse-Majesté!... Il est fou!... Il faut le faire sortir d'ici! murmurait-on dans l'assemblée.

Le prince Menchikoff courut au tzar et lui parla dans l'oreille. Mais le tzar se taisait, ne semblait ni voir ni entendre. Son visage mort n'exprimait rien.

— Tu seras le premier à répandre sur l'échafaud le sang de ton fils, le sang des tzars russes! reprit le tzarévitch; et ses paroles avaient un accent prophétique. Ce sang retombera de tête en tête sur ta lignée, jusqu'au dernier tzar, qui périra dans le sang. A cause de moi, Dieu punira la Russie!...

Pierre s'agita lourdement, avec un indicible effort, comme s'il cherchait à repousser quelque immense fardeau; puis son visage se tordit, se dénatura, le masque figé reprit vie, les lèvres se desserrèrent et, de la gorge, s'échappa un râle :

— Tais-toi, tais-toi... Je te maudirai!...

— Tu me maudiras? cria le tzarévitch en fureur.

Il se jeta vers le tzar et leva les bras.

Tous haletaient d'épouvante. On s'attendait à ce qu'il frappât son père ou lui crachât au visage.

— Tu me maudiras?... Criminel, assassin, bête, Antéchrist!... Sois maudit! maudit! maudit!

Pierre se renversa dans son fauteuil et avança les bras comme pour se protéger de son fils.

Tous les juges bondirent de leur place, pris de panique. D'aucuns fermaient les portes et les fenêtres ; d'autres se sauvaient en courant. On s'efforçait d'éloigner le tzarévitch. On entourait le tzar. Le tzar était malade. Il eut une crise semblable à celle qu'il avait eue, le mois précédent, à Péterhof.

La séance fut levée.

Dans la nuit, la Haute Cour se réunit encore et décida que le tzarévitch serait mis à la question.

V

Règlement de la torture pour les accusés.

« La torture de ceux qui sont accusés de crime a lieu dans un endroit appelé Sasténok, entouré de clôtures et couvert d'un toit. Les juges y assistent avec un secrétaire; un clerc enregistre les paroles du torturé.

» Dans le Sasténok se trouve un appareil formé de trois poteaux dont deux sont enfoncés dans la terre; et le troisième, transversal, repose sur les deux premiers.

» A l'heure convenue, le bourreau doit venir avec ses instruments : un collier de laine auquel est attachée une longue corde, un knout et des lanières de cuir.

» Lorsque les juges sont là, le bourreau jette un bout de la longue corde par-dessus le poteau transversal ; il prend l'accusé, lui tire les bras par derrière et les enfile dans le collier : avec ses aides, il tire sur la corde de façon que l'accusé ne puisse toucher la terre mais reste suspendu par les bras, qui sont tordus en arrière. Ensuite, il lui lie les pieds avec les lanières et les attache à une borne ; l'ayant ainsi étendu, il le frappe du knout. Cependant on interroge l'accusé et l'on enregistre toutes ses paroles. »

Le matin du 19 juin, lorsqu'on amena le tzarévitch dans le Sasténok, il ignorait encore le verdict de ses juges.

Le bourreau Kondrachka Tioutioune s'approcha de lui et dit :

— Déshabille-toi.

Le tzarévitch ne comprenait toujours pas.

Kondrachka lui mit la main sur l'épaule. Alors le tzarévitch comprit : il n'éprouva aucune crainte. Le vide était dans son âme. Il croyait dormir ; dans ses oreilles bourdonnait la chanson du rêve prophétique :

> Les feux brûlent clairs,
> Les fourneaux sont allumés,
> On aiguise les couteaux,
> On va t'égorger.

— Soulève-le ! dit Pierre au bourreau.

On suspendit le tzarévitch. Il reçut vingt-cinq coups de knout.

Trois jours après, le tzar envoya Tolstoï chez le tzarévitch :

— Va, aujourd'hui, après la messe, chez le tzarévitch, interroge-le sur les points suivants et enregistre ses réponses :

» 1° Pourquoi ne m'a-t-il jamais obéi et pourquoi n'a-t-il jamais essayé de me plaire? Il savait que sa conduite était mauvaise; comment n'en éprouvait-il ni honte, ni remords?

» 2° Pourquoi était-il si téméraire et défiait-il tout châtiment?

» 3° Pourquoi voulait-il s'approprier mon héritage autrement que par la soumission?

Lorsque Tolstoï pénétra dans le cachot du tzarévitch, celui-ci était sur son lit. Blumentrost lui faisait un pansement; il examinait les cicatrices du dos et renouvelait les bandages, couverts d'onguents rafraîchissants. Il avait reçu l'ordre de guérir au plus vite le tzarévitch, afin qu'on pût procéder à une nouvelle torture.

Le tzarévitch avait la fièvre; il délirait :

— Fédor Franzovitch! Fédor Franzovitch! chasse-la, je t'en conjure... Tu la vois qui miaule comme un chat, la maudite, qui caresse! Elle va me sauter à la gorge et m'étrangler, m'arracher le cœur avec ses griffes...

Tout à coup il reconnut Tolstoï.

— Que me veux-tu?

— Ton père m'envoie...

— C'est pour la torture?...

— Non, non, Pétrovitch ! Ne crains rien. Ce n'est que pour un renseignement...

— Je ne sais plus rien, plus rien ! gémit le tzarévitch en s'agitant. Laissez-moi ! Tuez-moi, mais ne me torturez plus ! Et, si vous ne voulez pas me tuer, donnez-moi du poison, un rasoir ; je le ferai moi-même... Mais plus vite, plus vite !...

— Qu'as-tu, tzarévitch ? Que le Seigneur te garde ! dit Tolstoï de sa voix veloutée. Si Dieu le veut, tout s'arrangera. Tout arrive, en ce monde. Dieu lui-même a souffert et il nous ordonne de souffrir. Penses-tu que je ne te plaigne pas, mon enfant ?...

Il retira de sa poche son éternelle tabatière où un berger d'Arcadie dénouait la ceinture d'une bergère, aspira une prise et essuya une larme.

— Je te plains, mon pauvret, je te plains, je donnerais ma vie pour toi !...

Il se pencha vers lui et lui chuchota dans l'oreille:

— Que tu me croies ou non, je t'ai toujours voulu du bien, et aujourd'hui encore...

Il s'arrêta soudain, épouvanté par le regard fixe du tzarévitch qui se soulevait lentement :

— Judas le traître ! Voici pour tes bontés !

Il cracha au visage de Tolstoï; puis, avec un sourd gémissement, il retomba sur sa couche.

Blumentrost se précipita à son secours et dit à Tolstoï :

— Allez-vous-en, sinon je ne réponds de rien !

Le tzarévitch délirait.

— La voilà qui guette... Ses yeux sont comme des flambeaux, et ses moustaches se hérissent, comme celles de mon père! Va-t'en!... Fédor Franzovitch, chasse-la donc, je t'en conjure!...

Blumentrost lui faisait respirer de l'éther et lui mettait de la glace sur la tête.

Il reprit enfin connaissance et regarda Tolstoï, sans aucune colère. Il ne se souvenait plus de l'avoir insulté.

— Pierre Andréévitch, je sais que tu as bon cœur. Rends-moi un service d'ami, Dieu t'en récompensera. Supplie mon père de me laisser voir Afrossia...

Tolstoï posa doucement ses lèvres sur la main bandée et murmura, d'une voix entrecoupée par des larmes sincères :

— Je vais obtenir cela de lui; je ferai tout mon possible pour toi! Seulement il nous faut d'abord répondre à quelques petites questions. Il n'y en a que trois...

Il lut tout haut le questionnaire du tzar.

Le tzarévitch ferma les yeux.

— Qu'y a-t-il à répondre, Andréévitch? J'ai tout dit, Dieu m'en est témoin. Je n'ai plus de paroles, plus de pensées. Je suis imbécile...

— Ce n'est rien, ce n'est rien! dit Tolstoï précipitamment.

Il approcha une table, prépara du papier, une plume et de l'encre.

— Je te dicterai, tu n'auras qu'à écrire...

» Pourra-t-il écrire? demanda-t-il au médecin en le

regardant de telle façon que celui-ci crut voir les yeux implacables du tzar.

Il haussa les épaules, grogna : « Barbares ! » et enleva le pansement de la main droite du tzarévitch.

Tolstoï se mit à dicter. Alexis écrivait avec peine des lettres tremblées ; souvent il s'arrêtait. Il avait le vertige, et la plume lui glissait des doigts. Alors Blumentrost lui donnait une potion excitante. Mais les paroles de Tolstoï agissaient mieux encore que la potion :

— Tu verras Afrossia. Peut-être seras-tu gracié ; on te permettra de te marier ! Écris, écris, mon enfant !

Et le tzarévitch se remettait à la tâche.

« Le 22 juin 1718, je répondis ce qui suit aux questions que me posa M. Tolstoï :

« 1° Mon insubordination envers mon père s'explique par le fait que j'ai été élevé par ma mère et des femmes ignorantes qui ne cherchaient qu'à m'amuser ; elles firent de moi un bigot, vers quoi j'étais déjà porté par tempérament. Mon père, qui voulait que je reçusse une instruction digne d'un tzarévitch, m'ordonna d'étudier l'allemand et les sciences; mais cela me fut odieux : je me signalai par une grande paresse et ne témoignai d'aucun bon vouloir. Lors des absences prolongées de mon père, qui faisait des guerres, mes proches, voyant que j'aimais causer avec les popes et les moines et que j'aimais boire, m'encourageaient à cela. Ils m'écartaient de mon père et, peu à peu,

toutes ses actions, militaires ou autres, et toute sa personne, me furent répugnantes.

» 2° Ma témérité et mon mépris des châtiments viennent de mon mauvais naturel, je le reconnais ; je craignais mon père, mais non d'une crainte filiale.

» 3° Je puis expliquer facilement pourquoi je souhaitais obtenir le pouvoir autrement que par la soumission à mon père. Puisque j'avais quitté le droit chemin et que je ne voulais en rien imiter mon père, il me fallait bien recourir, pour avoir le pouvoir, à l'aide de l'étranger. Si les choses en étaient arrivées au point que le césar me donnât, comme il me l'avait promis, son armée afin de conquérir la couronne russe, je n'aurais regardé à rien. Le césar aurait pu me demander des troupes russes contre ses propres ennemis, ou bien quelque forte somme d'argent : je lui aurais tout accordé et j'aurais fait à ses ministres et à ses généraux de grands cadeaux. J'aurais entretenu à mes propres frais les troupes qu'il m'aurait données pour conquérir la couronne ; bref, je n'aurais rien ménagé dans la poursuite de mon dessein.

» ALEXIS. »

Seulement, lorsqu'il eut signé, il comprit avec épouvante ce qu'il avait fait. Il voulut crier que tout cela était faux ; il voulut saisir le papier et le détruire. Mais sa langue et ses membres étaient paralysés ; il était comme ceux qu'on enterre vifs, qui entendent

tout, sentent tout et ne peuvent protester. Sans un mot, sans un mouvement, il regardait Tolstoï plier le papier et le mettre dans sa poche.

D'après ce nouvel aveu, dont lecture fut faite au Sénat le 24 juin, la Haute Cour décréta :

« Nous, soussignés, ministres, sénateurs, fonctionnaires militaires et civils, après mûre réflexion et nous basant sur les saints Évangiles et les Apôtres, les canons et les règlements des saints Pères et des maîtres de l'Église, sur les statuts des césars romains et grecs et sur ceux des autres souverains chrétiens, de même que sur les lois russes, avons décidé à l'unanimité incontestée que le tzarévitch Alexis, coupable de révolte contre son père et son tzar, dont il convoitait depuis son enfance l'empire au point de vouloir s'en emparer avec l'aide d'émeutiers et de souverains étrangers qui en eussent amené la ruine complète, — mérite la mort. »

VI

Ce même jour, on conduisit le tzarévitch à la torture. On lui donna quinze coups de knout et on l'ôta prématurément de l'appareil, Blumentrost ayant déclaré qu'il pouvait mourir sous le knout.

La nuit, il fut si mal que l'officier de service courut annoncer au commandant de la forteresse que le tzaré-

vitch expirait. Il fallait un prêtre. Le commandant envoya le pope de la garnison, le père Mathieu. Celui-ci se débattait et suppliait le commandant :

— Ayez pitié de moi ! Je n'ai pas l'habitude de ces affaires-là. C'est très effrayant, tout ce qui touche au tzar. Si l'on m'accuse, après, je ne saurai pas me défendre... J'ai une femme et des enfants !...

Le commandant promit d'assumer toute responsabilité ; et le père Mathieu, tremblant, s'exécuta.

Le tzarévitch avait perdu ses esprits ; il ne reconnaissait personne et il délirait.

Tout à coup il ouvrit les yeux et dévisagea le père Mathieu.

— Qui es-tu ?

— Le père Mathieu, prêtre de la garnison. On m'envoie te confesser.

— Me confesser !... Et pourquoi, père, as-tu la tête d'un veau ?... du poil sur le mufle et des cornes au front ?...

Le père Mathieu se taisait, les yeux à terre.

— Désires-tu te confesser, seigneur tzarévitch ? demanda-t-il enfin, avec le timide espoir que le tzarévitch refuserait.

— Connais-tu, pope, l'ukase du tzar ? Toute trahison ou projet séditieux dont vous auriez reçu la confession doit être révélé à la chancellerie secrète ?

— Je le connais, tzarévitch.

— Si je te confesse quelque chose de ce genre, me livreras-tu ?

— Que puis-je faire d'autre, tzarévitch ? Je suis un

être infime... Ma femme, mes enfants... balbutia Mathieu.

Et il se disait :

« Voilà que ça commence ! »

— Va-t'en, va-t'en loin de moi, tête de veau ! cria le tzarévitch en fureur. Esclave du tzar russe !... Vendus, vendus, tous jusqu'au dernier ! Vous fûtes des aigles et vous êtes devenus des bœufs ployés sous le joug ! Vous avez livré l'Église à l'Antéchrist ! Je mourrai sans confession et je n'accepterai pas de toi les sacrements !... Sang de vipère, corps de Satan !...

Le père Mathieu s'écarta avec épouvante. Ses mains furent prises d'un tel tremblement qu'il faillit laisser tomber le calice.

Le tzarévitch récita les paroles du vieux raskolnik :

— Sais-tu à quoi ressemble votre Agneau ? Il ressemble à une carcasse de chien, jetée au fossé ! Si tu communies, tu mourras. Votre communion est comme l'arsenic ou le sublimé : elle court dans les os, dans le cerveau, atteint l'âme ; après quoi, tu peux te reposer dans la géhenne de feu, comme Caïn, le pécheur endurci... Vous voulez m'empoisonner ; mais je ne me laisserai pas faire !...

Le père Mathieu se sauva.

Un gros chat noir, sorcier du diable, sauta au cou du tzarévitch et se mit à l'étrangler, à lui griffer le cœur.

— Seigneur, Seigneur, pourquoi m'abandonnes-tu ? gémissait-il, dans une mortelle angoisse.

Mais soudain il sentit qu'à son chevet, à la place

qu'occupait naguère Mathieu, un autre s'était assis. Il ouvrit les yeux et regarda.

C'était un tout petit vieux, aux cheveux gris. Il inclinait la tête de manière à cacher ses traits. Il ressemblait au père Ivan, portier de Blagovestchensk, et aussi au vieillard centenaire, gardien d'abeilles, que le tzarévitch avait jadis rencontré dans les forêts de Novgorod. Ce vieux demeurait parmi les ruches, se chauffant au soleil ; il était tout blanc et sentait le miel et la cire; lui aussi s'appelait Ivan.

— Es-tu le père Ivan ? ou le vieillard? demanda le tzarévitch.

— Je suis Ivan, oui, Ivan! répondit le vieillard, doucement, avec un tendre sourire.

Sa voix était comme le bruissement des abeilles et comme une lointaine sonnerie de cloches. Elle charmait et effrayait le tzarévitch. Il s'efforçait de discerner le visage du vieux et n'y parvenait pas.

— N'aie pas peur, mon petit, n'aie pas peur! continuait le vieux plus doucement encore. Le Seigneur m'envoie à toi et Lui-même sera ici bientôt.

Le vieillard leva la tête. Le tzarévitch aperçut un visage d'une jeunesse éternelle; il reconnut Jean, fils du Tonnerre.

— Le Christ est ressuscité, Alecha!

— En vérité, il est ressuscité! répondit le tzarévitch.

Une immense, une débordante joie emplit son âme.

Ivan tenait dans sa main un soleil : c'était le calice, avec le sang et le corps du Christ.

— Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit.

Il administra la communion au tzarévitch. Le soleil pénétra le tzarévitch ; et il comprit qu'il n'y a ni douleur, ni crainte, ni souffrance, ni mort, qu'il n'y a que la vie éternelle, le soleil éternel, — le Christ.

VII

Blumentrost, qui vint le matin visiter son malade, fut plongé dans l'étonnement : la fièvre avait disparu, les blessures s'étaient refermées. Le mieux était si subit qu'il semblait tenir du miracle.

— Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! disait l'Allemand, tout joyeux.

Le tzarévitch se sentit bien, toute la journée ; son visage rayonnait.

A midi, il apprit la sentence de mort.

Il en écouta avec calme la lecture, fit le signe de la croix et s'informa du jour de l'exécution. On lui répondit que le jour n'était pas encore fixé.

On lui apporta à dîner. Il mangea de bon appétit. Puis il fit ouvrir la fenêtre.

Il faisait un clair soleil. Le vent apportait l'odeur de la mer et de l'herbe. Sous la fenêtre, entre les pierres du mur, poussaient des pissenlits.

Il regarda longtemps par la fenêtre. Des hiron-

delles volaient, avec des cris joyeux; à travers les barreaux, le ciel semblait plus bleu et plus profond.

Le soir, le soleil jeta un blanc reflet sur le mur du cachot, au chevet du tzarévitch. Celui-ci, dans la blancheur, vit un blanc vieillard au visage éternellement jeune, au sourire de tendresse, qui tenait un calice rayonnant comme un soleil. Il s'endormit en contemplant cette vision, plein de paix.

Le lendemain, jeudi 26 juin, à huit heures, Menchikov, Tolstoï, Chafirov, Dolgorouky, Apraksine et les autres ministres se réunirent encore dans la chambre de question. Le tzarévitch était si faible qu'on dut l'y porter.

On lui demanda :

— Qu'as-tu à déclarer? N'as-tu rien caché?

Il ne fit aucune réponse.

On le suspendit au chevalet. Personne ne sut jamais combien il reçut de coups. On ne comptait plus.

Après les premiers coups, il cessa soudain de gémir; ses membres se raidirent et s'allongèrent. Mais il gardait sa connaissance : son œil était clair, son visage paisible. Cependant il y avait en lui quelque chose qui effraya les témoins, tout habitués qu'ils fussent à la vue de la souffrance.

— Impossible de le frapper davantage, Votre Majesté! dit Blumentrost à l'oreille du tzar. Il peut mourir. D'ailleurs il ne sent plus rien : il est en catalepsie.

— Comment? demanda le tzar, étonné.

— La catalepsie est un état...

— Catalepsie toi-même, imbécile!... cria Pierre, en se détournant.

Le bourreau s'interrompit un instant pour reprendre haleine.

— Tu bayes aux corneilles?... Frappe! ordonna le tzar.

Le bourreau obéit. Mais le tzar crut qu'il atténuait la force des coups par pitié pour le tzarévitch. Pierre lisait la pitié et l'indignation sur tous les visages.

— Frappe, frappe donc!

Il bondit et tapa du pied. Tous le contemplaient avec épouvante : il semblait fou.

— Frappe de toute ta force, entends-tu! Ne sais-tu plus ton métier?

— Je frappe. Que dois-je faire de plus? grogna le bourreau.

Il s'arrêta.

— Je frappe comme on fait en Russie; je n'ai pas pris de leçons des Allemands. Je suis un orthodoxe. Je ne veux pas commettre un crime. C'est facile de tuer. Tu vois qu'il respire à peine, le pauvret! Il n'est point une bête; il a une âme chrétienne!

Le tzar s'élança vers le bourreau.

— Attends un peu, fils du diable; je te frapperai toi-même, pour t'apprendre.

— C'est comme tu veux, Seigneur, répondit l'autre avec un regard en dessous.

Pierre lui arracha le knout des mains. Tous s'élancèrent pour l'arrêter, mais il était trop tard. Il leva le knout et frappa son fils de toute sa force. Les coups

étaient maladroits, mais si terribles qu'ils pouvaient briser les os.

Le tzarévitch tourna son visage vers son père; il le regarda comme s'il allait parler, et Pierre reconnut le regard de l'icone au sombre visage, couronné d'épines, devant lequel il avait prié un jour qu'il se demandait avec terreur : « Que signifient le Père et le Fils? »

Aujourd'hui comme alors, un abîme parut s'ouvrir à ses pieds; et de cet abîme venait un froid qui lui fit dresser les cheveux sur sa tête.

Il se surmonta, frappa encore; mais il sentit sur ses doigts du sang gluant et jeta le knout avec dégoût.

On entoura le tzarévitch, on l'ôta du chevalet et on l'étendit par terre.

Pierre s'approcha de lui.

Le tzarévitch gisait, la tête en arrière; ses lèvres s'entr'ouvrirent comme pour un sourire, et son visage était clair, jeune : le visage d'un adolescent de quinze ans. De nouveau il semblait vouloir parler à son père.

Pierre s'agenouilla, et tint embrassée la tête de son fils.

— Ce n'est rien, ce n'est rien, chéri, murmura le tzarévitch. Je suis bien, tout est bien. Que la volonté de Dieu se fasse!

Pierre l'embrassa sur les lèvres. Mais Alexis faiblissait vite : il n'était plus qu'une masse; ses yeux se ternirent, son regard s'éteignit.

Le tzar se leva, chancelant.

— Il mourra? demanda-t-il à Blumentrost.

— Peut-être vivra-t-il jusqu'au soir, répondit le médecin.

On entoura le tzar et on l'entraîna hors de la chambre.

Pierre s'était tout à coup affaissé; il était devenu faible et docile comme un enfant. Il se laissait conduire sans réfléchir.

Tolstoï, s'étant aperçu que les mains du tzar étaient rouges de sang, fit apporter une cuvette. Pierre y plongea les mains. L'eau rosit.

On fit sortir Pierre de la forteresse, on l'embarqua dans une chaloupe.

Tolstoï et Menchikov ne le quittaient pas. Afin de le distraire, ils parlèrent des affaires courantes. Il écoutait tranquillement et répondait avec sang-froid. Au palais, il signa des papiers. Jamais, plus tard, il ne sut ce qu'il avait fait ce jour-là. C'était comme un trou dans sa mémoire. Il ne parla point de son fils ; il paraissait ne plus y penser.

Enfin, vers six heures, lorsqu'on avertit Tolstoï et Menchikov que le tzarévitch était à l'agonie, ils furent obligés de prévenir le tzar. Il les écouta distraitement, comme s'il ne comprenait pas. Néanmoins il se remit en chaloupe et nagea vers la forteresse.

Le tzarévitch avait été transporté de la chambre de torture à son cachot. Il ne reprit plus connaissance.

Le tzar et les ministres entourèrent l'agonisant. Lorsqu'ils apprirent qu'Alexis n'avait pas communié, tous s'agitèrent, éperdus. On envoya chercher le prêtre de la cathédrale, le père Georges. Il accourut,

haletant, effaré. Il prépara les sacrements, fit une confession muette, marmonna les prières d'absolution, ordonna de soulever la tête de l'agonisant et approcha de ses lèvres la cuiller d'or.

Mais les lèvres demeurèrent closes, les dents serrées. La cuiller, que le père Georges tenait dans ses mains tremblantes, frappait les dents et sonnait contre elles. Le sang du Christ dégouttait sur le mouchoir de soie rouge. Tous étaient consternés.

Soudain, le visage impassible de Pierre exprima la colère.

Il s'approcha du prêtre et dit :

— Laisse ! Inutile !...

Il avait cru voir un sourire sur le visage de l'agonisant.

A la même heure que la veille au soir, à la même place, le soleil envoyait au chevet du tzarévitch ses blancs reflets. Et, dans la lueur, un blanc vieillard tenait dans ses deux mains un calice semblable à un soleil.

Le soleil s'éteignit. Le tzarévitch soupira comme un enfant qui s'endort.

Blumentrost lui tâta le pouls et parla à l'oreille de Menchikov. Celui-ci se signa et déclara solennellement :

— Son Altesse, le tzarévitch Alexis Pétrovitch, n'est plus !...

Tous tombèrent à genoux, excepté le tzar. Son visage était plus impassible que celui du mort.

VIII

« Tout finira, en Russie, par une épouvantable révolution ; l'autocratie tombera, car des millions d'êtres clament à Dieu leurs plaintes contre le tzar », écrivait de Pétersbourg le résident de Hanovre, Weber, en annonçant la mort du tzarévitch.

« Le prince royal n'est pas mort à la suite des coups, comme on le dit ici, mais par l'épée ou la hache, écrivait Pleyer à son empereur. Un charpentier hollandais qui travaillait au clocher de la cathédrale et qui y était resté la nuit, par hasard, vit le soir, près de la chambre de torture, des hommes étranges ; il le dit à sa belle-mère, sage-femme du résident hollandais. Le corps du prince royal fut déposé dans un cercueil de mauvaises planches ; la tête fut légèrement couverte et le cou entouré d'un linge, comme on le fait avant de se raser. »

Le résident hollandais, Jacob de Bie, envoya un rapport aux États généraux : le tzarévitch avait succombé à un éclatement des veines ; à Pétersbourg, on craignait une émeute.

Les lettres des résidents, ouvertes à la poste, furent présentées au tzar. On s'empara de Jacob de Bie, on le conduisit à la chancellerie de l'ambassade, où on l'interrogea. On mit sous garde le charpentier hollandais et sa belle-mère, la sage-femme.

Pour réfuter ces bruits, une circulaire composée par Tolstoï, Chafirov et Menchikov fut envoyée de la part du tzar aux cours étrangères.

« Lorsque fut prononcée la sentence de notre fils, nous, son père, fûmes assailli par la pitié d'un côté et, de l'autre, par le désir d'assurer la paix de notre empire ; nous ne pûmes aussitôt prendre de résolution dans cette affaire si difficile. Mais le Seigneur Tout-Puissant désira, dans sa miséricorde, nous délivrer de nos doutes et sauver la Russie. Il coupa hier, 26 juin, le fil des jours du tzarévitch Alexis. Celui-ci succomba à une maladie, qui le frappa à la lecture de la sentence de mort et de la liste de ses crimes inouïs contre nous et l'empire ; la maladie fut, au début, une espèce d'apoplexie. Ensuite il reprit pleinement connaissance et reçut chrétiennement les derniers sacrements ; il nous pria de le venir voir. Et nous, oubliant ses méfaits, nous nous rendîmes chez lui avec tous nos ministres et sénateurs. Il avoua sincèrement ses crimes, pleura abondamment de repentir et reçut le pardon que nous lui devions en qualité de père et de souverain. Enfin, le 26 juin, vers six heures du matin, il trépassa chrétiennement. »

Le lendemain de la mort du tzarévitch, le 27 juin, le neuvième anniversaire de Poltava fut célébré comme d'habitude : sur la forteresse flotta le drapeau jaune avec l'aigle noire. On dit une messe à Troïtzky, on tira le canon, on banqueta dans la cour de la poste, tout le jour, et, la nuit, dans la galerie couverte du Jardin d'Été, aux pieds de Vénus. Les réjouissances

furent nombreuses, la musique suave, pareille à des soupirs d'amour :

> Abandonne, Cupidon, tes flèches.
> Déjà nous sommes tous atteints...

Cette même nuit, le corps du tzarévitch fut mis en bière et transporté du cachot à un hangar de bois, dans la forteresse même.

Le matin, il fut transféré à la cathédrale et l'on permit aux gens du peuple de toute espèce de s'approcher de la bière « afin de voir le tzarévitch et de le saluer ».

Le dimanche 29 juin, ce fut une nouvelle fête : le jour patronymique du tzar. On célébra une messe, on tira le canon, on fit sonner toutes les cloches, on dîna au Jardin d'Été. Le soir, on se rendit à l'Amirauté pour le lancement de la frégate *le Vieux-Chêne*; ce fut une saoulerie. La nuit, il y eut des feux d'artifices, et les réjouissances furent nombreuses.

Le lundi 30 juin, eurent lieu les obsèques du tzarévitch. Ce fut une solennité. Le métropolite de Riazan, Stépane ; l'évêque de Pskov, Théophane ; six autres évêques, des métropolites de Palestine, des archimandrites, archiprêtres, hiéromoines, protodiacres et dix-huit prêtres officièrent. Le tzar, la tzarine, les ministres, les sénateurs, les hauts fonctionnaires militaires et civils étaient dans la cathédrale. Le peuple, en masse, entourait l'église.

La bière, tendue de velours noir, était posée sur un

haut catafalque, sous un dais de brocart d'or. Quatre sergents de la garde impériale préobrajenski, sabre au clair, formaient la garde d'honneur.

Beaucoup de dignitaires avaient encore mal à la tête de la saoulerie de la veille; dans leurs oreilles résonnait le chant des bouffons :

Ma mère m'a mis au monde en dansant,
Elle m'a baptisé dans le cabaret du tzar.

Par cette claire journée d'été, la lueur des cierges et le chant funèbre paraissaient singulièrement lugubres.

« *Apaise, Christ, l'âme de ton serviteur, parmi les saints, dans le lieu où il n'y a ni maladies, ni douleurs, ni soupirs, mais seulement la vie éternelle.* »

Le diacre répondait d'une voix monotone :

« *Nous prions pour l'âme du défunt serviteur de Dieu, Alexis, afin qu'il lui soit pardonné tout péché volontaire ou involontaire...* »

Le chœur glapissait :

« *Les sanglots de ceux qui se lamentent sur le mort chantent : Alleluia!...* »

Dans la foule, quelqu'un éclata en sanglots; et un frémissement courut dans l'église, lorsqu'on chanta le dernier verset :

« *Vous qui me voyez sans voix et sans souffle, venez, vous qui m'aimiez et me donnez le dernier baiser!...* »

Le premier qui s'approcha de la bière fut le métro-

polite Stépane. Il tenait à peine sur ses jambes. Deux protodiacres le soutenaient. Il baisa le tzarévitch sur la tête et sur la main ; ensuite il s'inclina et regarda longtemps le visage. Stépane enterrait avec Alexis tout ce qu'il aimait, toute l'antiquité moscovite, le patriarcat, la liberté et la gloire de l'ancienne Église, tout « l'espoir de la Russie ».

Après les membres du clergé, le tzar gravit les marches du catafalque. Son visage était toujours impassible. Il regarda son fils.

Le visage du tzarévitch était clair et jeune, plus jeune encore depuis qu'il était mort. Son sourire signifiait : « Tout est bien. Que la volonté de Dieu se fasse !... »

Sur la face de Pierre quelque chose tressaillit, trembla, sembla se réveiller avec un immense effort; enfin sa physionomie s'éclaira de la lumière qui émanait du mort.

Le tzar se pencha sur son fils et appuya ses lèvres sur les lèvres froides. Puis il leva les yeux au ciel. On vit qu'il pleurait. Il fit le signe de la croix et dit :

— Que la volonté de Dieu se fasse en toutes choses !...

Il savait maintenant que son fils le justifierait au tribunal de Dieu, qu'il lui expliquerait dans l'au-delà ce qu'étaient : le Père et le Fils !...

IX

On déclara au peuple, comme aux puissances étrangères, que le tzarévitch avait succombé à une attaque d'apoplexie.

Mais le peuple n'y ajouta pas foi. Certaines gens prétendaient qu'il était mort supplicié par son père : « l'affaire a été vite faite ! ». D'autres affirmaient hautement qu'on avait enterré, en guise de tzarévitch, un sergent de la garde qui lui ressemblait, et que le tzarévitch, sain et sauf, s'était sauvé loin de son père, dans les cloîtres du Volga, ou bien dans les steppes, chez les cosaques, derrière les « rivières libres », et qu'il se cachait.

Après quelques années, parmi les cosaques de l'Iamen, sur la rivière Bousoulouk, surgit un certain Timoféï le Travailleur ; il avait l'aspect d'un vagabond et, lorsqu'on lui demandait d'où il venait, il répondait :

— Des nuages, de l'air. Mon père est un bâton, ma mère une besace. On m'appelle le Travailleur parce que je travaille à une grande œuvre de Dieu.

Parfois, en sourdine, il disait ceci de lui-même :

— Je ne suis pas un moujik, ni un fils de moujik ; je suis un aigle, fils d'un aigle ; aigle je serai encore ! Je suis le tzarévitch Alexis Pétrovitch. J'ai sur le dos une croix et sur la cuisse une épée.

On disait de lui :

— Ce n'est pas un homme comme un autre ; il fera, un jour, trembler la terre.

Dans les écrits qu'il lançait parmi les cosaques, il y avait :

« Béni soit notre Dieu ! Nous, le tzarévitch Alexis Pétrovitch, allons revendiquer les droits de nos pères et de nos grands-pères ; nous comptons sur vous, les cosaques, pour nous aider à protéger l'ancienne foi et le peuple. Et vous, les va-nu-pieds, les haleurs, les pauvres hères sans feu ni lieu, entendez notre appel et hâtez-vous vers nous. »

Le Travailleur allait par la steppe, racolant une armée. Il promettait de découvrir « une ville où étaient les insignes de la Sainte Vierge, l'Évangile, la croix et les étendards d'Alexandre de Macédoine ». Lui, le tzarévitch Alexis Pétrovitch, régnerait alors ; et, lorsque viendraient la fin du monde et l'Antéchrist, il lutterait contre la force démoniaque de l'Antéchrist.

On s'empara du Travailleur ; on le mit à la question et on lui trancha la tête comme à un usurpateur.

Mais le peuple s'obstinait à croire que le véritable tzarévitch Alexis Pétrovitch viendrait à son heure, qu'il monterait sur le trône de ses pères, tuerait les boyards et comblerait le peuple de biens.

Ainsi, même après sa mort, Alexis Pétrovitch fut pour le peuple « l'espoir de la Russie ».

X

Après avoir fini les perquisitions relatives à l'affaire de son fils, Pierre quitta Pétersbourg pour Réval, le 8 août, à la tête d'une flotte de vingt-deux navires de guerre. Le tzar était sur un navire neuf, de quatre-vingt-dix canons, qu'on avait récemment lancé, *le Vieux-Chêne*. Ce navire avait été construit, le premier de la flotte, sur les plans et dessins du tzar, avec du bois russe, par des ouvriers russes, sans le secours d'aucun étranger.

Un soir, à l'endroit où le golfe de Finlande débouche dans la mer Baltique, Pierre se tenait au gouvernail et dirigeait le navire.

Le temps était rude. De lourds nuages plus noirs que le fer s'amoncelaient au-dessus des vagues lourdes aussi et plus noires que le fer. De pâles lambeaux d'écume surgissaient comme les pâles mains de fantômes menaçants. Par moments, les vagues dépassaient le flanc du bateau et inondaient de leur pluie salée tous ceux qui se trouvaient sur le pont et le tzar-timonier. Ses vêtements étaient trempés ; le vent glacial le frappait au visage. Mais il se sentait fort, vaillant et joyeux. Il regardait attentivement le lointain sombre et tenait le gouvernail d'une main ferme. Tout le corps gigantesque du bateau tremblait

sous la poussée des lames ; mais il était solide et obéissait à son timonier comme un bon cheval obéit à son maître. *Le Vieux-Chêne* sautait d'une vague sur une autre ; il s'inclinait comme pour plonger dans l'abîme écumeux, puis rebondissait triomphant.

Pierre songeait à son fils. Pour la première fois, il pensait à tout ce passé, sans effroi ni douleur ni remords, mais seulement avec tristesse ; il sentait dans toute sa vie la manifestation d'une volonté divine. Il se répéta les dernières paroles de son fils au Sénat : « Pierre est grand, très grand, mais il est lourd, il écrase. La terre gémit sous son poids ! »

Comment faire? se demandait-il. L'enclume gémit sous le marteau. Lui, le tzar, était le marteau dont Dieu se servait pour forger la Russie. Pierre l'avait réveillée d'un coup terrible ; mais, s'il n'était pas survenu, la Russie dormirait encore d'un sommeil mortel.

Et que serait-il advenu si le tzarévitch avait vécu? Tôt ou tard, il aurait régné, il aurait rendu le pouvoir aux popes, aux sectaires, aux bigots. Et ceux-ci auraient fait volte-face vers l'Asie ; ils auraient éteint la lumière de la civilisation ; la Russie aurait péri.

— Il y aura une tempête ! dit un vieux capitaine hollandais en s'approchant du tzar.

Pierre ne répondit pas, et continua de regarder attentivement le lointain.

L'obscurité tombait vite. Les noirs nuages se rapprochaient toujours plus des vagues noires.

Soudain, à l'horizon, dans l'étroite fente des nuages, brilla le soleil. On eût dit du sang qui jaillissait d'une blessure. Les nuages de fer et les vagues de fer devinrent sanglants. Étrange et terrible fut la mer de sang.

« Du sang ! du sang ! » pensa Pierre.

Il se rappela la prophétie de son fils :

« Tu es le premier qui verses le sang de ton fils, le sang des tzars russes, sur l'échafaud ; et ce sang rejaillira de tête en tête jusqu'au dernier tzar. Ta lignée périra dans le sang. Pour ton crime, Dieu punira la Russie ! »

— Non, Seigneur ! pria Pierre, comme jadis devant l'icone au sombre visage, invoquant le Père qui sacrifie son Fils. Que cela ne soit pas ! Que son sang retombe sur moi seul ! Punis-moi, Seigneur, mais épargne la Russie !

— Il y aura une tempête, répéta le vieux capitaine qui pensait que le tzar ne l'avait pas entendu. Je le disais tantôt à Votre Majesté, qu'il valait mieux rebrousser chemin...

— Ne crains rien, répondit Pierre en souriant. Notre bateau est solide, il supportera la tourmente. Dieu est avec nous !

D'une main ferme, le timonier conduisait son bateau sur les vagues de fer et de sang, vers un lointain inconnu.

Le soleil s'effondra. Ce fut l'obscurité. La tempête hurla.

ÉPILOGUE

LE CHRIST QUI VIENT

I

— Votre foi n'est pas la vraie, inutile de s'y sacrifier. Ah ! si j'avais trouvé la vraie foi, je me serais laissé hacher en petits morceaux pour elle.

Tikhone songeait souvent à ces paroles d'un pèlerin qui avait tour à tour adopté toutes les croyances pour les rejeter toutes.

Après sa fuite des forêts vestlougiennes, il avait longtemps erré. Maintenant, il se reposait dans le cloître de Pestchersk, à Novgorod ; il s'était fait clerc copiste. L'un des moines, le père Nicodème, lui dit, un jour qu'ils épiloguaient sur la foi :

— Je sais tout ce qu'il te faut, mon fils. Il y a, dans Moscou, des hommes sages. Ils possèdent l'eau vivante. Lorsque tu auras bu de cette eau, tu ne connaîtras plus la soif. Va les rejoindre. Si tu en es digne, tu connaîtras le grand mystère.

— Quel mystère ? demanda Tikhone, avidement.

— Attends, petit, prends patience, répliqua le moine avec une sévérité douce. Si tu te hâtes trop, tu n'arriveras pas. Pour mériter l'initiation au mystère, passe par l'épreuve du silence. Quoi qu'il t'arrive de voir ou d'entendre, tais-toi. Tu sais la prière : « Je ne livrerai pas ton secret aux ennemis ; je ne te donnerai pas le baiser de Judas ». As-tu compris ?

— J'ai compris, père. Je serai muet...

— C'est bon, continua Nicodème. Je vais te donner une lettre pour Parphène Paramonitch Safiannikov, marchand de farines à Moscou. Remets-lui de ma part des salutations et un humble cadeau, un baril de morochka[1] des bois conservés. Nous sommes de vieux amis. Il te recevra. Tu es habile en matière de comptabilité, il t'emploiera dans sa boutique... Pars-tu maintenant, ou bien attendras-tu le printemps ? C'est bientôt l'hiver et tu n'as que de mauvais vêtements. Tu pourrais geler.

— Je pars tout de suite, mon père !

— Que Dieu te protège, mon fils !

Le père Nicodème donna à Tikhone sa bénédiction et la lettre, qu'il lui permit de lire.

« A mon frère, Parphène Paramonitch, que j'aime en Christ — réjouissance !

» Voici le jeune Tikhone. Il ne veut plus de pain sec ; il désire des gâteaux savoureux. Satisfais cet

1. Espèce de mûres jaunâtres.

affamé. Que la paix et la joie du Seigneur soient avec vous !

» L'HUMBLE PÈRE NICODÈME. »

Tikhone partit pour Moscou à la première neige ; il suivait une caravane de marchands de poisson.

Les boutiques de Safiannikov étaient situées à l'angle de la rue 3e Mestchansky et de la petite place Soukharev.

On reçut Tikhone avec méfiance, bien qu'il donnât la lettre du père Nicodème. Afin de l'éprouver, on lui fit faire de gros travaux manuels. Lorsqu'on se fut assuré qu'il était sobre, zèlé et bon comptable, on lui confia les livres de comptes.

La boutique n'avait rien d'étrange. On y achetait, on y vendait, on parlait de bénéfices et de pertes. Mais, parfois, on chuchotait mystérieusement dans les coins.

Un jour, Mitka, l'homme de peine, bon géant aux allures gauches, tout couvert de farine, se mit à chanter, en remuant ses sacs, une étrange chanson. Tikhone l'écoutait :

Dans la sainte Russie,
Dans la mère Moscou,
Dans la rue Mestchansky,
Deux soleils se rencontrèrent,
Deux amis chers s'embrassèrent,
L'un d'eux, Ivan Timoféévitch,
Salue l'autre, son ami,
Danilo Filipovitch :
« Tu fais bien, mon cher seigneur,
De venir dans mon palais

Manger le pain avec le sel ;
Je suis heureux de t'écouter,
D'apprendre tes derniers desseins,
Ton effrayant jugement divin... »

— Mitka, Mitka, qui sont Danilo Filipovitch et Ivan Timoféévitch ? demanda Tikhone.

Pris en flagrant délit, Mitka s'arrêta, courbé sous un énorme sac. Il ouvrit de grands yeux.

— Ne connais-tu pas le Dieu Sabaoth, ou le Christ ?

— Mais comment le Dieu Sabaoth et le Christ se trouveraient-ils dans la rue Mestchansky ? interrogea Tikhone, de plus en plus surpris.

Mitka s'était ravisé ; il s'en alla en grognant :

— Si tu apprends trop de choses, tu seras vieux trop vite.

Peu de temps après, Mitka tomba malade d'avoir soulevé des poids trop lourds. Il gémissait dans sa chambrette souterraine.

Tikhone alla le voir, lui fit avaler des tisanes, le frictionna avec de l'huile de camphre et d'autres drogues que lui donnait un pharmacien allemand de ses amis. Il faisait humide dans le souterrain. Tikhone transféra Mitka dans sa chambre à lui, chaude et claire. Mitka était sensible. Il s'attacha à Tikhone et fut moins méfiant dans ses propos.

Tikhone apprit de lui ceci :

« Au commencement du règne d'Alexis Mikhaïlovitch, le Seigneur Dieu Sabaoth lui-même arriva dans un char de feu, avec anges et séraphins, sur la montagne Gorodine, district de Mourome. Les anges

s'envolèrent dans le ciel, tandis que le Seigneur Sabaoth demeurait sur terre ; il s'incarna en Danilo Filipovitch, soldat fugitif, et il déclara qu'un moujik, Ivan Timoféévitch, était son fils, Jésus-Christ. Tous deux errèrent sur la terre, semblables à des mendiants.

» Ils durent se cacher des persécuteurs, ils souffrirent la faim et la soif ; ils se réfugièrent dans des étables de porcs, des fosses puantes, des meules de paille. Un jour, une femme les cacha sous une étable de veaux.

» L'humidité fétide traversait les planches. Danilo Filipovitch s'en aperçut et dit à Ivan Timoféévitch : « Tu seras trempé !... » A quoi l'autre répondit : « Pourvu que toi, tzar, ne le sois pas ! »

» Ensuite ils vécurent à Moscou, dans la rue 3e Mestchansky. Ils eurent une maison à eux qu'on appela Sion. Ils y moururent tous les deux et s'élevèrent en gloire vers le ciel.

» Après Ivan Timoféévitch, de même qu'avant lui, beaucoup de Christs se révélèrent, car « le Seigneur » ne réside nulle part avec plus de plaisir que dans » la très pure chair humaine. Il est dit : *Vous êtes le » temple du Dieu vivant* ». Dieu donne naissance au Christ lorsque tout meurt. Le Christ a accompli son œuvre dans un seul corps, il la recommence dans plusieurs autres... »

— Il y a donc beaucoup de Christs ? demanda Tikhone.

— L'esprit est un, les corps sont plusieurs, répondit Mitka.

— Maintenant y a-t-il un Christ? continua Tikhone.

Il était tout ému et pressentait un mystère.

Mitka hocha la tête affirmativement.

— Où est-il?

— Ne le demande pas. Je ne puis répondre. Tu verras par toi-même, si tu en es digne.

Mitka se tut comme un poisson.

« *Je ne livrerai pas ton secret à l'ennemi* », songea Tikhone.

Un samedi soir, il faisait ses comptes dans la boutique. On allait fermer, lorsqu'une file de chariots arriva, qu'il fallut décharger. Par la porte ouverte pénétrait la buée froide. Les cloches des églises sonnaient. Les toits blancs des sombres maisonnettes avaient des reflets roses, doux et prolongés; ils ressortaient sur le ciel d'un mauve doré. La boutique était obscure; au fond seulement, parmi les sacs, une veilleuse brûlait devant l'icone de Saint-Nicolas.

Parphène Paramonitch Safiannikov, gros bonhomme à barbe blanche, au nez rouge, vrai père Frimas, et son premier commis, Émilian Rétivoï, roux, voûté, chauve, au masque spirituel et laid d'ancien Faune, buvaient du sbitène fumant, tandis que Tikhone leur parlait des vieux de Kerjenetz.

— Comment penses-tu, Émilian Ivanovitch? est-ce d'après les anciens livres ou les nouveaux qu'il faut faire son salut? demanda Tikhone.

Émilian sourit.

— Il y avait, en Russie, un homme, appelé Danilo

Filipovitch, dit-il. Il lut tous les livres et n'y trouva rien de bon ; alors il les mit dans un sac qu'il jeta au Volga. Le salut n'est ni dans les vieux livres, ni dans les nouveaux livres, mais dans :

« Le livre d'or ;

Le livre de vie ;

Le livre de la colombe :

Le Saint-Esprit. »

Il chanta ces dernières paroles sur le même rythme que Mitka chantait ses bizarres chansons.

— Où est ce livre? demanda Tikhone, avide et peureux.

— Voici, regarde.

Émilian lui indiqua le ciel.

— Voici le livre. Dieu a écrit dessus, avec le soleil pour plume d'or, les paroles de vie éternelle. Lorsque tu les auras lues, tu connaîtras le mystère des cieux et le mystère de la terre.

Émilian le regardait fixement ; Tikhone crut voir dans ses yeux un abîme d'eau, transparent et insondable.

Mais, sur un signe du maître, le commis se tut.

— Il n'y a donc de salut ni dans l'ancienne, ni dans la nouvelle Église? se hâta de demander Tikhone.

— Qu'est-ce que notre église? répliqua Émilian avec mépris. Un nid d'insectes, une synagogue pourrie, une foire de juifs. La grâce s'en est retirée. Elle fut esprit et flamme, elle est devenue une pierre précieuse et de l'or sur des icones, sur des habits de

prêtres. La parole de Dieu a durci; elle n'est plus qu'une croûte dure : on se casse les dents sans arriver à la mâcher !

Il se pencha vers Tikhone, et ajouta tout bas :

— Il y a une Église véritable, nouvelle, mystérieuse, claire demeure faite de cyprès, tour du Sion ! Ce ne sont pas des croûtes dures, mais des gâteaux tendres et tout chauds, tirés du four, qu'on y mange ; paroles de vie, sorties de lèvres prophétiques. Là est la joie paradisiaque, la bière spirituelle, dont on chante : *Venez boire la bière nouvelle, source de vie, qui coule du cercueil du Christ.*

— Pour de la bière, c'en est une ! s'écria Parphène Ivanovitch. On n'en a pas bu, qu'on est déjà ivre.

Il leva les yeux au plafond et se mit tout à coup à chanter, avec une voix de fausset :

Dieu lui-même a fait la bière,
L'Esprit Saint l'a préparée.

Rétivoï et Mitka se joignirent à lui ; ils chantaient et tapaient des pieds en mesure, secouaient les épaules, semblaient vouloir danser. Tous les trois avaient des yeux ivres.

Dieu lui-même a fait la bière,
L'Esprit Saint l'a préparée,
C'est la Mère qui l'a versée,
Les saints anges portèrent la bière
Et les séraphins l'offrirent.

Tikhone croyait entendre le bruit d'innombrables pieds, le tumulte d'une danse impétueuse. La chanson

était ivre, sauvage, effrayante ; le cœur cessait de battre, on haletait, mais on souhaitait l'écouter toujours.

Tous trois se turent aussi brusquement qu'ils avaient commencé.

Émilian feuilleta le livre de comptes, Mitka souleva un sac qu'il emporta, Parphène Paramonitch se frotta le visage, comme pour en effacer quelque chose. Il bâilla, s'étira paresseusement, fit le signe de la croix sur sa bouche et dit, de sa voix habituelle :

— Eh ! les enfants, allons souper ! Le tchi et la kacha n'attendent pas.

La boutique redevint une boutique ordinaire.

Tikhone se leva aussi ; mais, tout à coup, comme poussé par une force extérieure, il se jeta à genoux, pâle et tremblant, étendit les bras et s'écria :

— Mes pères ! Ayez pitié, aidez-moi ! Je n'en puis plus. Mon âme se désole, elle s'élance vers les palais du Seigneur ! Recevez-moi dans votre sainte communauté, dévoilez-moi le grand mystère !

— Il est pressé, le gaillard ! dit Émilian avec son sourire rusé. On parle vite, mais on agit lentement. Il faut d'abord consulter le Père. Peut-être t'accordera-t-il ce que tu demandes. Mais, d'ici là, sache te taire.

On soupa, comme si de rien n'était.

Ni le lendemain, ni les jours suivants on ne reparla des mystères. Si Tikhone hasardait quelque allusion, il ne recevait, en réponse, que des regards méfiants. L'autre soir, un rideau s'était entr'ouvert devant lui,

pour se refermer aussitôt. Mais il ne pouvait oublier ce qu'il avait vu. Il était si troublé qu'il ne savait plus ce qu'il faisait. Il embrouilla les comptes. Le patron le gronda.

Tikhone craignit d'être mis à la porte.

Mais, le samedi suivant, très tard, lorsqu'il était déjà dans sa chambre, Mitka vint le trouver.

— Allons ! cria-t-il tout joyeux.

— Où ?

— Faire visite au Père.

Sans plus rien oser demander, Tikhone s'habilla hâtivement et descendit. Le traîneau du patron était déjà avancé. Émilian et Parphène Paramonitch y étaient installés. Tikhone se blottit à leurs pieds, Mitka sauta sur le siège et ils filèrent dans les rues désertes. La nuit était paisible et claire. La lune voguait dans une coupe nacrée de nuages. Ils traversèrent la rivière sur la glace et firent de longs circuits dans les dédales du Samoskvorétchié. Enfin apparurent, au milieu d'une plaine de neige, dans le clair de lune, les murs rosâtres à blanches tours crénelées du monastère Donskoï.

Bientôt ils descendirent du traîneau. Mitka pénétra dans la cour, y laissa traîneau et cheval, puis revint. Alors tous marchèrent le long des palissades chancelantes, couvertes de neige. Ils s'arrêtèrent devant une porte à deux battants, bardée de fer et frappèrent. On ne leur ouvrit qu'après qu'ils eurent dit qui ils étaient et d'où ils venaient. Derrière la porte se trouvait une grande cour avec des communs. Le

seul être qu'ils rencontrèrent fut un vieux portier; à l'entour pas une lumière, pas un chien, — tout semblait mort. Ayant traversé la cour, ils prirent un étroit sentier, bordé des deux côtés par de hauts monceaux de neige. A droite et à gauche, des terrains vagues ou des potagers. Enfin, ils pénétrèrent par une grille dans un verger; les pommiers et les cerisiers, blancs de neige, semblaient en fleurs. La paix était si profonde qu'on se serait cru à mille lieues d'une habitation humaine. Cependant une grande maison de bois surgit au bout du verger. Ils montèrent sur le perron et frappèrent encore. De nouveau, on les interrogea. Un gars à l'air lugubre, coiffé d'un petit bonnet de moine, leur ouvrit. Dans le vaste vestibule, sur des patères, des coffres et des bancs, il y avait de nombreux pardessus d'hommes et de femmes : de simples touloupes, de riches fourrures, de vieux bonnets russes, des tricornes allemands, des bonnets de moines.

Lorsque les arrivants se furent débarrassés de leurs pardessus, Rétivoï demanda trois fois à Tikhone :

— Désires-tu, fils, communier au mystère de Dieu ?

Tikhone répondit trois fois :

— Je le désire.

Emilian lui banda les yeux avec un mouchoir et le conduisit par la main.

Ce furent d'infinis corridors, des descentes et des montées.

Enfin, un arrêt. Emilian ordonna à Tikhone de se

dépouiller de tous ses vêtements et lui fit mettre une longue chemise de toile ; aux pieds, il n'eut que des bas de fil.

— *Le vainqueur revêt des habits blancs,* dit Emilian.

Puis on reprit la marche. On descendit un escalier si raide que Tikhone s'appuya des deux mains sur les épaules de Mitka pour ne pas tomber.

Cela sentit la terre humide. On se serait cru dans un souterrain ou dans une cave. Une porte s'ouvrit et ils se trouvèrent dans une pièce très chaude, où, à en juger par les chuchotements, les bruits de pas, beaucoup de personnes se trouvaient réunies. Emilian dit à Tikhone de s'agenouiller, de toucher trois fois la terre avec son front et de répéter après lui :

— Je jure sur mon âme, sur Dieu et sur le jugement dernier de supporter le knout, le feu, l'échafaud, la torture et la mort, plutôt que de renier la foi sainte. Ce que je vais voir et entendre, je jure de ne le dire à personne, ni à mon père selon la chair, ni à mon père spirituel. *Je ne livrerai pas ton secret à l'ennemi, et je ne te donnerai pas le baiser de Judas.* Amen.

Lorsqu'il eut fini, on le fit asseoir sur un banc et on lui ôta son bandeau.

Il vit une grande pièce basse. Dans un angle, des icones avec de nombreux cierges allumés ; sur le stuc blanc des murs, des taches d'humidité ; par-ci, par-là, entre les planches du plafond, coulaient des gouttes d'eau. L'atmosphère était lourde comme celle d'une maison de bains. Une buée entourait les

cierges d'un trouble arc-en-ciel. Sur des bancs, le long des murs, étaient assis, à droite les hommes, à gauche les femmes, tous uniformément vêtus de tuniques blanches, les pieds chaussés de bas blancs.

— La tzarine ! la tzarine ! murmura-t-on soudain avec vénération.

Une porte s'ouvrit. Une femme svelte et haute, en robe noire, la tête couverte d'un châle blanc, entra.

Tous se levèrent et s'inclinèrent très bas devant elle.

— Akoulina Mokéevna, la tzarine céleste ! chuchota Mitka à l'oreille de Tikhone.

La femme alla s'asseoir sous les icones. Elle-même ressemblait à une icone. L'un après l'autre, tous s'approchèrent d'elle et lui embrassèrent le genou.

Emilian lui amena Tikhone et dit :

— Baptise-le, mère, c'est un nouveau.

Tikhone se mit à genoux et la regarda : elle était brune, âgée de quarante ans peut-être ; autour des yeux, cernés comme par du charbon, s'étendaient de minces rides ; les épais sourcils noirs se joignaient presque; la lèvre supérieure était ombrée d'un léger duvet : « une tzigane ou une tcherkesse », pensa Tikhone. Mais, lorsqu'elle le regarda de ses grands yeux noirs sans reflets, il comprit combien cette femme était belle.

La mère le signa trois fois avec un cierge ; la flamme effleura la poitrine et les épaules de Tikhone.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, je te baptise, Tikhone, serviteur de Dieu, avec l'Esprit Saint et le feu !

Puis, d'un mouvement rapide et souple dont elle avait manifestement l'habitude, elle ouvrit sa robe. Il aperçut son beau corps, jeune comme celui d'une fillette de dix-sept ans, ambré, ivoirin.

Emilian poussa Tikhone et murmura :

— Embrasse le très pur ventre et les très purs seins.

Tikhone, troublé, baissa les yeux.

— N'aie pas peur, petit ! dit Akoulina d'une voix si douce qu'il crut entendre les voix unies d'une mère, d'une sœur et d'une amante.

Il se rappela comment, dans la forêt de Kerjenetz, il avait embrassé la terre et contemplé le ciel, sentant que la terre et le ciel ne faisaient qu'un, comment il avait pleuré et prié :

Sainte Vierge, merveilleuse,
Terre, terre, mère féconde !

Il embrassa trois fois avec dévotion ce corps superbe. Une subtile odeur l'imprégna ; un sourire trembla sur les lèvres de la femme : ce sourire et cette odeur effrayèrent Tikhone.

Mais la robe se referma, la femme était redevenue majestueuse, austère, sainte, — une icone parmi des icones.

Lorsque Tikhone et Emilian eurent regagné leurs places, tous se mirent à chanter en chœur, d'une voix traînante et douce comme un chant d'église :

Donne-nous, Seigneur, le Christ Jésus ;
Donne-nous, Seigneur, le Fils de Dieu ;
Donne-nous l'Esprit Saint consolateur.

Un court silence; puis on reprit, mais cette fois sur un rythme rapide, gai, dansant. On frappait des pieds, on battait des mains ; tous les yeux exprimaient l'ivresse :

Chez nous, sur le Don,
Le Christ lui-même,
Dans la maison,
Et les anges,
Les archanges,
Et les séraphins, Seigneur,
Les séraphins
Sont descendus !

Tout à coup un vieillard vénérable, qui ressemblait aux icones de saint Serge Radonejesky, sauta de son banc, courut au milieu de la salle et se mit à tourner.

Puis une fillette de quatorze ans peut-être, presque une enfant, mais déjà enceinte, débile, le cou mince comme une tige de fleur, bondit aussi et tourna avec la souplesse et la grâce d'un cygne.

— Mariouchka l'Idiote, dit Emilian à Tikhone. C'est à peine si elle peut parler; elle mugit comme une bête; mais, lorsque l'Esprit descend en elle, elle chante mieux qu'un rossignol.

La fillette chantait, d'une voix enfantine et claire:

Assez enfermer l'oiseau ;
Il est temps qu'il s'envole
Des prisons et des cachots
Et des caves obscures.

Elle agitait, comme des ailes, les manches de sa blanche chemise.

Parphène Paramonitch s'arracha de son banc, comme si un ouragan le poussait. Il courut à Mariouchka, lui prit les mains et tourbillonna avec elle. Tikhone n'aurait jamais cru que ce gros homme, gigantesque, pût danser avec une telle légèreté. Il tournait toujours et chantait sur un ton de haut fausset :

Sur le septième ciel,
Le Sauveur est arrivé.
Eh ! les âmes, les âmes, les âmes !
Notre Christ a des bottines
De cuir, fines
Et brodées.

D'autres et d'autres encore se mirent à tourner.

Un vieillard à jambe de bois dansait frénétiquement ; Tikhone apprit plus tard que c'était le capitaine en retraite Smouryguine, blessé au siège d'Azov.

Une petite femme, grasse et courte, à boucles grises, la princesse Khovansky, roulait comme une boule. Un cordonnier, Iachka Bourdaev, lançait ses bras et ses jambes de tous côtés ; il se tortillait et criait :

En dansant, nous montons
A la montagne de Sion.

Maintenant presque tous dansaient, quelques-uns seuls, d'autres par couples, d'autres en groupes. Ils faisaient « le rempart », « la croix », « le vaisseau de David », etc.

— Ces divers mouvements, disait Emilian à Tikhone, représentent les danses des anges et des

archanges autour du trône de Dieu; les bras, en s'agitant, imitent les ailes des anges. Le ciel et la terre ne font qu'un : ce qui se passe dans le ciel, se passe aussi sur la terre.

La danse devenait toujours plus impétueuse; on eût dit qu'une force surnaturelle faisait tourbillonner les êtres; on ne voyait plus les visages; les cheveux se dressaient sur les têtes; les chemises se gonflaient; les corps semblaient des colonnes tournantes.

D'aucuns sifflaient, d'autres aboyaient, d'autres encore criaient; ou bien la force qui les poussait criait à travers leur bouche :

Il descend! Il descend!
L'Esprit Saint, l'Esprit!
Viens, viens! Aïe!...

Ils tombaient à terre, convulsés, la bouche écumante, et prophétisaient, d'une façon généralement incompréhensible. Quelques-uns s'arrêtaient, épuisés, le visage cramoisi ou exsangue. Ils suaient abondamment. On essuyait le plancher avec des serviettes, on tordait les chemises trempées. A peine avait-on repris haleine qu'on se remettait à danser.

Soudain, tous s'arrêtèrent en même temps. Il se fit un silence mortel, comme naguère lorsque la tzarine était entrée. Un chuchotement de vénération courut encore.

— Le tzar! le tzar!...

Un homme d'une trentaine d'années entra. Il avait pour tout vêtement une longue tunique blanche à

demi transparente. Son visage équivoque n'était pas plus russe que celui d'Akoulina, mais il était d'une singulière et irrésistible beauté.

— Qui est-ce? demanda Tikhone à Mitka qui était prosterné à côté de lui.

— Le Christ, notre Père! répondit Mitka.

Tikhone sut plus tard que c'était un cosaque fugitif, Avérian Bespaly, le fils d'un cosaque du Dniéper et d'une prisonnière grecque.

Le Père s'approcha de la Mère, qui s'était levée respectueusement. Ils s'embrassèrent trois fois sur les lèvres.

Ensuite, au milieu de la salle, le Père monta sur une petite estrade ronde, en planches et semblable à la margelle couverte d'un puits.

Le chœur entonna solennellement :

Le septième ciel s'est ouvert,
Le char d'or est descendu,
Le char d'or et de feu,
Le Seigneur Esprit arrive,
Son cheval est merveilleux,
Sa queue est de perles fines,
Ses naseaux lancent des flammes,
Ses yeux sont de pierres précieuses.
Il descend! Il descend!
L'Esprit Saint, l'Esprit!
Viens! Viens!

Le Père bénit ses enfants, et les tournoiements recommencèrent plus furieux encore. La Mère se tenait au bout de la salle, le Père au centre. Eux seuls ne tournaient pas. Le Père levait de temps en

temps les bras et à ce signal la danse redoublait de vitesse. Des cris inhumains retentissaient :

« Éva-évo ! Éva-évo ! »

Tikhone songea que, dans les anciens commentaires de Pausanias, il était dit que les Bacchantes grecques accueillaient le dieu Dionysos par les cris de : « Évan-évo ! » Par quel miracle les mystères du dieu mort s'étaient-ils infiltrés ici ? Eaux souterraines qui du mont Cythéron avaient coulé jusque dans un coin perdu de Moscou.

Il contemplait la troupe blanche des danseurs et, par moments, il perdait conscience de ce qui se passait. Le temps semblait arrêté. Tout disparaissait. Il n'y avait que blancheur, un abîme blanc où se précipitaient de blancs oiseaux. Et rien n'existait ; lui-même n'existait pas. Il n'y avait que l'abîme blanc : la mort blanche.

Il revint à lui lorsque Emilian lui prit la main en disant :

— Allons !...

Bien que la lumière du jour n'eût pas pénétré dans le souterrain, Tikhone sentit que l'aube approchait. Les cierges, presque en entier consumés, fumaient. La chaleur était insupportable, puante. On essuyait par terre les flaques de sueur. La veillée était finie. Le tzar et la tzarine s'étaient retirés. Certains dévots, pour gagner la porte, s'appuyaient au mur ; ils rampaient comme des mouches engourdies. D'autres gisaient à terre, dormant d'un sommeil qui était presque un évanouissement. D'autres enfin s'asseyaient sur les

bancs, la tête basse, l'air d'ivrognes qui vont vomir. Les blancs oiseaux étaient tombés à terre, meurtris mortellement.

Depuis cette nuit-là, Tikhone assista à toutes les veillées. Mitka lui apprit à danser. D'abord Tikhone n'osait pas, ensuite il se décida ; la danse le passionna, il ne put s'en passer.

De nouveaux mystères s'ouvraient à lui, chaque fois.

Mais il lui semblait qu'on lui cachait le mystère essentiel et terrible. A tout ce qu'il voyait et entendait, il devinait que les frères et les sœurs vivaient dans l'union des corps.

— Nous, chérubins et anges, vivons dans une pureté de feu, disaient-ils. Celui-là ne fornique pas qui vit avec sa sœur dans l'amour du Christ ; mais celui-là fornique qui se marie selon l'Église. Il est impur devant Dieu, il est téméraire devant les hommes. Le mari et la femme sont la demeure de Satan ; les enfants sont des souillures, des chiens maudits.

Les enfants nés de maris incroyants étaient jetés par leurs mères dans les maisons de bains ; parfois elles les tuaient de leur propre main.

Un jour, Mitka déclara naïvement à Tikhone qu'il avait pour maîtresses ses deux sœurs, nonnes du monastère Novodévitchié, et qu'Emilian Rétivoï, le prophète et le maître, avait treize femmes.

— Après s'être confessées à lui, elles devinrent toutes ses maîtresses.

Tikhone fut troublé de ces révélations ; pendant

quelques jours, il évita Rétivoï et n'osa le regarder en face.

Celui-ci, s'étant aperçu de ce trouble, dit à Tikhone lorsqu'ils furent seuls:

— Écoute, petit, je vais t'expliquer un grand mystère. Si tu désires vivre, mortifie, pour la gloire de Dieu, non seulement ton corps, mais ton âme, ta raison, ta conscience même. Dépouille-toi de toutes règles et de toutes lois, de toutes vertus, du jeûne, de l'abstinence, de la virginité. Dépouille-toi de la sainteté. Descends en toi-même comme dans un tombeau. Alors, mort mystérieux, tu ressusciteras et en toi habitera le Saint-Esprit et tu ne le perdras plus, quoi que tu fasses...

Le hideux masque de faune de Rétivoï s'éclaira soudain d'une telle audace rusée que Tikhone se demanda s'il était en présence d'un prophète ou d'un possédé.

— Te scandalises-tu de nous voir forniquer ? demanda Rétivoï doucement. Nous savons que nous ne vivons point conformément à la morale humaine. Mais que pouvons-nous faire à cela ? Nous n'avons pas de volonté personnelle. L'esprit agit en nous et nos actions les plus furieuses nous amènent mystérieusement à Dieu. Pour parler de moi-même, mon concubinage avec des femmes et des filles ne provoque en moi aucun remords ; au contraire, il emplit mon cœur de joie et de douceur ineffables. Qu'un ange descende du ciel et me dise : « Tu vis mal, Emilian ! » je ne l'écouterai pas. Mon Dieu le veut ainsi ;

qu'avez-vous à me juger ? Vous ne connaissez de moi que mon péché et vous ignorez la grâce de Dieu envers moi. Vous me direz : « Repens-toi », et je répondrai que je n'ai pas sujet de me repentir. Celui qui est arrivé dédaigne le chemin qu'il a parcouru. A quoi peut nous servir votre sainteté ? Si l'on nous envoyait aux enfers, nous y ferions quand même notre salut. Si l'on nous transportait au paradis, notre joie ne saurait être plus grande qu'elle ne l'est ici. Nous sommes noyés dans l'Esprit comme une pierre dans l'eau. Mais nous sommes secrets ; aussi parfois simulons-nous la simplicité, afin de n'être point découverts. Voilà, petit.

Emilian regardait Tikhone avec un sourire équivoque. Et Tikhone éprouvait des paroles du maître la même sensation que lui donnait la danse : il croyait voler sans savoir où il volait, si c'était vers le ciel, ou vers l'abîme, vers Dieu ou vers le diable.

Un soir de la semaine des Rameaux, la Mère distribua à tous des bouquets de rameaux et de « saints fouets », faits avec d'étroites serviettes roulées. Les frères se dénudèrent jusqu'à la taille, les sœurs baissèrent leurs chemises jusqu'aux seins par devant et jusqu'à la taille par derrière, et tous se mirent à tourbillonner en se frappant avec les saints fouets. D'aucuns chantaient :

Servez le Seigneur,
Méprisez votre chair.
Servez le Seigneur
Et méprisez Marthe.

D'autres sifflaient doucement :

Le fouet siffle,
Je cherche le Christ.

Beaucoup se frappaient avec des balles de fer roulées dans des serviettes à la manière de frondes ; d'autres se frappaient avec des couteaux. Le sang coulait. On criait, en regardant le Père :

« Eva-évo ! Eva-évo ! »

Tikhone faisait aller son fouet, et, sous l'œil plein de caresses d'Akoulina Mokéevna qui semblait ne regarder que lui seul, la douleur devenait toujours plus délicieuse. Tout son corps s'alanguissait de volupté, fondait comme de la cire qu'on approche du feu ; il souhaitait fondre, se consumer devant la Mère comme un cierge devant une icone.

Tout à coup, les lumières s'éteignirent, l'une après l'autre. On eût dit que l'impétuosité de la danse les avait soufflées. Ce fut l'obscurité et, comme jadis dans l'isba des fanatiques de la Mort rouge, il y eut d'étranges bruits, des chuchotements, des baisers et des râles d'amour. Les corps s'enlaçaient ; ils devinrent, dans l'obscurité, un seul corps démesuré. Des mains avides et tenaces se tendirent vers Tikhone, s'emparèrent de lui, le terrassèrent.

— Tichenka, Tichenka, chéri, mon Époux, mon Christ bien-aimé ! fit une voix passionnée.

Tikhone devina que c'était la Mère.

Il lui sembla que d'énormes araignées mâles et

femelles se roulaient en une boule, s'entre-dévoraient en une effrayante luxure.

Il repoussa la Mère, bondit et voulut fuir ; mais, à chaque pas, il frôlait des corps nus, les piétinait, glissait, tombait, se relevait encore. Et des mains avides et tenaces le cherchaient, le retenaient, lui faisaient d'obscènes caresses. Il faiblissait et sentait qu'il allait bientôt tomber dans cet effrayant corps commun, comme en une vase chaude et sombre, que tout allait se renverser et que, dans l'effroi final de cette chose terrible, il atteindrait à l'extase.

Il se dégagea avec un effort désespéré, toucha la porte et en saisit la poignée. Il ne put ouvrir : la porte était fermée à clé. Il se laissa tomber, exténué. Ici il y avait moins de corps qu'au milieu de la salle ; il eut un moment de tranquillité.

Mais, de nouveau, des mains, petites et maigres celles-ci, des mains d'enfant, le touchèrent. Il entendit le bégaiement de Mariouchka l'Idiote ; elle s'efforçait de parler et n'y parvenait pas. Enfin, il comprit.

— Sortons, sortons... Je sais... disait-elle en le tirant par le bras.

Il sentit une clé dans la main de la petite.

Elle le conduisit le long du mur vers les icones. Alors, elle se pencha et le fit se pencher ; elle souleva un voile suspendu au-dessous du christ Emmanuel, trouva une porte petite comme une trappe, l'ouvrit, se glissa avec l'agilité d'un lézard et aida Tikhone à se faufiler. Un passage souterrain les amena à l'escalier que Tikhone connaissait. Ils montèrent les mar-

ches et se trouvèrent dans la salle où l'on changeait de vêtements. La lune l'éclairait par une fenêtre. Sur les murs, de blanches chemises pendaient, semblables à des spectres.

Lorsque Tikhone respira l'air frais, lorsqu'il vit dans la fenêtre la neige bleue scintillante et les étoiles, son âme s'emplit d'une immense joie ; il pressa longuement les petites mains frêles de Mariouchka.

Il remarqua qu'elle n'était plus enceinte et il se souvint alors d'avoir entendu dire à Mitka qu'elle avait accouché d'un fils, « petit Christ », né du Père par la volonté de l'Esprit : « *non de la chair, ni du désir de l'homme, mais de Dieu lui-même* ».

Mariouchka installa Tikhone sur un banc et s'assit à côté de lui. Elle recommença ses efforts pour parler ; mais, en guise de paroles, elle n'émettait qu'un mugissement vague dans lequel il n'arrivait pas à rien comprendre. Enfin, découragée, elle se tut et se mit à pleurer. Il l'entoura d'un bras, pressa contre sa poitrine la pauvre petite tête et caressa les cheveux souples et doux que la lune blanchissait. Elle tremblait toute et il croyait tenir dans ses bras un oiseau captif.

Enfin, elle leva vers lui ses grands yeux humides, d'un bleu sombre, tels des bleuets dans la rosée, sourit à travers ses larmes, se raidit comme pour guetter, tendit son cou frêle et tout à coup, d'une voix claire, nette, argentine, — la voix qu'elle avait lorsqu'elle chantait, — elle lui fredonna dans l'oreille. Le bégaiement avait disparu et les paroles, à demi chan-

tonnées, à demi chuchotées, tombaient distinctes et sûres.

— Ah! Tikhone, Tikhone ami, sauve-moi de l'ennemi. Ils tueront Ivanouchka.

— Quel Ivanouchka?

— Mon fils à moi, mon pauvre fils.

— Pourquoi le tueraient-ils? fit Tikhone, incrédule. Il pensa qu'elle délirait.

— Pour communier avec du sang frais, murmura Mariouchka.

Elle se serra contre lui, dans une indicible épouvante.

— Les petits Christs, disent-ils, les Agneaux sans tache naissent afin de se faire égorger et de se donner en pâture aux fidèles. L'enfant, disent-ils, n'est point vivant; il n'est qu'une apparence, une sainte icone, une chair impérissable qui ne peut ni souffrir, ni mourir... Mais ils mentent, les maudits! Je le sais, Tikhone: mon fils est vivant. Et il n'est pas un petit Christ, mais un petit Ivan... Le chéri!... Je ne le livrerai à personne; je périrai plutôt que de le donner! Ah! Tikhone, Tikhone ami, sauve-moi de l'ennemi!

De nouveau sa parole se fit confuse. Puis elle se tut, la tête contre l'épaule de Tikhone; elle perdit conscience, ou bien elle dormit.

Le jour commençait à poindre. Des pas se firent entendre derrière la porte. Mariouchka tressaillit, prête à fuir. Tikhone et elle se dirent adieu. Tikhone promit de sauver le petit Ivan.

— Petite folle! se dit-il pour se tranquilliser; elle

ne sait pas ce qu'elle dit. Elle est en proie à une hallucination.

Le jeudi de la semaine sainte, il y eut une veillée. D'après d'obscures allusions, Tikhone comprit que quelque grand mystère devait s'accomplir cette nuit-là. « Ne serait-ce point celui dont avait parlé Mariouchka ? » se demandait-il avec angoisse. Il la chercha, voulut se concerter avec elle ; mais elle avait disparu. Il fut pris d'une étrange torpeur. Il ne pensait presque plus à ce qui devait arriver, et il n'osait fuir.

Le jeudi saint, vers minuit, comme à l'ordinaire, on partit pour la veillée.

Lorsque Tikhone pénétra dans la salle du Sion, il examina l'assistance et tous lui parurent plongés dans la même torpeur que lui. Ils semblaient agir contre leur propre volonté.

La Mère n'était pas là.

Le Père entra. Son visage, mortellement pâle, d'une extraordinaire beauté, rappela à Tikhone les sculptures sur pierre et les camées représentant Bacchus Dionysos, de la collection de Iakov Brus.

La veillée commença. Jamais encore on n'avait tourné avec une impétuosité si furieuse. Des oiseaux blancs, chassés par l'épouvante, semblaient voler vers un abîme blanc.

Afin de ne point éveiller de soupçons, Tikhone aussi dansa. Mais il s'efforçait d'échapper à l'ivresse de la danse. Il s'arrêta souvent, s'assit sur un banc comme pour se reposer ; il observait tout le monde et pensait au petit Ivan.

On entrait déjà en fureur ; on criait avec des voix sauvages : « Il descend ! »

Tikhone, malgré tous ses efforts, se sentait faiblir. Il perdait son empire sur lui-même. Il se cramponnait à son banc afin de résister à l'impétueux désir de se précipiter dans la trombe furieuse qui virait toujours plus vite. Tout à coup lui aussi cria, se sentit soulever, emporter dans le tourbillon.

Il y eut un dernier rugissement :

— Éva-évo !...

Puis tous s'arrêtèrent, se prosternèrent, comme terrassés par la foudre, le visage dans les mains. Les blanches chemises sur le plancher semblaient de blanches ailes.

— Voici que l'Agneau sans tache vient s'offrir en nourriture aux fidèles ! prononça, dans un caveau, la voix de la Mère, sourde et mystérieuse.

Tikhone crut entendre parler « la Terre, Mère féconde ».

La tzarine parut ; elle tenait dans ses mains une large coupe d'argent, une espèce de baptistère dans lequel reposait, sur des langes pliés, un petit enfant nu. Il dormait profondément ; on avait dû lui donner quelque narcotique. D'innombrables cierges, fixés à un anneau autour du pied de la coupe, brûlaient clairs et droits ; les pointes des flammes, au niveau du bord de la coupe, faisaient à l'enfant une auréole de feu. Il semblait reposer dans un nénuphar aux rayons d'or.

La tzarine approcha la coupe du tzar. Elle déclama :

— Ce qui est à toi nous te l'apportons pour le salut de tous !

Le tzar fit trois fois le signe de la croix au-dessus de l'enfant.

— Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit !...

Ensuite il le prit et leva un poignard.

Tikhone était prosterné à terre comme tous, le visage dans ses mains. Mais il regardait entre ses doigts et avait tout observé. Il lui semblait que le corps de l'enfant rayonnait et que ce n'était point le petit Ivan mais l'Agneau égorgé pour le salut du monde, et que le visage de celui qui tenait le poignard était le visage d'un dieu. Il attendait, avec une immense épouvante et un immense désir, que le poignard plongeât dans le corps blanc et que le sang vif jaillît. Alors, tout serait accompli ; dans l'épouvante finale serait l'extase finale.

Mais soudain l'enfant pleura. Le Père sourit et ce sourire transforma le visage de Dieu en un visage de bête.

« La Bête, le Diable, l'Antéchrist ! » se dit Tikhone dans un éclair. Un désespoir subit, intolérable, surhumain lui serra le cœur. Et tout à coup, comme si quelqu'un l'eût éveillé, il reprit toute sa raison. Il bondit, s'élança sur Avérian Bespaly, lui saisit le bras et détourna le poignard.

Tous se précipitèrent sur Tikhone. On l'aurait déchiré si de forts coups heurtés à la porte n'eussent retenti. Du dehors, des hommes faisaient sauter la porte. Les deux battants s'ébranlèrent, s'effondrèrent

et Mariouchka entra en courant, suivie de soldats en kaftans verts et tricornes, le sabre au clair. A Tikhone ils parurent des anges du Seigneur.

Sa vue se troubla. Il sentit une lourdeur dans l'épaule, y porta la main et rencontra une glu chaude; c'était du sang. On avait dû le blesser dans la mêlée.

Il ferma les yeux et vit des flammes autour d'une maison embrasée: la Mort rouge. De blancs oiseaux volaient dans ces flammes. Il pensa: « Plus effrayante encore que la Mort rouge est la Mort blanche », et tomba évanoui.

II

L'affaire des hérétiques fut examinée dans le nouveau Saint-Synode.

On condamna le cosaque fugitif Avérian Bespaly et sa sœur Akoulina au supplice de la roue. Les autres reçurent le fouet; ils eurent les narines arrachées; les hommes furent envoyés aux travaux forcés, les femmes dans les ateliers de tisserandes et dans les prisons des cloîtres.

Tikhone, qui faillit mourir de sa blessure à l'hôpital de la prison, retrouva son ancien protecteur Iakov Vilimovitch Brus. Celui-ci le prit chez lui, le fit soigner et intercéda pour lui auprès de l'évêque de Novgorod, Théophane Prokopovitch. Théophane s'in-

téressa à Tikhone ; il voulut déployer au sujet du jeune homme cette miséricorde pastorale pour les brebis égarées qu'il professait toujours en paroles : « Il convient d'être doux et de raisonner avec les ennemis de l'Église, et non pas de les écarter par de dures paroles. » Il voulait que l'abjuration de Tikhone, son retour à l'Église orthodoxe servissent d'exemple aux autres hérétiques et raskolniks.

Théophane l'exempta du fouet et de l'exil, lui fit faire pénitence dans un cloître ; ensuite il l'emmena à Pétersbourg.

A Pétersbourg, la résidence de l'évêque était située sur l'île Aptékarsky, dans une épaisse forêt de pins. Au rez-de-chaussée se trouvait la bibliothèque. Théophane, qui avait remarqué la passion de Tikhone pour les livres, lui donna sa bibliothèque à mettre en ordre. C'était l'été : souvent les fenêtres, qui donnaient sur la forêt, restaient ouvertes ; la paix de la nature se confondait avec la paix studieuse de la pièce, le bruit des branches avec celui des feuillets. On entendait les pique-bois et les coucous. Dans le bois paissait un couple d'élans amenés de l'île Pétrovsky, sauvage encore à cette époque. Une pénombre verdâtre emplissait la pièce. Il y faisait frais et bon. Tikhone y passait des journées entières, fouillant les livres. Il se croyait de nouveau chez Iakov Brus ; les quatre dernières années n'étaient qu'un songe...

Théophane était bon pour lui. Il ne le pressait pas de rentrer dans l'Église ; il lui indiqua seulement, à défaut de catéchisme russe, des théologiens allemands.

Lorsqu'il en avait le loisir, il l'interrogeait sur ces lectures, réfutait les erreurs des protestants, prônait l'Église gréco-russe.

Tikhone s'était remis aux mathématiques. Les froids raisonnements le reposaient des folies ardentes, du cauchemar de la Mort rouge et de la Mort blanche.

Il relut Descartes, Leibnitz, Spinoza. Alors les paroles du pasteur Glück lui revenaient souvent à la mémoire : « La vraie philosophie, si l'on ne fait que l'effleurer, éloigne de Dieu ; si l'on s'y plonge profondément, elle vous ramène à Dieu ».

Pour Descartes, Dieu était le premier moteur de la première matière. L'univers était une machine. Point d'amour, de mystère, de vie ; rien n'existait que la raison qui se reflète dans tous les mondes comme la lumière se reflète dans les cristaux transparents de la glace. Ce Dieu sans vie donnait le frisson à Tikhone.

« La nature est pleine de vie, affirmait Leibnitz dans sa *Monadologie*. Je démontrerai que l'origine de tout mouvement est dans l'esprit, que l'esprit est une monade vivante, qui est faite avec des idées, comme le centre est fait avec des angles ».

Les monades sont réunies en un seul tout par l'harmonie préétablie de Dieu. « L'univers est l'horloge de Dieu, *horologium Dei.* » De nouveau, en guise de vie, il n'y avait qu'une machine ; en guise de Dieu, qu'une mécanique, se disait Tikhone. Et l'effroi le reprenait.

Plus effrayant que tous, parce que le plus explicite de tous, était Spinoza. Il exprimait ce devant quoi les

autres se taisaient : « Il est aussi stupide d'affirmer que Dieu s'est incarné dans un homme, que d'affirmer que le cercle a pris la nature du triangle ou du carré. Ces mots : *le verbe devint chair*, sont une formule orientale, qui ne saurait avoir de sens au point de vue de la raison. Le christianisme se distingue des autres religions non par la foi, ni par l'amour, ni par des dons de l'Esprit Saint, mais seulement par le fait qu'il a pour base un miracle, c'est-à-dire l'ignorance, qui est la source de tout mal ; et, de cette manière, il transforme la foi elle-même en superstition. » Spinoza dévoile l'idée secrète de tous les philosophes : il fallait être avec le Christ et contre la raison, ou bien être avec la raison contre le Christ.

Un jour, Tikhone parla de Spinoza à Théophane.

— Cette philosophie-là n'est que bêtise, déclara l'évêque avec un sourire de mépris ; car Spinoza a tissé ses pauvretés de contradictions ; il a masqué son manque d'intelligence par des paroles pompeuses et sonores.

Ces injures ne purent ni convaincre Tikhone, ni le tranquilliser.

Les œuvres des théologiens étrangers ne lui furent non plus d'aucun secours : ils faisaient aussi peu de cas des philosophes anciens et modernes que Théophane de Spinoza.

Parfois, Théophane donna à Tikhone la charge de copier les dossiers du Saint-Synode. Ces paroles du règlement spirituel le frappèrent : « Je jure de reconnaître comme juge suprême de ce collège spirituel le

monarque de toutes les Russies, notre très gracieux tzar ». Le tzar à la tête de l'Église ; le tzar à la place du Christ!...

Tikhone évoquait ses lectures anciennes :

« *Magnus ille Leviathan, qui civitas appellatur, officium artis est et homo artificialis*. Ce grand Léviathan, appelé empire, est un produit de l'art et un homme artificiel », disait le philosophe anglais Hobbes dans son *Leviathan*. Il affirmait que l'Église doit faire partie de l'empire, être un membre du grand Léviathan, du gigantesque automate. « Pourquoi pas de l'icone de la Bête, créée à l'image du dieu-bête, dont il est parlé dans l'*Apocalypse ?* » se demandait Tikhone.

Le froid de la raison, qui soufflait sur Tikhone de cette Église morte d'un dieu mort, lui était aussi insupportable que le feu de la folie, le feu de la Mort rouge et de la Mort blanche.

Le jour où Tikhone serait solennellement oint des saintes huiles dans la cathédrale Troïtzky, en témoignage de son retour à la religion orthodoxe, était fixé.

La veille au soir, Théophane reçut des amis.

Dans ses lettres latines, Théophane qualifiait les réceptions de ce genre : *noctes atticæ*, nuits attiques. On y mangeait des mets salés et fumés, qu'on arrosait de la bière fameuse du père économe Guéracime ; on parlait philosophie et l'on épiloguait « des lois de la nature » dans un esprit de liberté, voire d'athéisme.

Tikhone, debout dans la galerie vitrée qui réu-

nissait la bibliothèque avec la salle à manger, écoutait de loin la conversation.

— Des disputes au sujet de la foi ne peuvent surgir entre gens d'esprit, dit Brus ; car un homme d'esprit ne regarde pas à la religion des autres hommes. Qu'on soit luthérien, calviniste ou païen, les actions seules importent.

— *Uti boni vini non est quærenda regio, sic nec boni viri religio et patria.* Il ne faut pas plus s'enquérir sur l'origine d'un bon vin que sur la religion et la patrie d'un homme de bien, répondit Théophane.

— Ce sont les ignorants ou les popes rusés et fourbes qui prohibent la philosophie, remarqua Vassily Nikitich Tatichtchev.

Le père Marcel, moine d'une grande instruction, démontrait que beaucoup de vies de saints étaient dépourvues de vérité.

— Oui, il y a beaucoup de fourberie, beaucoup de fourberie ! disait-il, répétant le mot célèbre de Fédoska.

— De nos jours, il ne se fait plus de miracles ! conclut Blumentrost.

— J'allai récemment voir un ami, fit Tolstoï avec un malicieux sourire ; je trouvai chez lui deux sous-officiers de la garde. Ils discutaient vivement : l'un d'eux affirmait l'existence de Dieu, l'autre la niait. L'incrédule vociférait : « Ne dites donc pas d'âneries ; Dieu n'existe pas ! » Je me mêlai à la conversation et je demandai : « Qui t'a dit que Dieu n'existait pas ? » Il répondit : « Le sous-lieutenant Ivanov me

l'a dit hier, au Gostiny-Dvor. — Il a bien choisi la place ! » dis-je.

Tous riaient gaiement.

Mais Tikhone avait peur. Il sentait que ces gens étaient sur une voie qu'on ne pouvait suivre jusqu'au bout, que tôt ou tard ils se heurteraient au même dilemme que les Occidentaux : ou bien le Christ contre toute raison, ou bien la raison contre le Christ.

Il retourna à la bibliothèque et s'assit à la fenêtre, près du mur où les livres reliés de cuir et de parchemin s'alignaient ; il regarda le ciel blanc au-dessus des pins noirs, le ciel vide, mort, effrayant, et se répéta les paroles de Spinoza : « Il y a aussi peu de choses communes entre Dieu et l'homme, qu'entre la constellation du Chien et le chien, cet animal qui aboie. L'homme peut aimer Dieu, mais Dieu ne peut aimer l'homme. »

Il lui sembla que là-haut, dans ce ciel mort, il y avait un Dieu mort, incapable d'aimer. Mieux vaudrait la certitude de la non-existence de Dieu. « Peut-être n'existe-t-il pas ? » songea-t-il.

Il éprouva la même terreur qu'au moment où le petit Ivan pleurait et qu'Avérian, le poignard levé, souriait.

Tikhone tomba à genoux et répéta, les yeux au ciel, ce seul mot :

— Seigneur ! Seigneur ! Seigneur !...

Mais le silence était dans le ciel ; le silence était dans le cœur de Tikhone. Un infini silence, un infini effroi.

Tout à coup, des profondeurs de ce silence, quelqu'un parla, indiqua ce qu'il fallait faire.

Tikhone se leva, alla dans sa cellule, prit sous le lit son sac, en retira un vieil habit de religieux, une ceinture de cuir, un rosaire, un bonnet de moine, une petite icone de Sophie sagesse de Dieu qu'il tenait de Sophia ; il se débarrassa de son kaftan et de tous ses vêtements de coupe étrangère, revêtit le costume religieux, attacha sur ses épaules un sac, prit un bâton, fit le signe de la croix et sortit inaperçu, dans la forêt.

Le lendemain, lorsque sonna l'heure d'accomplir le rite de l'onction, on appela Tikhone. Longtemps on le chercha. Mais en vain. Il avait disparu sans laisser de traces ; la terre semblait l'avoir englouti.

III

Selon la légende, l'apôtre André, qui était venu de Kiev à Novgorod, se rendit en barque sur le lac Ladoga ; il atteignit l'île Valaam et y planta une croix de pierre. Longtemps avant que la Russie eût reçu le baptême, deux moines, saint Serge et saint Herman, vinrent d'Orient en Russie et fondèrent un cloître sur l'île Valaam.

Depuis, la foi du Christ brilla dans le nord sauvage de la Russie, douce lampe dans la nuit arctique.

Les Suédois, s'étant emparés du lac Ladoga, dévastèrent plusieurs fois ce cloître. En 1611, ils le démolirent de fond en comble. Pendant un siècle, l'île fut abandonnée. Mais en 1715, le tzar Pierre ordonna de faire reconstruire le cloître. On bâtit une petite église sur les tombes de saint Serge et de saint Herman en l'honneur de la Transfiguration de Notre-Seigneur. Autour, on construisit d'humbles habitations où l'on transféra les moines du cloître Kirilo-Béloosersky. La foi en Christ brûla de nouveau ; d'après une prophétie, elle devait rester vivace jusqu'au dernier jugement.

Tikhone se sauva de Pétersbourg en compagnie d'un vieux de la secte des *fuyards*.

Les fuyards enseignaient que les vrais croyants, afin d'éviter l'Antéchrist, devaient fuir de ville en ville, de village en village, jusqu'aux confins de la terre. Le vieux invitait Tikhone à se rendre dans le royaume d'Oponié qui se trouve sur les soixante-dix îles du Bélovodié ; là, dans cent soixante-dix-neuf églises, l'ancienne religion a été conservée intégralement ; le royaume est derrière le Gog et le Magog, au bout du monde, à l'endroit où le soleil se lève. « Si Dieu le permet, nous y arriverons après dix ans de marche », disait le vieux.

Tikhone ne croyait que faiblement au royaume d'Oponié, mais il suivit le fuyard ; peu lui importait le compagnon qu'il prenait.

Ils arrivèrent en radeau au lac Ladoga ; de là, ils s'embarquèrent sur une étroite chaloupe pour Serdo-

bol. Une tempête les surprit sur le lac. Ils furent longtemps portés par les vagues et faillirent périr. Enfin ils pénétrèrent dans le port du cloître de Valaam. La tempête s'apaisa au matin, mais la chaloupe exigeait des réparations.

Tikhone erra sur l'île. Elle était tout en granit. Les bords surplombaient l'eau et s'y plongeaient en pentes abruptes. La couche de terre qui recouvrait le granit était si mince que de grands arbres ne pouvaient y pousser ; la forêt y était naine. Par contre, la mousse y abondait, elle couvrait les racines des arbres, pendait aux troncs des pins en longues stalactites vertes.

La journée était chaude et brumeuse ; le ciel, d'un blanc laiteux. Le lac, lisse comme un miroir, se fondait avec le ciel ; on ne pouvait distinguer où finissait l'eau et où commençait le ciel. La tranquillité était absolue, les oiseaux même se taisaient. Ce désert sacré, austère et doux, ce paradis arctique donnait à l'âme de Tikhone un calme infini, un indestructible apaisement.

Tikhone se rappela une chanson qu'on chantait aux Bancs-de-Mousse :

Merveilleuse mère, solitude,
J'irai dans les bois et les marais,
J'irai dans les collines et les grottes...

Il se rappela aussi ce que lui avait dit un moine de Valaam :

— C'est le paradis, chez nous. Tu peux rester

trois jours dans la forêt, sans rencontrer personne. Ni bêtes sauvages, ni malfaiteurs ! Tu es seul avec Dieu.

Il marcha longtemps, s'éloigna du cloître et finit par s'égarer. Le soir vint. Il craignit que la chaloupe ne partît sans l'attendre.

Afin de s'orienter, il escalada une haute colline. Les pentes en étaient couvertes de sapins ; sur le sommet, il y avait une clairière semée de bruyère mauve. Au milieu, une pierre noire en forme de colonne.

Tikhone était las. Il aperçut, au bord de la clairière, parmi les sapins, un creux plein de mousse tendre. Il s'y coucha comme dans un berceau et s'endormit.

Il faisait nuit lorsqu'il se réveilla ; mais il n'y avait pas d'obscurité, seulement un silence comme de jour il n'y en a pas. Les rives de l'île reflétaient dans le lac, avec une parfaite netteté, tout leur détail, les sapins aux cimes aiguës terminées par un semblant de croix. On eût dit qu'une seconde île, mais renversée celle-là, se joignait à la première, et que le tout flottait entre deux ciels. Sur la pierre, au milieu de la clairière, un vieillard se tenait agenouillé, un ermite sans doute, qui vivait dans la forêt. Sa noire silhouette sur le fond rose et doré du ciel était immobile, semblait un prolongement de la pierre sur laquelle il était agenouillé. Son visage exprimait une extase pieuse comme Tikhone n'en avait jamais vu sur un visage humain. Il attribua la paix environ-

nante à la prière de l'ermite ; la senteur de la mauve bruyère, comme une fumée d'encens, montait vers le ciel rose et doré.

Il retint son souffle ; il n'osait bouger, il contemplait le vieillard en prière et priait avec lui. Dans la douceur infinie de la prière, il s'endormit.

Il se réveilla à l'aube.

Sur la pierre il n'y avait plus personne. Tikhone s'approcha ; il découvrit dans l'épaisse bruyère un étroit sentier et le suivit jusqu'à une vallée entourée de rochers. Plus bas, il y avait une forêt de bouleaux. Un invisible ruisseau s'épandait en babil enfantin.

Un ermite se tenait dans la plaine. C'était celui que Tikhone avait vu, la nuit. Il donnait du pain à une biche et à son petit.

Tikhone n'en pouvait croire ses yeux. Il savait que les biches, celles surtout qui viennent d'avoir des petits, sont peureuses excessivement. Il lui semblait qu'il venait de surprendre le mystère des temps passés, lorsque hommes et bêtes vivaient ensemble dans le paradis.

Après avoir mangé le pain, la biche se mit à lécher les mains du vieillard. Il fit sur elle le signe de la croix, il la baisa sur son front chevelu et lui dit doucement :

— Que le Seigneur te garde, mère !

Soudain elle jeta un regard sauvage en arrière, bondit de côté, puis se mit à fuir avec son petit dans la forêt dont les branches craquèrent. Elle avait, sans doute, flairé Tikhone.

Celui-ci s'approcha de l'ermite :

— Bénis-moi, mon père !

L'ermite lui donna sa bénédiction avec la même douceur qu'à la bête.

— Que le Seigneur te garde, mon enfant ! Comment t'appelles-tu ?

— Tikhone.

— Tikhone est un nom de paix. D'où le bon Dieu t'amène-t-il ? C'est ici un endroit désert et peu connu ; nous ne voyons que rarement des pèlerins.

— Nous allions à Serdobal, répondit Tikhone. Notre chaloupe fut amenée par la tempête sur votre île. Hier j'allai dans la forêt et je m'y égarai.

— Tu as dormi dans la forêt ?

— Oui.

— Avais-tu du pain ? Veux-tu manger ?

Tikhone avait fini la veille sa provision ; il avait faim.

— Viens dans ma cellule, Tikhone ; je te donnerai de ce que Dieu me donne.

Le père Serge — c'est ainsi qu'on nommait l'ermite — devait avoir plus de cinquante ans, si l'on en jugeait par ses cheveux blancs. Mais sa démarche et tous ses mouvements étaient aussi souples et légers que ceux d'un jeune garçon. Son visage était desséché et austère, mais jeune ; il pinçait un peu les paupières de ses yeux myopes, ce qui lui prêtait un air gai et malicieux : on aurait dit qu'il savait quelque nouvelle très amusante, qu'il allait la dire et que cela ferait

rire beaucoup. Néanmoins, dans sa gaieté même, il y avait la même paix que Tikhone admirait sur son visage, la nuit, lors de la prière.

Ils vinrent à un rocher vertical. Dans du granit se trouvait une habitation humaine. Trois murs en étaient de pierre; le quatrième, formant façade, était de bois; une fenêtre et une porte y avaient été pratiquées. Au-dessus de la porte, une icone des saints patrons de Valaam, saint Serge et saint Herman. Le toit était de terre, couvert de mousse et de bruyère, et surmonté d'une croix octogonale. La vallée allait en mourant vers le lac et se terminait par un banc de sable, amené par le ruisseau qui se jetait ici dans le lac. Des filets, étendus sur des bâtons, séchaient au soleil. Un second vieillard, vêtu d'une soutane de drap grossier, rapiécée, les jambes dans l'eau jusqu'au genou, enduisait de goudron une barque renversée. Il était large d'épaules, râblé, hâlé, le crâne entouré de rares mèches blanches. « On dirait l'apôtre Pierre », songea Tikhone.

— Hilarionouchka !... lui cria le père Serge.

Le vieux se retourna, abandonna aussitôt son travail, s'approcha d'eux en silence et se prosterna devant Tikhone.

— N'aie pas peur, mon enfant, dit en souriant gaiement le père Serge à Tikhone dont il observait le trouble, c'est toi qu'il salue ainsi. Il se prosterne devant tous, même devant les tout petits, tant il est humble! Prépare-nous à souper, Hilarionouchka; il faut donner à manger au pèlerin de Dieu.

Le père Hilarion se leva et examina Tikhonede son œil humble et sévère.

La devise de saint Arsène, ermite de la Thébaïde : *Aime tous les hommes et fuis chacun d'eux*, était dans ce regard.

La grotte des moines était divisée en deux parties. La première, toute petite, ressemblait à l'intérieur d'une isba ordinaire ; la seconde, plus au fond, était toute garnie d'icones, gaies comme le père Serge lui-même : la Sainte Vierge des Miséricordes, la Fleur Odorante, le bienheureux Ventre, la dispensatrice de la Vie, la Joie inespérée. Cette dernière icone était la préférée de saint Serge ; une veilleuse brûlait perpétuellement en son honneur. Dans cette partie de la grotte, sombre comme un tombeau, deux cercueils avaient des pierres pour oreillers. C'était là que les vieillards dormaient.

On s'installa pour le repas. Une planche sur un tronc d'arbre servait de table. Le père Hilarion apporta du pain, du sel, du chou aigre dans des sébiles de bois, des concombres salés, une soupe aux champignons, une bouillie d'herbes odorantes.

Le père Serge et Tikhone mangeaient en silence. Le père Hilarion récitait un psaume :

Tous espèrent en toi, Seigneur, et tu leur donnes leur nourriture en temps propice.

Après le repas, le père Hilarion s'en retourna à son bateau. Le père Serge et Tikhone s'assirent sur les marches de pierre qui donnaient accès à la grotte. A leurs pieds s'étendait le lac ; lisse, bleu pâle, il

reflétait les grands nuages ronds et semblait être aussi un ciel.

— As-tu fait vœu de pèlerinage, mon enfant? demanda le père Serge.

Tikhone le regarda ; il éprouva l'envie de tout lui dire.

— J'ai fait un vœu immense, père : je cherche la vraie Église...

Il raconta toute sa vie, depuis sa première fuite de l'Antéchrist, jusqu'à sa dernière abjuration de l'Église morte.

Lorsqu'il eut fini, le père Serge resta longtemps silencieux, le visage dans ses deux mains; ensuite, il se leva, posa ses mains sur la tête de Tikhone et prononça :

— Le Seigneur a dit : *Je ne repousserai pas celui qui vient à moi*. Va donc en paix, chez le Seigneur, mon enfant. N'aie pas peur, tu seras dans l'Église, tu seras dans l'Église, tu seras dans l'Église vraie.

Il semblait prophétiser, mû par l'inspiration. Ses paroles avaient une irrésistible autorité.

— Je t'en conjure, père! s'écria Tikhone, en se jetant à ses pieds ; prends-moi pour disciple. Permets-moi de rester dans la forêt.

— Restes-y, mon enfant, et que Dieu te bénisse! dit le père Serge en l'embrassant. Tu ne nous feras pas de mal, ajouta-t-il avec son sourire gai.

C'est ainsi que Tikhone s'installa dans la forêt avec les deux vieillards.

Le père Hilarion pratiquait un jeûne austère. Il lui

arrivait de ne pas manger de pain pendant des semaines entières. Il se nourrissait de l'écorce qu'il arrachait aux sapins ; il la faisait sécher, la pilait dans un mortier, la cuisait avec un peu de farine. Il buvait l'eau des mares, tiède, ayant un goût de rouille. En hiver, il s'agenouillait, pour prier, dans la neige épaisse. L'été, il restait nu, au milieu d'un marais, offrant son corps en pâture aux moustiques. Jamais il ne faisait d'ablutions ; il suivait en cela le précepte d'Isaac Sirine : *Ne dénude aucun de tes membres ; et, si tu éprouves le besoin de te gratter, entoure ta main avec ta chemise ou ton pantalon, et alors seulement tu pourras te gratter ; ne pose jamais ta main sur ton corps nu, ni sur tes membres secrets ; s'ils pourrissent, laisse-les aller en pourriture.* Le père Hilarion parlait quelquefois à Tikhone de son maître Trifone, moine du cloître Kirilo-Béloosersky. Ce Trifone avait été surnommé *le sordide*, mais, « à cause de sa sordidité sainte », il avait le don de prévoir l'avenir. Jamais il ne versa d'eau sur sa tête, ni sur ses pieds ; et cependant il n'avait pas de poux, ce qui l'affligeait profondément, « car, disait-il, dans la vie future je serai assailli de poux gros comme des souris ». Il répéta, nuit et jour, la prière de Jésus ; ses lèvres avaient une telle habitude de la prière qu'elles s'agitaient d'elles-mêmes perpétuellement. Sur son front, à force d'y appuyer les doigts pour le signe de la croix, il y avait une plaie béante ; lors des offices, il pleurait si abondamment qu'il perdait connaissance. Pendant les huit jours qui précédèrent sa mort, il souffrit beaucoup sans jamais

se plaindre, ni gémir, ni demander à boire. Lorsqu'on lui demandait : « Père, souffres-tu beaucoup? » il répondait : « Tout est bien ». Une fois, Hilarion s'approcha de lui à pas de loup et l'entendit murmurer doucement : « Ah! boire une bonne gorgée d'eau! — As-tu soif, mon père? » demanda Hilarion; mais lui : « Non, je ne veux pas boire. » Hilarion comprit que le père Trifone était tourmenté d'une soif intense, mais qu'il s'était imposé cette dernière privation, ce jeûne suprême.

— Malgré tous les travaux, jeûnes et prières, disait le père Hilarion, il est presque impossible à l'homme de faire son salut. Un saint apprit, un jour, par une vision que, de trente mille âmes qui avaient quitté leur corps, deux seulement pénétrèrent dans le paradis : toutes les autres restèrent en enfer. Le diable est puissant! » disait Hilarion avec une affliction profonde.

Il semblait se demander qui remporterait la victoire finale : Dieu ou le diable?...

Tikhone songeait que si le père Hilarion développait jusqu'au bout sa pensée, il arriverait aux mêmes conclusions que les maîtres de la Mort rouge.

Le père Serge était bien différent du père Hilarion. « Une abstinence démesurée et déraisonnable, disait-il, est mauvaise. Que chacun décide pour lui-même de la quantité d'aliments qu'il lui faut. Il convient de goûter à tous les aliments, même à ceux qui sont agréables, car tout est pur qui va aux purs; chaque création de Dieu est bonne et nulle ne doit être méprisée. »

Il enseignait que, pour sauver son âme, il faut surveiller sa vie intérieure et non accomplir d'extraordinaires exploits. Chaque nuit, il priait, immobile sur sa pierre; et Tikhone voyait dans cette immobilité un essor plus puissant que dans la danse furieuse des « khlisty ».

— Comment importe-t-il de prier? demanda-t-il un jour au père Serge.

— En pensée, répondit l'ermite; rentre dans ton cœur et dis : *Seigneur Jésus, fils de Dieu, secours-moi!* Tu peux prier assis, debout ou couché; confine ta raison dans ton cœur et retiens autant que possible ta respiration. D'abord, tu découvriras en toi-même de profondes ténèbres et une grande dureté; et tu sentiras un obstacle, comme un rempart de cuivre, entre Dieu et toi. Ne te décourage pas, néanmoins; prie avec plus d'assiduité. Enfin, dans ton cœur descendra une ineffable lumière. Alors, les paroles se tairont et tes prières se transformeront en soupirs, en génuflexions, en élancements du cœur, en doux gémissements. C'est la paix profonde, c'est la grande extase, lorsque l'homme ne sait plus s'il est dans son corps ou dépouillé de son corps. C'est l'effroi et la vision de Dieu. C'est la fusion de l'homme avec Dieu, c'est l'accomplissement de la parole : « Dieu s'unit à un dieu, est connu par un dieu... » Voilà ce qu'est la prière mentale, mon enfant!

Tikhone remarqua que le père Serge avait eu, en lui parlant, le même regard ivre qu'avaient les khlisty; seulement, l'ivresse de ceux-ci était furieuse et mo-

mentanée, tandis que celle de l'ermite était éternelle et paisible.

Le père Hilarion et le père Serge présentaient entre eux un tel contraste qu'on eût dit qu'il leur serait impossible de s'entendre : ils s'entendaient à merveille

— Le père Serge est un vase d'élection! disait Hilarion. Dieu l'a choisi pour des services précieux, tandis qu'il m'assigne d'humbles besognes. Il est d'ivoire fin, tandis que je suis de terre grossière. Tout lui sera pardonné, tandis que tout me sera réclamé; il plane comme un aigle, tandis que je rampe comme une fourmi. Son salut est certain, tandis que le mien est à peine probable. Mais, lorsque je me sentirai périr, je saisirai le bas de sa robe et il m'élèvera avec lui !

— Le père Hilarion est une pierre solide, un pilier de l'orthodoxie, une muraille imprenable, disait Serge, tandis que je ne suis qu'une feuille agitée par le vent. Sans lui, il y a longtemps que j'aurais succombé, que je me serais écarté des traditions anciennes. Il est mon rempart. Auprès de lui je suis en paix, comme sur le sein du Christ.

Le père Serge ne répéta point à Hilarion la conversation qu'il avait eue avec Tikhone au sujet de la prière; mais Hilarion devina tout, flaira l'hérésie aussi sûrement qu'un loup flaire la brebis. Le hasard fit que Tikhone put un jour surprendre une conversation des deux ermites.

— Sois patient, Hilarionouchka! suppliait Serge.

Sois patient avec lui, au nom du Christ ! Demeure en paix et en charité avec lui...

— En paix avec un hérétique ? répliqua Hilarion. Il faut confondre l'hérétique jusqu'à la dernière heure, éviter son esprit pernicieux. Nous devons aimer nos propres ennemis, non ceux du Seigneur. Fuis l'hérétique, ne lui parle jamais de la vraie foi, crache sur lui. Eh ! il est pire que les chiens et les pourceaux ! Qu'il soit maudit ! Anathème !

— Patiente, Hilarionouchka ! répétait Serge, implorant, mais faible, comme pris lui-même de scrupules.

Tikhone s'écarta. Il comprit qu'il avait tort de compter sur le père Serge : ce grand saint, fort devant le Seigneur comme un ange, était faible devant les hommes comme un enfant.

Quelques jours après, Tikhone était assis sur les marches de pierre avec le père Serge. Le père Hilarion était parti pour la pêche.

La nuit était chaude et blanche, obscure cependant à cause des nuages. Un orage se préparait depuis longtemps déjà et ne pouvait éclater. Sur la terre, la tranquillité était absolue, tandis que, sur le ciel, couraient des nuages, rapides, menaçants et muets : blancs géants qui se précipitaient vers la bataille. Parfois grondait, faible et lointain, le tonnerre, pareil au grognement d'une bête endormie. De pâles éclairs semblaient provoqués par les frissons de terreur de la nuit. Et, à chaque éclair, le lac se précisait dans tous ses détails, jusqu'aux cimes des pins en forme de croix ; c'était une seconde île, renversée, qui se joi-

gnait à la première, et toutes les deux flottaient entre deux ciels. Puis l'éclair s'éteignait : tout retombait dans l'obscurité et le silence ; on n'entendait que le grognement de la bête endormie.

Tikhone se taisait, tandis que le père Serge, qui regardait le lointain sombre, chantait une litanie au très doux Jésus. Les paroles de la prière se confondaient avec le grondement faible du tonnerre.

Jésus, force invisible,
Jésus, miséricorde infinie,
Jésus, beauté lumineuse,
Jésus, amour indicible;
Jésus, fils du Dieu vivant,
Jésus, secours-moi, pécheur !

Tikhone sentait que le père Serge désirait lui parler et n'osait le faire. Tikhone ne pouvait discerner le visage de l'ermite qu'aux moments où les éclairs l'illuminaient ; ce visage était profondément affligé.

— Père, dit enfin Tikhone, parlant le premier, je vous quitterai bientôt...

— Où vas-tu, mon enfant ?

— Je l'ignore, père : cela n'importe pas. Je marcherai devant moi...

Le père Serge lui prit la main et murmura avec une tremblante tendresse :

— Reviens, reviens, mon enfant !...

— Où cela ? demanda Tikhone, qui eut peur sans savoir pourquoi.

— A l'Église, à l'Église de Dieu ! murmurait Serge, toujours plus tendre et plus tremblant.

— Dans quelle Église, père?...

— Oh ! tentation, tentation !... soupira Serge.

Il dit avec effort :

— Dans la sainte Église apostolique...

Mais ses paroles eurent un accent si morne et lourd qu'il semblait ne les avoir dites que par devoir.

— Où donc est-elle, cette Église?... gémit Tikhone avec une insupportable tristesse.

— Ah ! le pauvre, le pauvre !... Comment vivre sans Église? chuchota encore le père Serge, en proie lui aussi à une tristesse immense.

Tikhone sentit que l'ermite l'avait compris. Il s'agenouilla et tendit les bras vers le père Serge avec un dernier espoir et un dernier découragement :

— Sauve-moi, aide-moi, protège-moi ! Ne le vois-tu pas, toi-même? L'Église est sur le point de périr, la foi aussi, toute la chrétienté ! L'abomination règne déjà en lieux saints, l'Antéchrist désire être !... Lève-toi, père, pour une grande action ; va dans le monde lutter contre l'Antéchrist.

— Que dis-tu là, mon enfant? Comment le pourrais-je, pécheur que je suis? murmura le père Serge dont l'humilité s'effarait.

Tikhone sut que toutes supplications seraient vaines, que le père Serge était à jamais retranché du monde comme un mort est retranché des vivants. Il se souvint de l'effrayante parole : *Aime tous les hommes et fuis chacun d'eux.* — « Peut-être cela est-il juste? » se dit-il avec une tristesse mortelle. « Peut-être faut-il

choisir entre ces deux choses : Dieu sans le monde ou le monde sans Dieu ? »

Il se prosterna et resta longtemps étendu sur le sol, sans bouger, sans entendre l'ermite qui le consolait et l'embrassait.

Lorsqu'il revint à lui, il était seul ; le père Serge était, sans doute, allé prier sur la montagne.

Tikhone se leva, pénétra dans la cellule, mit ses vêtements de route, endossa son sac, attacha à son cou l'icone de sainte Sophie Sagesse de Dieu, prit son bâton, fit le signe de la croix et alla dans la forêt continuer ses éternelles pérégrinations.

Il partait sans dire adieu à l'ermite : les adieux eussent été trop pénibles pour chacun d'eux.

Cependant, afin de revoir une dernière fois le père Serge, ne fût-ce que de loin, il alla sur la montagne.

Là, au milieu de la clairière, le père Serge priait, comme d'habitude, sur la pierre.

Tikhone retrouva l'excavation tapissée de mousse tendre où il avait dormi la première nuit ; il s'y étendit et contempla longtemps la silhouette immobile de l'homme en prière sur le fond aveuglant des éclairs et des nuages qui fuyaient rapides, menaçants et muets.

Enfin il s'endormit du même sommeil que, jadis, les disciples, lorsque le Maître priait dans le jardin de Gethsémani.

Lorsqu'il se réveilla, le soleil s'était déjà levé et le père Serge avait disparu. Tikhone s'approcha de la pierre et baisa l'endroit où les pieds de l'ermite

s'étaient posés. Ensuite il quitta la montagne et s'achemina, par d'étroits sentiers perdus, vers le cloître de Valaam.

Il se sentait faible et brisé comme après un évanouissement. Il lui semblait qu'il dormait encore et ne réussissait pas à se réveiller. Il éprouvait l'insupportable angoisse qui, chez lui, précédait les crises d'épilepsie. Il avait le vertige; ses idées s'embrouillaient. Des bribes de souvenirs lointains traversaient son esprit. Tantôt, c'était le pasteur Glück qui répétait les paroles de Newton sur la fin du monde : « Une comète tombera dans le soleil et, à cause de cela, la chaleur augmentera à tel point que la terre sera consumée. *Hypotheses non fingo !* Je ne fais pas d'hypothèses ! » Tantôt, c'était la morne chanson des fossoyeurs :

Cercueils, cercueils de chêne,
Vous êtes nos demeures à tous !

Tantôt, dans l'isba ardente, les condamnés volontaires criaient : « L'époux vient dans la nuit ! » Tantôt, la trombe de la mort blanche sifflait :

« Éva-évo ! Éva-évo ! »

Puis c'était le petit Ivan, agneau sans tache, qui pleurait sous le couteau d'Avérian Bespaly... Les tranquilles assertions de Spinoza sur « l'amour raisonnable de Dieu » ; *amor Dei intellectualis :* « L'homme peut aimer Dieu, mais Dieu ne peut aimer l'homme »... Le règlement spirituel qui ordonnait qu'on jurât obéissance à l'autocrate russe comme au Christ lui-

même... L'austère humilité du père Hilarion : « Aime tous les hommes et fuis chacun d'eux »... et les tendres supplications du père Serge : « Reviens, reviens à l'Église, mon enfant! »

Tout à coup, il reprit conscience de la réalité et vit qu'il s'était perdu.

Longtemps, il chercha un sentier dans la bruyère. Puis il y renonça et marcha au hasard.

L'orage s'était éloigné. Les nuages s'étaient dispersés ; le soleil dardait ses rayons ardents. Tikhone eut soif; mais il n'y avait pas d'eau, dans ce désert de granit : ce n'étaient que mousse étoilée, lichen, maigres pins couverts de mousse comme de toiles d'araignées. Les troncs, trop minces, souvent brisés, se tendaient comme de maigres bras de malades, à la peau rouge et enflammée. Entre eux, l'air tremblait de fièvre; et, au-dessus de tout, l'implacable ciel, comme du cuivre chauffé à blanc. Le silence était mortel, l'effroi indicible, dans cette tranquillité flamboyante et aveuglante.

Il reconnut un endroit où il était souvent venu. Ce matin encore, il avait passé par là. Tout au bout d'une éclaircie de la forêt, reste d'une route tracée jadis par les Suédois, mais depuis longtemps abandonnée et couverte de bruyère, brillait le lac. Ce n'était pas loin de la cellule des ermites. Il avait dû faire, sans le savoir, un circuit qui l'avait ramené à son point de départ. Il était las comme s'il avait fait mille lieues, comme s'il avait marché toujours. Il se demanda où il irait : dans le royaume d'Oponié,

peut-être, ou dans la ville invisible de Kitège, lieux auxquels il avait cessé de croire?...

Il se laissa tomber au pied d'un vieux pin, qui s'élevait solitaire au-dessus d'arbres plus petits. Il n'y avait pas à marcher plus loin. Il n'y avait qu'à fermer les yeux et à rester immobile jusqu'à ce que vînt la mort.

Il se rappela ce que disait un des maîtres de la nouvelle religion. On appelait de tels maîtres les « nieurs » ; car, à chaque affirmation de l'Église, ils répondaient par un *non*. « Il n'y a pas d'Église, ni de clergé, ni de grâce, ni de mystères; tout est remonté au ciel. »

« Il n'y a rien, il n'y a rien, il n'y aura jamais rien, pensait Tikhone. Il n'y a pas de Dieu, il n'y a pas d'univers. Tout a péri, tout est fini. Et même il n'y a pas de fin. Il n'y a que l'éternité de l'impuissance. »

Il resta étendu longtemps. Puis il tressaillit, ouvrit les yeux et aperçut à l'est un énorme nuage noir, à striures blanches.

Lentement, comme un gigantesque scorpion au gros ventre pendant, aux pattes velues, il rampait vers le soleil. Il tendit une patte et le soleil trembla, s'éteignit. Sur la terre coururent de rapides ombres grises et l'atmosphère devint trouble, gluante comme une toile d'araignée. Des souffles chauds passaient, exhalés par une gueule de bête surnaturelle.

Tikhone étouffait; ses tempes battaient, ses yeux voyaient trouble; une sueur froide, produite par

l'excessive fatigue, inondait son corps. Il tenta de se lever, de ramper de quelque manière jusqu'à la cellule du père Serge : il mourrait aux pieds de l'ermite. Mais il retomba, sans force. Il voulut crier, il ne le put.

Soudain, là-bas, tout au bout de l'éclaircie, dans le nuage bleu noir, quelque chose blanchit, palpita comme une colombe éclairée par le soleil. Puis cela grandit, s'approcha. Tikhone regarda attentivement et discerna un petit vieillard tout blanc qui avançait vers lui à pas rapides et légers ; il semblait ne pas toucher la terre et voler plutôt que marcher.

Il approcha tout à fait et s'assit sous le pin. Tikhone pensait l'avoir déjà vu ; mais où et en quelle occasion, il l'ignorait. Le petit vieux n'avait rien d'extraordinaire ; il était pareil à tous ces pèlerins qui vont, une icone sur la poitrine, de ville en village demander des aumônes pour la construction d'une église.

— Réjouis-toi, Tikhone, réjouis-toi ! dit-il en souriant doucement.

Sa voix était comme le bruissement des abeilles ou le son lointain des cloches.

— Qui es-tu ? demanda Tikhone.

— Je suis Ivanouchka ; ne me reconnais-tu pas ? Le Seigneur m'envoie à toi, et lui-même ne tardera point à me suivre.

Le petit vieux posa la main sur la tête de Tikhone, et Tikhone se sentit apaisé plus qu'un enfant par la caresse d'une mère.

— Tu es las, pauvre petit? J'en ai beaucoup, de petits enfants comme toi. Vous errez, mendiants et abandonnés ; vous souffrez de la faim, du froid, de la tristesse et des persécutions féroces. Mais n'ayez pas peur, chéris ! Attendez un peu ; je m'en vais vous réunir dans la Nouvelle Église du Christ qui vient. Il y avait l'ancienne église de Pierre, de la pierre qui demeure; il y aura la nouvelle église de Jean, du tonnerre qui vole. Le tonnerre tombera sur la pierre, et l'eau vive en jaillira. Le premier testament est l'ancien, le royaume du Père ; le second testament est le nouveau, le royaume du Fils ; le troisième testament sera le dernier, le royaume de l'Esprit. Et les trois ne font qu'un. Le Dieu qui promet est fidèle ; il fut, il sera, il vient !

Le visage du petit vieux parut tout à coup jeune, éternel ; et Tikhone reconnut Jean, fils du Tonnerre.

Le petit vieux tout blanc leva les bras vers le ciel noir et s'écria, d'une voix forte :

— L'Esprit et la Fiancée disent : « Viens ! » Que celui qui écoute dise aussi : « Viens ! » Et moi qui témoigne de ceci, je dis : « Eh ! viens vite ! Amen. Eh ! viens, Seigneur Jésus ! »

— Eh ! viens, Seigneur ! répéta Tikhone.

Il leva aussi les bras au ciel ; il éprouvait une joie immense, semblable à un immense effroi.

Un éclair brilla, blanc dans le ciel noir. Il ouvrit le ciel.

Tikhone vit un être pareil au Fils de Dieu. Sa tête et ses cheveux étaient blancs comme l'écume, comme

la neige ; ses yeux étaient de flammes vives ; ses pieds de métal précieux chauffé à blanc dans une fournaise ; son visage comme le soleil lumineux.

Sept tonnerres proclamèrent :

— Saint, saint, saint est le Dieu tout-puissant, qui est, qui fut et qui vient !

Ensuite les tonnerres se turent, et ce fut un grand silence. Dans ce silence, une voix parla, plus paisible que le silence.

— Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, le premier et le dernier. Je suis vivant. Je fus mort. Je suis vivant de nouveau à travers l'éternité. *Amen !*

— *Amen !* répéta Jean, fils du tonnerre.

— *Amen !* répéta Tikhone, le premier fils de l'Église du Tonnerre.

Il tomba sur la face, comme un mort, et se tut pour toujours.

. . . .

Il reprit ses sens dans la cellule du père Serge.

Tout le jour, l'ermite s'était inquiété de Tikhone. Un pressentiment le tourmentait. A plusieurs reprises, il chercha Tikhone dans la forêt. Il l'appelait. Mais l'écho seul lui répondait, dans le silence qui précédait l'orage.

Lorsque surgit l'énorme nuage, la nuit complète se fit dans la cellule. La veilleuse brûlait tout au fond ; les deux ermites priaient.

Le père Hilarion chantait un psaume :

La voix du Seigneur est sur les eaux, le Dieu de gloire a tonné, le Seigneur est sur les eaux nombreuses.

La voix du Seigneur est forte, la voix du Seigneur est magnifique.

Tout à coup une flamme blanche, aveuglante, emplit la cellule, et un tonnerre si assourdissant résonna que les parois de granit de la cellule semblèrent crouler.

Les deux ermites sortirent en courant; ils virent que le vieux pin qui s'élevait solitaire au-dessus d'arbrisseaux bas brûlait comme un cierge dans le ciel noir. La foudre l'avait, sans doute, touché.

Le père Serge se mit à courir en criant :

— Tikhone! Tikhone!

Le père Hilarion le suivait. Ils trouvèrent Tikhone étendu sans connaissance au pied de l'arbre embrasé. Ils le soulevèrent et le portèrent à la cellule où ils le déposèrent, à défaut de lit, dans l'un des cercueils. D'abord, ils crurent que Tikhone était mort, foudroyé.

Le père Hilarion s'apprêtait déjà à lire les prières des morts. Mais le père Serge le lui défendit et se mit à lire l'Évangile. Lorsqu'il lut le passage :

En vérité, en vérité, je vous le dis, le temps arrive et il est déjà arrivé, où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de Dieu et, l'ayant entendue, vivront...

Tikhone ouvrit les yeux. Le père Hilarion, terrifié,

tomba par terre : il crut que le père Serge avait ressuscité le mort.

Bientôt Tikhone reprit ses sens; il se leva et s'assit sur le banc. Il reconnaissait le père Serge et le père Hilarion; il comprenait tout ce qu'on lui disait, mais ne pouvait répondre et s'exprimait par signes. Enfin, les ermites comprirent qu'il était frappé de mutisme; ils crurent que l'épouvante en était la cause. Son visage était radieux, mais effrayant dans sa joie même : il semblait effectivement un ressuscité d'entre les morts.

C'était l'heure du repas. Tikhone mangea et but. Après le repas, on fit la prière. Pour la première fois le père Hilarion priait avec Tikhone; il oubliait que Tikhone était un hérétique et lui témoignait une vénération mêlée d'épouvante.

Ensuite on alla se coucher : les ermites, comme d'habitude, dans les cercueils; Tikhone dans l'isba, sur le poêle.

L'orage grondait, les vagues du lac mugissaient, le vent hurlait, la pluie tombait, lourde. Le tonnerre ne discontinuait pas, et la fenêtre était illuminée tout le temps par la lueur blanche des éclairs, qui se mêlait à la lumière rouge de la veilleuse devant l'icone de la Joie inespérée. Tikhone pensait que ce n'étaient pas les éclairs, mais un blanc vieillard qui s'inclinait vers lui pour lui parler de l'Église du Tonnerre et le caresser, le bercer. Au bruit de la tempête, il s'endormit d'un sommeil d'enfant.

Il se réveilla de bonne heure, longtemps avant l'aube. Il s'habilla vivement, afin de se remettre en

route, s'approcha du père Serge qui reposait encore dans son cercueil de même que le père Hilarion, s'agenouilla et, très doucement, afin de ne pas le réveiller, il baisa au front l'ermite. Le père Serge ouvrit un instant les yeux, leva la tête et murmura :

— Tikhone !...

Ensuite, il referma les yeux, laissa retomber sa tête sur la pierre qui lui servait d'oreiller et s'endormit plus profondément encore.

Tikhone sortit de la cellule.

La tempête s'était calmée. La paix était absolue. Des branches mouillées, il tombait des gouttelettes. L'air sentait la résine. Au-dessus des pins pointus, dans le ciel d'un rose doré, brillait le mince croissant de la nouvelle lune.

Tikhone avançait, dispos et léger ; une joie ailée le poussait, une joie qui touchait à l'épouvante. Il savait qu'il avancerait ainsi, dans son éternel mutisme, jusqu'à ce qu'il eût suivi tous les chemins de cette terre et qu'il entrât dans l'Église de Jean. Alors il proclamerait le Christ qui vient.

Afin de ne pas s'égarer comme la veille, il longeait les crêtes élevées des collines, d'où il pouvait voir le lac. Là-bas, à l'horizon, il y avait encore le nuage bleu sombre, effrayant ; il cachait le lever du soleil. Tout à coup les premiers rayons le transpercèrent de leurs fines épées ; des gerbes de feu et de sang se multiplièrent. On eût dit que, dans les cieux prophétiques, la dernière bataille qui devait marquer la fin de l'univers se livrait déjà : *Michel et ses anges lut-*

taient contre le Dragon; le Dragon et ses anges luttaient contre Michel; mais ils ne purent tenir et il ne se trouva point de place pour eux dans le ciel. Et le grand Dragon, le Serpent ancien, fut projeté des cieux.

Le soleil sortait du nuage; il rayonnait dans sa gloire et sa force, pareil au visage du Christ qui vient.

Les cieux, la terre et toute la création chantaient un hymne muet au soleil levant :

— Hosannah! La nuit a été vaincue par la lumière.

Tikhone, qui descendait de la colline, semblait voler à l'encontre du soleil; il était lui-même, dans son éternel mutisme, un hymne au Seigneur qui venait :

— Hosannah! Le Christ vaincra l'Antéchrist!

FIN

TABLE

LIVRE PREMIER

LIVRE II

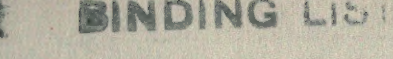
LIVRE III

LIVRE IV

ÉPILOGUE

IMPRIMERIE CHAIX

RUE BERGÈRE, 20, PARIS. — 10306-5-05. — (Encre Lorilleux)


BINDING LIST SEP 15 1941